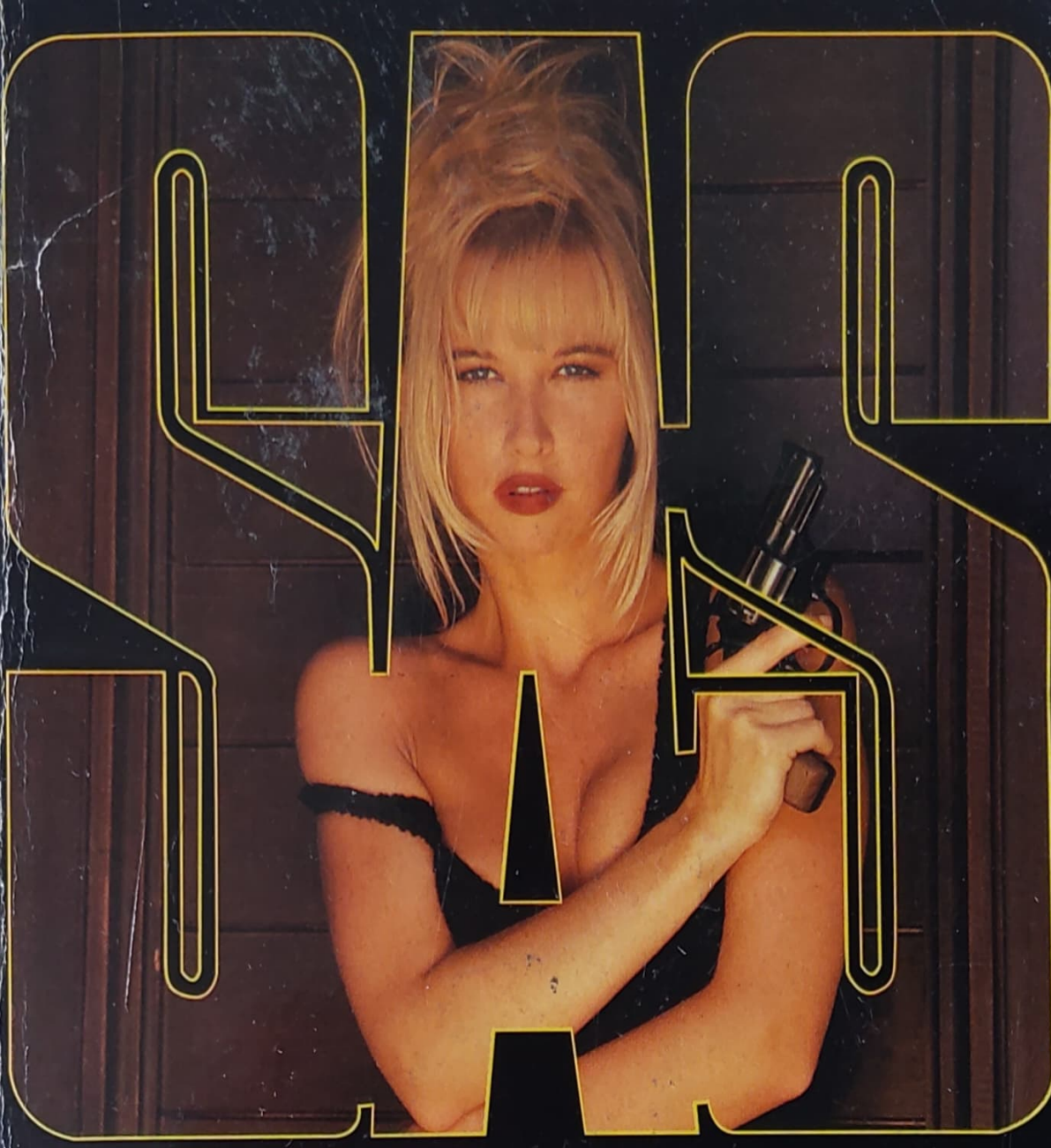

ALBANIE : MISSION IMPOSSIBLE

GERARD DE VILLIERS

SAS

ALBANIE : MISSION IMPOSSIBLE

DU MÊME AUTEUR
AUX PRESSES DE LA CITÉ

N° 1 S.A.S. A ISTANBUL
N° 2 S.A.S. CONTRE C.I.A.
N° 3 S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
N° 4 SAMBA POUR S.A.S.
N° 5 S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
N° 6 S.A.S. DOSSIER KENNEDY
N° 7 S.A.S. BROIE DU NOIR
N° 8 S.A.S. AUX CARAIBES
N° 9 S.A.S. A L'OUEST DE JÉRUSALEM
N° 10 S.A.S. L'OR DE LA RIVIÈRE KWAI
N° 11 S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
N° 12 S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
N° 13 S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
N° 14 S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
N° 15 S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
N° 16 S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
N° 17 S.A.S. AMOK A BALI
N° 18 S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
N° 19 S.A.S. CYCLONE A L'ONU
N° 20 S.A.S. MISSION A SAIGON
N° 21 S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
N° 22 S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
N° 23 S.A.S. MASSACRE A AMMAN
N° 24 S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
N° 25 S.A.S. L'HOMME DE KABUL
N° 26 S.A.S. MORT A BEYROUTH
N° 27 S.A.S. SAFARI A LA PAZ
N° 28 S.A.S. L'HÉROINE DE VIENTIANE
N° 29 S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
N° 30 S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
N° 31 S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
N° 32 S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
N° 33 S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB
N° 34 S.A.S. KILL HENRY KISSINGER !
N° 35 S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
N° 36 S.A.S. FURIE A BELFAST
N° 37 S.A.S. GUÉPIER EN ANGOLA
N° 38 S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
N° 39 S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO
N° 40 S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
N° 41 S.A.S. EMBARGO
N° 42 S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
N° 43 S.A.S. COMPTE A REBOURS EN RHODÉSIE
N° 44 S.A.S. MEURTRE A ATHÈNES
N° 45 S.A.S. LE TRÉSOR DU NÉGUS
N° 46 S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
N° 47 S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
N° 48 S.A.S. MARATHON A SPANISH HARLEM
N° 49 S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
N° 50 S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
N° 51 S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
N° 52 S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
N° 53 S.A.S. CROISADE A MANAGUA
N° 54 S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
N° 55 S.A.S. SHANGHAI EXPRESS
N° 56 S.A.S. OPÉRATION MATADOR
N° 57 S.A.S. DUEL A BARRANQUILLA
N° 58 S.A.S. PIÈGE A BUDAPEST
N° 59 S.A.S. CARNAGE A ABU DHABI
N° 60 S.A.S. TERREUR A SAN SALVADOR
N° 61 S.A.S. LE COMPLOT DU CAIRE
N° 62 S.A.S. VENGEANCE ROMAINE
N° 63 S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
N° 64 S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
N° 65 S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
N° 66 S.A.S. OBJECTIF REAGAN
N° 67 S.A.S. ROUGE GRENADE
N° 68 S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
N° 69 S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
N° 70 S.A.S. LA FILIÈRE BULGARE
N° 71 S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
N° 72 S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
N° 73 S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
N° 74 S.A.S. LES POUS DE BAALBEK

N° 75 S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
N° 76 S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
N° 77 S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
N° 78 S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
N° 79 S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PÉROU
N° 80 S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV
N° 81 S.A.S. MORT A GANDHI
N° 82 S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
N° 83 S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
N° 84 S.A.S. LE PLAN NASSER
N° 85 S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
N° 86 S.A.S. LA MADONE DE STOCKHOLM
N° 87 S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
N° 88 S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR
L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE MOHAMMAD REZA, SHAH D'IRAN
LA CHINE S'ÉVEILLE
LA CUISINE APHRODISIAQUE DE S.A.S.
PAPILLON ÉPINGLÉ
LES DOSSIERS SECRETS DE LA BRIGADE MONDAINE
LES DOSSIERS ROSES DE LA BRIGADE MONDAINE

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

LA MORT AUX CHATS
LES SOUCIS DE SI-SIOU

AUX ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

N° 89 S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
N° 90 S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
N° 91 S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
N° 92 S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
N° 93 S.A.S. VISA POUR CUBA
N° 94 S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI
N° 95 S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL
N° 96 S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
N° 97 S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE
N° 98 S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE
N° 99 S.A.S. MISSION A MOSCOU
N° 100 S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
N° 101 S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
N° 102 S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
N° 103 S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
N° 104 S.A.S. MANIP A ZAGREB
N° 105 S.A.S. KGB CONTRE KGB
N° 106 S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
N° 107 S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM
N° 108 S.A.S. COUP D'ÉTAT A TRIPOLI
N° 109 S.A.S. MISSION SARAJEVO
N° 110 S.A.S. TUEZ RIGOBERTA MENCHU
N° 111 S.A.S. AU NOM D'ALLAH
N° 112 S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH
N° 113 S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHO
N° 114 S.A.S. L'OR DE MOSCOU
N° 115 S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID
N° 116 S.A.S. LA TRAQUE CARLOS
N° 117 S.A.S. TUERIE A MARRAKECH
N° 118 S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR
N° 119 S.A.S. LE CARTEL DE SÉBASTOPOL
N° 120 S.A.S. RAMENEZ-MOI LA TÊTE D'EL COYOTE
N° 121 S.A.S. LA RÉSOLUTION 687
N° 122 S.A.S. OPÉRATION LUCIFER
N° 123 S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE
N° 124 S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN
N° 125 S.A.S. VENGEZ LE VOL 800
N° 126 S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE
N° 127 S.A.S. HONG KONG EXPRESS
N° 128 S.A.S. ZAÏRE ADIEU
LE GUIDE S.A.S. 1989

AUX ÉDITIONS MALKO PRODUCTIONS

N° 129 S.A.S. LA MANIPULATION YGGDRASIL
N° 130 S.A.S. MORTELLE JAMAÏQUE
N° 131 S.A.S. LA PESTE NOIRE DE BAGDAD
N° 132 S.A.S. L'ESPION DU VATICAN

GÉRARD DE VILLIERS

ALBANIE : MISSION IMPOSSIBLE

Photo de la couverture : Michael Moore.
Arme fournie par : Armurerie Courty et fils, Paris.
Maquillage : Georges Demichelis.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Malko Productions, 1999.
ISBN 2-84267-066-3

CHAPITRE PREMIER

— Il n'y a qu'à le mettre dans la fosse à ordures et l'arroser d'essence.

La voix calme et pleine de douceur de Fatmir Cerem était totalement dépourvue d'émotion et n'exprimait aucune animosité. Pourtant, Nasir Kastriot eut l'impression que son cœur rétrécissait, aggravant encore son état. Il avait la gorge desséchée, sa langue paraissait avoir doublé de volume, son pouls battait la chamade et son estomac n'était plus qu'une boule douloureuse. Allongé sur le sol de terre battue d'une grande pièce de l'ancienne école maternelle qui servait de camp de repos aux militaires de l'UCK[1], ficelé comme un saucisson, il ne pouvait bouger que la tête. En se tordant, il avait dans son champ de vision la table — des planches posées sur des tréteaux —, autour de laquelle trois hommes étaient installés sur des bancs, et la porte ouverte sur l'extérieur. En dehors des chuchotements de ces derniers, le silence était absolu.

Les vieux bâtiments rafistolés par l'UCK se trouvaient à la lisière du village de Tropojë, perché sur les contreforts de la chaîne de montagnes séparant l'Albanie du Kosovo. Dès la nuit tombée, ses habitants ne bougeaient plus de chez eux.

Une seconde voix brisa le silence pesant.

— Pourquoi on ne le c... cou... coupe pas à la hache ?

Handicapé par un léger défaut d'élocution, le « colonel » Jaqub Pedrorika était un traditionaliste. Il s'était attribué ce

1. Ushtria Clirimtare e Kosaves : Armée de libération du Kosovo.

grade de colonel dans l'Armée de libération du Kosovo, en dépit de son bégaiement de quelques tics fâcheux.

Dans l'armée yougoslave où il avait fait son service, il n'avait jamais dépassé le grade de caporal... Dans la région du Kosovo dont il était originaire, on décapitait les traîtres. Satisfait d'avoir exprimé son opinion sans trop bégayer, il maîtrisa tant bien que mal le tic qui rejetait sa tête en arrière et vida le verre de *raki*[1] posé devant lui.

— On n'a pas de hache, remarqua Fatmir Cerem avec détachement.

Le troisième homme, de très petite taille, dont le crâne rasé faisait ressortir deux gigantesques oreilles décollées qui lui avaient valu chez les Albanais le surnom de Mickey, était sanglé dans une tenue de combat de l'armée suisse, tachetée de rose. Il but au goulot une bouteille de Coca-Cola.

Hassan Mohammad Al Jafar, ne buvait pas d'alcool. Cet islamiste intégriste, ancien patron des services secrets soudanais, avait trouvé sa voie en rencontrant Oussama Bin Laden, le milliardaire saoudien qui consacrait désormais sa vie à la lutte contre les infidèles, tapi dans sa retraite d'Afghanistan. Devenu une figure emblématique, un « Che Guevara » islamiste, Oussama Bin Laden avait de l'argent et la volonté de mener sa *Djihad*[2]. Mohammad Al Jafar lui apportait le reste : les hommes et les connaissances techniques.

Ce dernier posa sa bouteille de Coca-Cola vide sur la table et dit enfin, en albanais, d'une voix où perçait un certain agacement :

— Cet homme a trahi. Il doit subir une punition exemplaire. Tout de suite. Peu importe la méthode.

Les Albanais l'exaspéraient parfois, avec leur manie des discussions interminables et leurs coutumes moyenâgeuses. En plus, ils étaient de mauvais musulmans. Ils buvaient de l'alcool, mangeaient du porc, priaient très peu et se servaient parfois des mosquées reconstruites un peu partout avec les dollars saoudiens pour y entreposer des récoltes. Installé depuis trois ans en Albanie, d'où il effectuait de fréquents

1. Alcool très fort, type vodka.
2. Guerre sainte.

déplacements à l'étranger, il pratiquait assez bien la langue du pays.

Fatmir Cerem se leva, alla jusqu'à la porte et donna un coup de sifflet strident. Trois jeunes gens armés de Kalachnikov surgirent aussitôt de l'ombre.

— Bezim, va chercher un jerrican dans le 4X4 ! ordonna Fatmir Cerem. On va faire un feu de joie.

Le visage du jeune homme s'illumina d'une cruauté joyeuse et naturelle, sans illusion sur l'usage qu'allait faire son *kapo*[1] du jerrican.

A vingt-huit ans seulement, Fatmir Cerem tenait d'une main de fer toute la région autour de Bajram Curri, au nord de la Drin, rivière transformée partiellement en lac grâce à un barrage hydro-électrique. Ses habitants, très pauvres, survivaient en grattant les dernières mines de cuivre, en déboisant à tour de bras et, surtout, en se livrant à toutes sortes de trafics, des armes au blé volé aux organisations humanitaires.

Fatmir Cerem régnait par la terreur. Les estimations les plus modérées le créditaient d'une quarantaine de meurtres, commis selon les règles sacrées du *kanoun*[2], et de quelques autres un peu moins respectables. Aîné de cinq frères, issu d'une famille honorable qui avait toujours combattu les Serbes et tous ceux qui avaient tenté de pacifier cette région montagneuse excentrée, il avait, à force de férocité et de courage, réussi à se rendre quasi invulnérable. Le gouvernement de Tirana avait certes promis une prime de deux cent mille dollars à qui l'arrêterait, mais aucun candidat ne s'était présenté. Personne ne souhaitait être enterré prématurément...

Fatmir Cerem revint à l'intérieur de la pièce et alla se planter devant l'homme ligoté qui levait sur lui un regard suppliant.

— *Pleh !*[3] lança-t-il sobrement. *Qen !*[4]

Nasim Kastriot transpirait à grosses gouttes. Son visage graisseux semblait sortir d'un four et ses yeux jaunâtres au

1. Chef.
2. La vendetta.
3. Ordure !
4. Chien !

regard fuyant exprimaient toute la terreur du monde. Lorsque le « colonel » Jaqub Pedrorika, son ami, lui avait demandé le matin même à Tirana de se rendre avec lui dans le Nord pour rencontrer un Croate marchand d'armes, il ne s'était douté de rien. Nasim Kastriot passait le plus clair de son temps à Tirana, paradant à l'hôtel *Rogner*, où se retrouvaient journalistes, diplomates et hommes politiques albanais. Chargé des relations publiques de l'UCK, le Kosovar avait la belle vie, voyageant un peu partout pour récolter de l'argent auprès de la diaspora albanaise. Gras à lard, fumant par snobisme des cigarettes anglaises, il affectait des airs mystérieux et se prévalait d'une puissance en grande partie imaginaire.

Les six heures de voyage en 4X4 entre Tirana et Bajram Curri s'étaient étirées, épuisantes, coupées par la traversée sur le ferry de Kamani. Secoué comme un prunier, Nasim Kastriot avait été heureux de mettre pied à terre. Pas longtemps. Sur ordre du « colonel » Pedrorika, des soldats de l'UCK s'étaient jetés sur lui, le martelant d'abord de coups de crosse avant de le ligoter étroitement. Il avait eu beau s'égosiller, demander des explications, son ami était demeuré muet. Jusqu'à l'arrivée d'un petit convoi de 4X4 descendant de la montagne.

En apercevant les grandes oreilles de « Mickey », Nasim Kastriot avait senti le sang se retirer de son visage. Le Soudanais s'était approché et avait demandé d'une voix douce :

— Tu es surpris de me voir, hein ?

D'un effort surhumain, Nasim Kastriot avait réussi à répondre d'une voix un peu croassante :

— Oui, je te croyais à Tirana...

Sa réponse avait déchaîné la fureur de l'islamiste. Tout en bourrant de coups de pied le prisonnier, l'injuriant en arabe et en albanais, il avait hurlé :

— Tu m'as vendu à tes amis américains ! Tu leur as dit où je me trouvais ! Eux et leurs complices du Shik[1] sont venus m'arrêter ! Heureusement, on m'avait prévenu et j'ai eu le temps de me sauver...

1. Service de renseignement albanais (Schlebimi Informativ Kambetar).

— C'est faux ! C'est faux ! C'est un horrible mensonge.

Sans un mot, « Mickey » s'était retourné pour prendre sur la table un objet trouvé dans une des poches de Nasim Kastriot, et l'avait brandi devant lui.

— Et ça, qui te l'a donné ?

C'était un briquet Zippo peint en kaki, portant l'inscription US Army...

Nasim Kastriot chercha désespérément une explication.

— Je ne me souviens plus, dit-il. Peut-être un Marine de l'ambassade américaine.

Accroupi devant lui, « Mickey » avait eu un sourire plein de cruauté.

— Les Marines ont des Zippo US Marine Corps ! Il n'y a pas de troupes américaines en Albanie. Ce sont tes amis de la CIA qui te l'ont donné. Je peux même te dire qui : Grant Petersen, leur chef à Tirana.

Nasim Kastriot avait senti son cerveau se bloquer. Comment savait-il ? C'était bien le chef de station de la CIA qui lui avait offert ce Zippo, à sa demande d'ailleurs, car il avait dû un peu insister. Sans savoir qu'il enfonçait un clou dans son cercueil... Il devait aussi recevoir cinquante mille dollars en cash à la capture de Mohammad Al Jafar, dont il avait communiqué les coordonnées obtenues de son ami le « colonel » Pedrorika.

— Ce n'est pas vrai, je te le jure ! avait-il protesté.

« Mickey » avait secoué la tête sans répondre. Il avait une longue habitude des traîtres... Et l'homme allongé à ses pieds suait la trahison. En plus, le Soudanais *savait*, grâce à ses propres sources, que Nasim Kastriot l'avait balancé aux Américains.

Le jeune Bezim réapparut, portant un jerrican qu'il posa près de la porte, et attendit les ordres. Fatmir Cerem lui lança :

— Dis à tous ceux qui sont là que nous allons punir un traître qui travaille pour les Serbes.

Les Serbes étant les ennemis jurés des Kosovars et des Albanais, cette perspective ne pouvait que réjouir les soldats de l'UCK. Il ne fallait pas perturber les âmes simples. Accuser Nasim Kastriot d'être lié à la CIA eût été plus délicat :

Les Américains *défendaient* les Kosovars contre le président serbe Milosevic, c'était de notoriété publique. Horrifié par ce mensonge, Nasim Kastriot glapit d'une voix aiguë :

— C'est un mensonge ! Je ne travaille pas pour les Serbes !

Mal à l'aise, le « colonel » Jaqub Pedrorika, qui tenait à faire oublier son amitié avec le traître, se leva et vint lui lancer un coup de botte en plein visage, accompagné d'une gracieuseté.

— *Të shkerdhefsa nënen !*[1]

Les lèvres explosées, la bouche pleine de sang, Nasim Kastriot se tut. A la table, « Mickey » était en train de faire défiler les numéros appelés par le prisonnier de son portable. Il leva la tête avec un regard triomphant.

— Il a appelé Grant Petersen trois fois sur sa ligne directe, le 33572.

Fatmir Cerem lança à Bezim :

— Portez-le à la fosse.

Bezim appela deux autres membres de la bande et, à trois, ils soulevèrent le prisonnier et l'emmenèrent dehors, jusqu'à une grande fosse de deux mètres sur huit creusée derrière le bâtiment, où le détachement de l'UCK jetait ses ordures.

Mohammad Al Jafar, le « colonel » Pedrorika et Fatmir Cerem sortirent à leur tour. La nuit était magnifique, le ciel piqueté d'étoiles et, grâce au clair de lune, les crêtes des montagnes se détachaient comme des ombres chinoises. Le silence n'était troublé que par le ruissellement du torrent coulant un peu plus bas.

Quelques soldats de l'UCK prenaient le frais le long du champ de maïs bordant la propriété. Aucune mesure de sécurité n'était nécessaire. Pour arriver à Tropojë, il n'y avait qu'un chemin défoncé venant de Bajram Curri, surveillé en permanence par les hommes de Fatmir Cerem. Vers l'est, uniquement des sentiers menant au Kosovo.

— Arrose le rôti ! lança Fatmir Cerem à Bezim d'une voix ironique.

Déjà à moitié enfoui dans les ordures cédant sous son

1. J'encule ta mère !

poids, Nasim Kastriot cherchait désespérément à sortir de la fosse en roulant sur lui-même, et entrecoupait ses efforts de supplications et de protestations de fidélité à Mohammad Al Jafar.

Du bord de la fosse, Bezim souleva le jerrican et commença à en répandre le contenu sur le prisonnier. Nasim Kastriot hurla de plus belle au contact du liquide glacé. Le jerrican vide, Bezim attendit les ordres. Une demi-douzaine de soldats de l'UCK, debout dans l'ombre, contemplaient la scène. Peu émus. Les amis des Serbes ne méritaient aucune pitié.

Fatmir Cerem ramassa un exemplaire du *Koha Jone*[1] arrivé là Dieu sait comment, en fit une torche et l'alluma avec le Zippo US Army de Nasim Kastriot. S'approchant de la fosse, il lança sa torche enflammée sur ce dernier, et recula aussitôt. Le journal enflammé atterrit sur le dos du prisonnier qui émit un couinement désespéré, en essayant de rouler sur lui-même pour s'en débarrasser. Tout le monde s'attendait à le voir griller comme un poulet, mais aucune flamme ne jaillit. Au bout de quelques secondes, le journal enflammé s'éteignit piteusement !

Fatmir Cerem, fou de rage, apostropha Bezim.

— Qu'est-ce que tu as apporté, *coke* ?[2]

— Du carburant pour le 4X4, balbutia le jeune homme, terrifié.

Fatmir Cerem faisait si peur que certains, à Bajram Curri, n'osaient même pas prononcer son nom ! Bezim avait amené du gazole, qui, évidemment, ne s'enflammait pas comme l'essence... Fatmir Cerem éclata d'un rire bon enfant, lançant à Nasim Kastriot :

— C'est ton jour de chance !

Le gros homme n'eut pas le temps de se réjouir. Fatmir Cerem, debout au bord de la fosse, venait d'arracher de sa ceinture le Browning brésilien à quatorze coups qui ne le quittait jamais. Il releva le chien extérieur et, le bras tendu, l'extrémité du canon à vingt centimètres des cheveux noirs

1. Quotidien de Tirana.
2. Imbécile.

de Nasim Kastriot, il lui tira trois balles dans la tête. Le crâne du gros homme explosa littéralement.

Remettant son arme dans sa ceinture, Fatmir Cerem se tourna en souriant vers Mohammad Al Jafar et le « colonel » Pedrorika.

— On peut aller se coucher.

A Tropojë, les coups de feu n'alertaient personne. Comme tout le monde possédait une arme, certains tiraient une rafale avant de s'endormir, juste pour dire bonsoir...

Mohammad Al Jafar regardait le cadavre à moitié recouvert par les ordures. Il aurait aimé le découper vivant. Cet homme, pour une poignée de dollars, avait annihilé deux ans de travail et fait de lui un fugitif.

Fatmir Cerem le poussa à l'intérieur.

— Rentrons, il fait froid.

Des nuages commençaient à cacher la lune. De nouveau, il allait pleuvoir et on était quand même à 970 mètres d'altitude. Les trois hommes rentrèrent. Mohammad Al Jafar adressa un sourire reconnaissant à Fatmir Cerem.

— *Falemnderit*[1].

Le jeune bandit lui rendit son sourire sans répondre et se versa un verre de *raki* qu'il vida d'un trait pour se réchauffer. Prenant sur la table la montre en or et l'argent trouvés sur Kasim Kastriot, il alla à la porte et appela :

— Bezim !

Le jeune homme surgit immédiatement et son chef lui tendit l'argent et la montre.

— Tiens. Tu iras enterrer le corps dans la montagne.

Bezim, ravi, mit aussitôt la montre à son poignet et sortit. L'odeur écœurante et fade du gazole commençait à s'infiltrer dans le bâtiment. Le « colonel » Jaqub Pedrorika s'installa dans un fauteuil, devant la télévision. Mohammad Al Jafar se rapprocha de Fatmir Cerem. Maintenant que le traître était châtié, il devait penser à lui. Certes, il ne pouvait plus demeurer en Albanie, mais il fallait à tout prix éviter de tomber entre les mains des Américains. Il savait trop de choses sur l'organisation d'Oussama Bin Laden. Les noms, les connections entre les divers réseaux de la nébuleuse islamique, les circuits de financement. Les Américains le livreraient immédiatement à leurs alliés égyptiens. Un voyage sans retour, le même qu'avaient fait quatre Egyptiens de son organisation, débusqués par la CIA en juin. Grâce à l'aide du Shik, ils s'était retrouvés d'abord dans un avion de l'US Air Force et ensuite, dans les caves du Moukhabarat égyptien, au Caire.

1. Merci.

Les surprenantes arrestations de membres du réseau Bin Laden qui avaient suivi, en Allemagne, en Grande-Bretagne, ou même aux Etats-Unis, prouvaient que les quatre islamistes n'avaient pas résisté à la torture. Lui, Mohammad Al Jafar, avait du courage et la foi, mais, en tant que professionnel, il savait qu'on ne tient pas indéfiniment en face d'interrogateurs décidés à tout. Donc, il devait quitter l'Albanie, le plus vite possible.

— Quand peux-tu me faire partir ? demanda-t-il à Fatmir Cerem. J'ai beaucoup de choses à faire à l'extérieur...

Le jeune bandit lui adressa un sourire ambigu. Comme la plupart des Albanais, il n'aimait pas beaucoup les Arabes. Il n'avait accepté celui-là que sur la demande pressante de l'UCK, dont Mohammad Al Jafar était un des plus gros bailleurs de fonds.

Pour faire la guerre contre les Serbes, au Kosovo, il fallait des armes. Or, pour se procurer des armes, il fallait de l'argent. L'organisation de Mohammad Al Jafar donnait près de cent mille dollars par mois pour en acheter. L'argent transitait par des fondations installées en Albanie, officiellement pour construire des mosquées et aider les pauvres. Mohammad Al Jafar avait aussi proposé des *mudjahiddin*, mais les Albanais n'y tenaient pas. Il y avait largement assez de combattants potentiels au Kosovo, prêts à prendre les armes contre les Serbes. Comme ce n'était pas avec des Kalachnikov qu'on combattait une armée régulière ultra-mécanisée comme celle des Serbes, des marchands d'armes proposaient des lance-roquettes antichars modernes à prix d'or, des mitrailleuses lourdes et des mortiers. Et surtout des munitions, beaucoup de munitions...

Tout cela partait de Bajram Curri à dos de mulet, et franchissait clandestinement la frontière. Sur chaque arme, Fat-

mir Cerem prélevait sa dîme, pour la traversée de « son » territoire. Or, sans « Mickey », beaucoup de ces armes n'auraient pu être achetées.

Voilà pourquoi Fatmir Cerem avait accepté de lui donner l'hospitalité dans sa propriété fortifiée du village de Kerr-Mag, gardée par une vingtaine de ses hommes, lorsque le « colonel » Pedrorika le lui avait demandé, après la fuite en catastrophe de Tirana. Seuls des hélicoptères d'assaut auraient pu s'attaquer à lui, mais l'armée albanaise n'en possédait pas, pas plus que d'avions. Quelques vieux Mig 19 et 21 achevaient de pourrir sur l'aéroport de Rinas, à côté de Tirana. Le gouvernement albanais avait d'autres chats à fouetter que de recréer une armée de l'air.

— Partir par où ? demanda Fatmir Cerem de sa voix douce.

— Par la montagne ? avança le Soudanais.

Le jeune bandit hocha la tête.

— La montagne... D'abord, tous les passages sont minés, désormais. En plus, les Serbes ont des hélicos. C'est très dangereux. Et si tu réussis à passer, que feras-tu ensuite ? Tu sais ce que les Serbes font aux Musulmans ? En juin, huit de tes *mudjahiddin* sont passés au Kosovo clandestinement. Quatre Egyptiens, deux Afghans, un Yéménite et un dont je ne me rappelle plus la nationalité. Tu sais ce qui leur est arrivé ?

— Non.

— La police spéciale serbe les a encerclés dans un village près de Decani, à côté d'un monastère. Ils les ont conduits dans la cour d'une ferme et ils les ont tous grillés au lance-flammes. On entendait leurs hurlements à des kilomètres. Même les moines étaient choqués.

— Ils sont morts en martyrs, fit Mohammad Al Jafar d'une voix mal assurée.

Le sourire de Fatmir Cerem s'accentua, montrant des dents éblouissantes.

— Si tu es prêt à prendre ce risque, tu peux partir dès cette nuit. Mes hommes te conduiront, mais c'est idiot. Même si tu arrives à traverser le Kosovo, comment sortiras-tu de Serbie ? Ce n'est pas l'Albanie, là-bas. Tu te feras arrêter dans

un aéroport ou une gare. Evidemment, eux ne te livreront pas aux Américains... Ils te tueront.

Le « colonel » Jaqub Pedrorika, qui écoutait la conversation, secoua la tête.

— Ce serait de la fo... fo... lie ! Nous avons besoin... de toi.

Mohammad Al Jafar passa très distraitement la main sur une de ses immenses oreilles. Lui non plus n'avait pas envie de finir en martyr, grillé comme un poulet. Enfin, pas tout de suite.

— Quel est le moyen le plus sûr pour que je quitte l'Albanie ? répliqua-t-il.

Fatmir Cerem se reversa un peu de *raki*. Les soixante degrés de cet alcool brutal commençaient à lui monter à la tête et cette discussion l'agaçait un peu.

— Il n'y a que deux moyens, trancha-t-il. La Macédoine, mais les Américains y sont, et l'Italie. Je peux te faire partir pour l'Italie, à partir de Shenglin. J'y ai des amis.

— Où est Shenglin ?

— Sur la côte, au sud de Shköder. Nous recevons des armes par là. Mais il te faut des papiers.

— J'ai plusieurs passeports, répliqua aussitôt le Soudanais.

— Tu as un visa italien ?

— Non.

— Il t'en faut un. Un *vrai*. Cela coûte mille deux cents dollars. En plus, peut-être que les Américains connaissent les passeports dont tu disposes. Il vaudrait mieux utiliser un *nouveau* passeport. A Tirana, on peut t'en trouver un. Un visa aussi, authentique.

Le Soudanais eut un geste signifiant que ce n'était pas un problème... Fatmir Cerem continua aussitôt :

— Mais cela prendra quelques jours. En attendant, tu es mon hôte et rien ne peut t'arriver tant que tu es sous ma protection, conclut-il avec un peu d'emphase.

Mohammad Al Jafar remercia d'un sourire. L'Italie, ce n'était pas parfait, mais le Djihad islamique y avait de bons réseaux, ce qui lui donnait une chance de passer à travers les mailles du filet tendu par les Américains. Il lui fallait rega-

gner le Soudan, le Yémen ou l'Afghanistan. Il ne se sentirait tranquille qu'une fois là-bas.

— Je te remercie encore d'avoir châtié ce traître et de me donner l'hospitalité, conclut-il.

— Tu peux rester ici aussi longtemps que tu le souhaites, assura Fatmir Cerem.

Il se leva et appela Bezim. Dès que le jeune homme se montra, il lui jeta :

— Ramène notre hôte à Kerr-Mag et veille sur lui comme si c'était moi.

— Tu ne reviens pas avec moi ? demanda Mohammad Al Jafar, toujours inquiet d'une trahison possible.

Dans ces montagnes du bout du monde, il était entièrement à la merci de ce jeune bandit sympathique, mais redoutable.

— Pas tout de suite, fit Fatmir Cerem. J'ai à faire, ajouta-t-il, mystérieux.

En signe d'amitié, il accompagna le Soudanais jusqu'à une Land Rover volée à Médecins sans frontières le mois précédent, et embrassa son hôte trois fois avant de le quitter.

On s'embrassait beaucoup entre hommes, en Albanie.

Il regarda le véhicule s'ébranler, escorté de deux Jeep Cherokee « récupérées » auprès d'une autre organisation humanitaire, puis rentra dans le bâtiment. Seule l'odeur fade du gazole rappelait le drame. Une sorte de bulle nauséabonde creva au-dessus du tas d'ordures. Le « colonel » Jaqub Pedrorika avait éteint la télé.

— Je te remercie pour tout ce que tu fais, dit-il, tu te comportes en frère. Je vais coucher à Bajram Curri ce soir et repartir demain matin pour Tirana. Je veux surveiller les Américains. Je sais qu'ils sont fous furieux d'avoir raté « Mickey ». Ils feront tout pour le récupérer.

Fatmir Cerem eut une moue méprisante.

— Ici, ils ne peuvent rien. Mais je vais le faire repartir le plus vite possible.

— J'ignore ce que ce *somqire*[1] de Nasim a pu leur dire, fit le Kosovar d'un ton soucieux. Fais attention à toi.

Le jeune Albanais éclata d'un rire plein de défi.

1. Pédé.

— La balle qui me tuera n'est pas encore fondue ! Et les Américains ne viendront jamais ici. Pas plus que le gouvernement. Ils ont trop peur. Maintenant, je te laisse.

Ils sortirent ensemble. Seules quelques lueurs jaunâtres filtraient encore du bâtiment. Tropojë dormait. Le « colonel » Pedrorika monta dans son 4X4 et remonta le sentier menant à la place principale, où l'unique café du village était encore ouvert. Lorsqu'il se retourna, Fatmir Cerem avait disparu dans l'obscurité. C'était certainement le seul homme de la région à pouvoir s'y promener la nuit, sans escorte.

*
* *

Fatmir Cerem se laissa tomber avec un soupir d'aise dans son coupé BMW garé derrière un tracteur, non loin de la « caserne » de l'UCK, et volé six mois plus tôt à un diplomate italien de Tirana. Il avait toujours aimé les voitures allemandes. La seule modification qu'il avait apportée à celle-là était d'en ôter les plaques d'immatriculation, qui avaient rejoint sa collection, occupant tout un mur de sa chambre. Il se tourna vers la femme installée à l'avant.

— J'ai fini, dit-il.

La femme écarta ses lèvres épaisses dans un sourire muet. Cela faisait plus d'une heure qu'elle attendait, mais Vilma Zguro était si fière d'être la maîtresse de l'homme le plus puissant de la région qu'elle aurait bien attendu toute la nuit. Elle avait été en classe avec Fatmir et dès qu'elle avait eu quinze ans, il avait commencé à lui pincer les seins en cachette. Avec son nez droit, ses longs cheveux noirs et sa croupe orgueilleuse, elle était la plus belle fille de Tropojë.

Elle avait toujours dissimulé ses sentiments pour Fatmir, à la demande de ce dernier, dont le père n'aurait pas supporté qu'il fréquente une fille qui n'ait pas été choisie par lui. Fatmir, bien que l'aîné de cinq enfants, avait encore terriblement peur de son père. Dans ces montagnes, on ne plaisantait pas avec la tradition. Un homme se mariait avec l'assentiment de toute la famille. Sinon, cela pouvait déclencher des drames à n'en plus finir.

— Ça va ? demanda le jeune homme en démarrant.

— *Po*[1], fit-elle simplement, puisque je te vois.

Vilma Zguro ne posait jamais aucune question, était toujours disponible, n'attendait aucune récompense, aucun cadeau. Il aurait fallu l'expliquer à sa famille. En Albanie, les femmes ne quittaient leur foyer que pour se marier. Même à Tirana, les divorcées étaient rares... La plupart revenaient vivre dans leur famille, si leur couple se brisait. Dans le Nord, c'était encore pire. On trouvait encore dans les trousseaux de jeunes filles une cartouche, offerte par la famille de la mariée, destinée à tuer celle-ci si elle commettait l'adultère...

Fatmir Cerem roulait pleins phares sur le sentier caillouteux dont les trous les projetaient l'un contre l'autre à chaque mètre. Les faisceaux lumineux éclairaient un paysage austère, rocailleux, presque sans végétation. Il tourna brutalement dans un sentier encore plus abrupt et Vilma Zguro fut projetée contre lui. Il sentit contre son bras la masse tiède d'un sein et aussitôt posa une main possessive sur une des cuisses de la jeune femme.

— Tu es belle, dit-il d'une voix rauque.

— *Falemnderit.*

Chaque compliment lui allait droit au cœur. Fatmir Cerem conduisit encore une centaine de mètres, puis stoppa sur une avancée rocheuse dominant un précipice. Le sentier s'arrêtait là. Il fit demi-tour, prêt à repartir, éteignit ses phares et baissa sa glace, écoutant les bruits de la nuit. Il avait l'instinct d'un animal. Comme il ne sentait aucun danger, il enleva de sa ceinture le Browning qui avait servi à tuer Nasim Kastriot et le coinça dans le vide-poche, chien relevé, une balle dans le canon. Alors seulement, il se tourna vers Vilma Zguro et la prit dans ses bras. Elle tourna la tête et leurs bouches s'écrasèrent l'une contre l'autre. Aussitôt, la langue de la jeune femme se mit à danser un ballet endiablé, expédiant une dose massive d'adrénaline dans les artères de Fatmir Cerem. Il écarta la veste du tailleur rouge, empoigna les seins à travers le cachemire du pull, ce qui arracha un gémissement à Vilma.

1. Oui.

Elle avait attendu qu'il fasse nuit pour traverser le village dans une tenue qui autrement aurait attiré l'attention : un tailleur rouge à la longue jupe fendue découvrant des collants noirs, avec des escarpins italiens achetés à Tirana, qu'elle ne mettait que pour son amant.

Ils s'étreignirent avec passion, sans un mot, s'explorant mutuellement. Penché vers la jeune femme, Fatmir glissa la main entre les cuisses de Vilma, si brutalement que la couture de sa jupe craqua, et se faufila ensuite sous son collant, atteignant un sexe inondé. Il avait beau savoir que la jeune femme était folle amoureuse de lui, en sentir sous ses doigts la preuve concrète l'excitait toujours autant. Il gronda, à demi soulevé de son siège. Vilma envoya à son tour une main vers son ventre. Fatmir Cerem poussa un gémissement ravi quand les doigts de sa partenaire ouvrirent son pantalon, libérant un membre raide comme un canon de fusil.

— *Ma ngref !*[1] soupira d'une voix rauque le jeune homme.

C'était le plus beau compliment qu'il puisse lui faire. Avec douceur, Vilma se pencha et ses lèvres épaisses enserrèrent le sexe durci. Quand elle abaissa encore la tête et que sa langue entra dans la danse, Fatmir crut mourir de plaisir. D'un geste réflexe, il appuya sur les cheveux noirs jusqu'à ce que Vilma, à demi étouffée par l'importance de ce qui lui remplissait la bouche, ait un hoquet. Elle se reprit aussitôt et se mit à faire monter et descendre sa tête avec des mouvements amples, au rythme exact qu'il aimait.

Fatmir Cerem poussa un gémissement d'agonie au moment où sa sève jaillissait sans qu'il puisse se retenir, Vilma toujours vissée à son sexe. Il la sentit déglutir, sans un murmure. Il éprouvait un bien-être merveilleux sous cette caresse digne des films pornos qu'il regardait parfois avec ses hommes. Si Vilma Zguro n'avait pas toujours vécu à Tropojë, il l'aurait soupçonnée des pires horreurs. Mais elle lui avait confié un jour que c'était son amour qui l'inspirait. Elle avait trouvé instinctivement ce qui lui procurait le plus de plaisir... Et semblait ne jamais se soucier du sien.

1. Tu me fais bander.

Vilma releva enfin la tête, contemplant avec fierté le membre encore dressé. Fatmir Cerem eut un peu honte.

— La semaine prochaine, nous irons à Shköder, promit-il. Nous ferons l'amour.

— Si tu veux, acquiesça docilement la jeune femme.

Fatmir Cerem avait beau être l'homme le plus puissant du pays, il n'était pas question d'aller à l'hôtel avec elle, encore moins de l'emmener chez lui... L'été, ils allaient dans les coins les plus reculés de la montagne et faisaient l'amour en plein air ou dans la voiture. Jamais ils ne se montraient ensemble.

La tradition.

Fatmir prit une Gauloise blonde de contrebande, l'alluma avec le Zippo US Army de Nasim Kastriot et souffla la fumée par la portière. Vilma Zguro rajusta son collant. Le jeune bandit se sentit soudain soucieux. Devant « Mickey » et le « colonel », il avait plastronné, mais au fond de lui, il connaissait la puissance des Etats-Unis. Si ceux-ci n'avaient pas hésité à écrabouiller une usine en plein Khartoum, ils pouvaient *aussi* venir chercher ici l'homme qu'il cachait. Avec des moyens dont il n'avait même pas idée.

L'effet du *raki* et de la merveilleuse fellation commençait à se dissiper et il eut soudain la gorge nouée. Il avait tué trop de gens pour ne pas savoir que personne n'est immortel. Et les Américains avaient une puissance redoutable.

CHAPITRE II

Malko émergea de la pouilleuse salle des arrivées du minuscule aéroport de Rinas et regarda autour de lui. Aussitôt, il fut assailli par des chauffeurs de taxis, des porteurs, des changeurs, mêlés à la modeste foule d'Albanais pauvrement vêtus, encadrés par quelques policiers en bleu, aux casquettes plates et aux uniformes élimés. Le gros de la foule était beaucoup plus loin, retenu derrière des barrières par d'autres policiers. Il allait se décider à prendre un taxi lorsqu'il vit un homme fendre la foule et se diriger vers lui.

Pas loin de deux mètres, le crâne rasé, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires enveloppantes de style mafieux, une épaisse barbe poivre et sel descendant sur une panse imposante de buveur de bière. Il portait sur un T-shirt vert émeraude un gilet kaki de photographe, à poches multiples, et son jean était retenu par une large ceinture de cuir dont la boucle représentait une tête de taureau, en harmonie avec ses bottes de cow-boy aux bouts pointus.

Bousculant quelques Albanais qui lui arrivaient à peine à l'épaule, il rejoignit Malko et lui tendit une main de la taille d'une poêle à frire.

— *You are Malko Linge ?*[1]

Son accent fleurait bon le Texas.

— Exact, répondit Malko.

— *Welcome in Shqiferia !*, fit le géant, en secouant la

1. Vous êtes Malko Linge ?

main de Malko comme s'il voulait lui détacher les doigts. Je suis Grant Petersen, le COS[1] de ce putain de bled.

— Je me croyais en Albanie, fit Malko, étonné.

— C'est le nom local de l'Albanie, répliqua l'Américain.

Pour un espion, Grant Petersen était discret comme une voiture de pompier. Un vrai « velu »[2]. Pas vraiment le profil habituel. Malko le suivit et découvrit trois autres Américains, regroupés derrière deux voitures : une Cherokee blanche dont les glaces aux reflets verdâtres indiquaient le blindage, et une Hummer[3] couleur sable, plate comme une punaise. Ils semblaient nerveux, scrutant la foule avec des regards inquiets, sautant d'un pied sur l'autre. Grant Petersen fit les présentations, désignant d'abord un petit gros à l'air fourbe, tout en kaki, le crâne rasé, l'air d'une fouine.

— Mark Adams, mon « deputy ». Et voilà Joe Rocker.

Joe Rocker portait lui aussi des lunettes noires, un gilet de photographe kaki, et il était long comme un jour sans pain. Le quatrième, barbu lui aussi, en short avec un gilet blanc, se rapprocha et dit d'une voix tendue :

— On se tire ?

— Lui, c'est Bob, annonça Grant Petersen. Bob Bow. BB, *like* Brigitte Bardot[4], ajouta-t-il. Vous avez toute la *station*... Allez, on y va.

Malko monta dans la Cherokee, se demandant comment la Central Intelligence Agency avait pu confier l'Albanie à une telle équipe de « velus », qu'on imaginait plus en nettoyeurs de tranchées qu'en espions.

Austrian Airlines l'avait amené en deux heures de Vienne jusqu'à cet aéroport qui ressemblait, avec ses épaves de Mig 17 et 19 pourrissant un peu partout, ses petits bâtiments jaunâtres et décrépits et sa haie de palmiers rachitiques, à une aérogare des années cinquante dans le Tiers Monde. Les formalités d'immigration étaient réduites à leur plus simple expression : pas de visa et un tampon d'entrée pour cinq dollars, happés gloutonnement par une policière revêche.

1. Chief of station.
2. Terme argotique désignant les membres des services « Action ».
3. Véhicule militaire US qui a remplacé la Jeep.
4. BB comme Brigitte Bardot.

Bizarrement, tous les bagages subissaient un contrôle magnétique, on se demandait bien pourquoi. En effet, lors des « événements » de 1997, comme disaient pudiquement les Albanais, les dépôts de l'armée avaient été pillés et, depuis, sept cent mille Kalachnikov, trois millions cinq cent mille grenades — une par habitant — et quelques centaines de tonnes d'explosif militaire étaient en liberté dans le pays. En réalité, l'Albanie ne s'était pas remise de l'anarchie de 1997 provoquée par l'effondrement d'un système « pyramidal » d'investissement élaboré par des escrocs, avec la complicité passive du gouvernement, qui avait englouti trois milliards de dollars, la quasi-totalité des économies des Albanais. Il s'en était suivi une période d'anarchie totale, des affrontements entre bandes armées et la liquéfaction du gouvernement de Sali Berisha. Un corps expéditionnaire européen avait tenté de remettre un peu d'ordre et de nouvelles élections avaient donné le pouvoir au Parti socialiste albanais de Fatos Nano. Celui-ci avait rétabli un semblant d'ordre, mais ne contrôlait vraiment qu'une petite partie du pays.

A voir la foule misérable qui traînait autour de l'aérogare, Malko se dit que les choses n'avaient pas dû s'améliorer beaucoup...

Grant Petersen se mit au volant de la Cherokee et la portière claqua avec un bruit de coffre-fort, tandis que les trois autres Américains s'engouffraient dans la Hummer. L'intérieur de la Cherokee était une véritable armurerie : des fusils d'assaut M16, des pistolets-mitrailleurs, deux caisses de grenades défensives, des chargeurs partout et des gilets pare-balles. Le chef de station de la CIA en tendit un à Malko.

— Mettez ça.

— Qu'est-ce qu'on risque ? demanda Malko. Ces gens ont l'air plutôt paisibles et cette Cherokee est blindée, non ?

— Affirmatif ! fit Grant Petersen. Mais on ne veut pas prendre de risque. Ça peut péter n'importe où, n'importe quand. L'ambassadeur a donné des consignes *strictes*.

Résigné, Malko enfila le gilet de kevlar sur son costume d'alpaga noir, et la Cherokee se fraya un passage dans la foule, la Hummer sur ses talons. Les policiers saluèrent et quelques badauds leur adressèrent des signes amicaux. Cent

mètres plus loin, ils commencèrent à être secoués comme des pruniers. La route n'était qu'une succession de nids de poule... Ils doublèrent quelques carrioles à cheval et croisèrent des tas de Mercedes. De tous les modèles, de toutes les couleurs, elles rebondissaient elles aussi de trou en trou.

— Tirana est à vingt-cinq kilomètres, annonça Grant Petersen.

La campagne ressemblait à celle de n'importe quel pays d'Europe, avec des vaches efflanquées, des champs de maïs, des collines modestes et partout d'étranges champignons de béton gris. Des mini-blockhaus visiblement abandonnés... Il y en avait partout : à chaque virage, au milieu des champs, dissimulés dans les replis de terrain, la coupole parfois renversée, comme des tortues sur le dos.

— Ils s'attendent à une invasion ? demanda Malko.

Grant Petersen prit dans une de ses innombrables poches un paquet de Gauloises blondes, dans une autre, un Zippo portant le même camouflage que la Hummer, alluma une cigarette et ricana :

— Ils *s'attendaient !* Ce fou d'Enver Hodja[1] était persuadé que l'OTAN allait attaquer l'Albanie. Comme ses alliés chinois étaient un peu loin, il a fait construire quatre cent mille de ces blockhaus afin de repousser d'éventuels envahisseurs... Ça a dû coûter une fortune et cela ne sert plus à rien. Les Albanais sont malins, mais ils n'ont pas encore trouvé le moyen de les recycler. Comme ils sont trop lourds pour être déplacés, on les laisse là.

Pendant presque un demi-siècle, l'Albanie était restée sous la botte de ce dictateur fou qui avait hermétiquement fermé le pays à toute influence extérieure. Après avoir rompu avec l'Union soviétique, du temps de Khrouchtchev, puis avec la Yougoslavie de Tito, il s'était allié à la Chine populaire. Il avait tenu le pays d'une main de fer, écrasant toute velléité de révolte grâce à une police politique féroce, la Sigurimi. Tout était interdit ! Les plages de l'Adriatique minées pour que les Albanais ne soient pas tentés de s'enfuir par la mer en Italie ; les voitures interdites pour les particuliers, réservées aux apparatchiks... En 1985, on se déplaçait encore en carriole à cheval et à bicyclette... Les Albanais étaient demeurés à l'écart du monde. Une tache blanche au sud de l'Europe.

1. Dictateur en Albanie de 1945 à 1985.

Enver Hodja était mort en 1985 et en 1990, le pays s'était enfin ouvert.

Ce qui n'avait pas changé grand-chose : l'Albanie ne produisant pratiquement rien, devait tout importer. Mais les Albanais avaient émigré en masse, créant une diaspora prospère. Ce pays théoriquement musulman avait vu fleurir d'innombrables mosquées offertes par les pays islamiques et accueillies avec une indifférence polie. Les Albanais se sentaient avant tout Européens, et s'ils étaient musulmans à 70 %, ils mangeaient du porc, consommaient de l'alcool et passaient plus de temps dans les salles de jeux populaires que dans les mosquées.

— *Motherfucker !* explosa Grant Petersen.

Une Mercedes arrivant en face avait dérapé, en biais sur l'étroite chaussée, et l'Américain dut donner un violent coup de volant pour l'éviter, précipitant la Cherokee dans un nid de poule aux dimensions d'un piège à éléphant. Malko décolla de son siège. Déjà, ils abordaient un pont qui semblait avoir été récemment bombardé... Des morceaux entiers de tablier manquaient et, au centre, on ne roulait que sur une file. Dessous, un train défilait à une allure d'escargot...

— Le train de Vlora, annonça l'Américain. Trois heures pour faire cent vingt-cinq kilomètres, mais ce n'est pas cher.

A la sortie du pont, un policier réglait le trafic à l'aide d'un bâton terminé par un petit disque, rouge d'un côté, vert de l'autre ; vestige du communisme : c'était moins cher qu'un feu et presque aussi efficace. Malko transpirait dans son gilet pare-balles. Tout paraissait très calme. Seul détail : les policiers avaient un pistolet *et* une Kalach... Une Mercedes toute neuve, portant encore la lettre « D » à l'arrière, les doubla dans un nuage de poussière, zigzaguant entre les trous.

— Au moins, ils ont des voitures, remarqua Malko. Pour un pays pauvre...

Grant Petersen s'étrangla.

— Ils les volent ! Des gangs d'Albanais, en Italie, en Allemagne, en Suisse. Ici, quand on achète une voiture, on vous précise le pays où il ne faut pas aller avec. Il y a un grand marché près de Durrës, sur la côte.

La route devint enfin moins mauvaise.

— Vous aviez peur que je me fasse attaquer entre l'aéroport et la ville ? demanda Malko. Ce n'est pas très discret de vous être exposé ainsi.

Nouveau ricanement de Grant Petersen.

— *No problem !* Depuis un mois, l'ambassade a été évacuée, ainsi que tous nos ressortissants. Il ne reste plus à Tirana, comme Américains, qu'une poignée de Marines qui n'ont pas le droit de sortir de l'ambassade, l'ambassadeur, le chargé d'affaires, l'attaché de défense et nous... Les Albanais savent très bien qui on est. Et d'ailleurs, ils nous aiment bien...

— Alors, pourquoi ces précautions ? s'étonna Malko.

Le « velu » eut un sourire mystérieux.

— *Cool*. Je vous expliquerai tout à l'heure. Il n'y a pas que les Albanais...

Il alluma une nouvelle Gauloise blonde et souffla la fumée. Les maisons étaient moins espacées et au loin on apercevait un cirque de montagnes. Très vite, ils furent en ville. Tirana dégageait une terrible impression de pauvreté. Les maisons avaient perdu leur crépi, certaines étaient à moitié écroulées, les trottoirs étaient semés de carcasses de voitures « nettoyées » comme par des sauterelles et les rues étaient aussi défoncées que la route. Les trottoirs servaient aussi de boutiques. Des piles de vêtements et de chaussures s'y entassaient, examinées par une foule mal habillée aux visages résignés.

Cela sentait la pauvreté, le dénuement. Pas un seul vrai magasin. Et pourtant, la circulation était intense, ils avançaient à une allure d'escargot. Enfin, Malko aperçut une grande place.

— Voilà le cœur de Tirana, annonça Grant Petersen, la place Skënderbeg.

Une grande place rectangulaire, avec un opéra à la façade d'un blanc crasseux, un grand hôtel, tout blanc aussi, une modeste mosquée et la statue équestre de Skënderbeg le Conquérant... A côté de ces nobles attributs, il y avait un parc d'attractions et des dizaines de mini-casinos où on jouait à des jeux vidéo.

La Cherokee s'engagea dans une avenue bordée d'arbres qui semblait trop large pour sa maigre circulation.

— Les Champs-Elysées de Tirana, annonça ironiquement Grant Petersen. L'avenue Dëshmorët E Kombit. Les Martyrs de la Révolution.

Toujours des Mercedes, des voitures garées en épi, des bâtiments vieillots aux façades ocres, de larges trottoirs. Malko aperçut soudain une douzaine de voitures équipées de gyrophares qui remontaient l'avenue, roulant au milieu de la chaussée.

— Il y a une manifestation ? demanda-t-il.

— Non. Les voitures de police font ça tous les soirs pour se rassurer, ricana l'Américain. Ils veulent faire croire aux Albanais qu'ils contrôlent le pays. Mais, la semaine dernière, sept cents types avec des Kalach assiégeaient les bureaux du premier ministre, juste à côté de l'hôtel où vous allez. Quatre morts. Ils sont rentrés chez eux. Avec leurs armes... Le gouvernement ne contrôle à peu près rien !

Il vira, coupant l'avenue pour s'arrêter sous l'auvent d'un bâtiment, et annonça :

— Voilà. Vous êtes chez vous. L'hôtel *Rogner*. Posez vos bagages, on repart.

L'hôtel *Rogner* ressemblait à un motel plutôt élégant. Des moustachus bavardaient dans un bar, au milieu du hall. Grant Petersen en désigna un à la mine particulièrement patibulaire.

— Le chef de la police. Il est là tous les soirs. Tout se passe ici. On vous attend. Votre chambre est réservée.

C'était spartiate. Malko ne se changea même pas. Quand il redescendit, ses quatre anges gardiens surveillaient le hall d'un air farouche. Devant son air amusé, Grant Petersen précisa :

— Faut pas se fier au calme. Ici, *tout le monde* est armé... Alors, ça peut dégénérer très vite.

Ils repartirent. Malko, de plus en plus intrigué, se demandait pourquoi la CIA l'avait arraché à son château de Liezen

où la saison de chasse commençait, pour l'expédier dans ce qui semblait être le seul pays africain d'Europe.

*
* *

— Voilà notre ambassade ! annonça Grant Petersen.

Malko aperçut une interminable grille noire protégeant un parc et quelques bâtiments disséminés dans les arbres. La Cherokee accéléra, passant devant la grille d'honneur condamnée par de lourdes chaînes.

— Ce n'est pas là qu'on va ? s'étonna Malko.

— L'ambassade est fermée, fit d'un ton lugubre le chef de station de la CIA. Ordre de l'ambassadeur. Un détachement de Marines la garde, avec ordre de tirer sur tout ce qui s'approche.

La Cherokee accéléra, montant une grande avenue bordée à gauche par un parc. Ils ralentirent. Des policiers filtraient les voitures. De chaque côté de la route, une douzaine d'hommes en uniforme, avec des cagoules noires, comme en Algérie, étaient armés de Kalach. Toutes les voitures entrant en ville étaient stoppées.

— Pourquoi ont-ils des cagoules ? demanda Malko.

Grant Petersen tourna vers lui un visage hilare. Avec ses lunettes noires, son crâne rasé et sa barbe, il semblait sortir d'un film.

— Le *kanoun* ! Ici, on a le goût de la vengeance. Imaginez qu'un type arrêté reconnaisse celui qui l'arrête... On en a pour trois siècles de massacres inter-familiaux. En Albanie, on venge les offenses dans le sang, selon un rituel très précis.

Trois cents mètres plus loin, un chemin descendait, interdit par une chicane de voitures de police et par d'autres policiers cagoulés qui se rangèrent respectueusement devant la Cherokee et la Hummer. Malko aperçut en contrebas un mur blanc surmonté de grilles noires qui enserrait un large périmètre au milieu duquel s'élevaient plusieurs cottages blancs aux toits rouges.

Arrivés en bas de la colline, ils stoppèrent devant un

« check-point » tenu par des Marines casqués en tenue de combat, abrités derrière des barricades de sacs de sable.

Grant Petersen les salua, ils levèrent la barricade et ils parcoururent une centaine de mètres jusqu'à un second « check-point ». Installés dans deux miradors flanquant l'entrée, d'autres Marines braquaient une mitrailleuse lourde sur la route.

La grille, commandée électriquement, s'écarta et la Cherokee s'engagea dans une allée montant vers les cottages. Grant Petersen stoppa devant le troisième.

— On est arrivés.

Ils descendirent, rejoints par les occupants de la Hummer.

— Où sommes-nous ?

— Dans le *compound* de l'ambassade, expliqua l'Américain, c'est là que nous nous sommes repliés.

Malko regarda les alentours : c'était une cuvette entourée d'un paysage boisé.

— Ce n'est pas l'endroit idéal, remarqua-t-il. On pourrait vous canarder de partout.

— On ne l'avait pas choisi pour ça, remarqua sombrement Grant Petersen.

Ils pénétrèrent dans le cottage. Une grande pièce aux murs couverts de cartes montrait un désordre incroyable d'armes, de sacs de couchage, de cartons entassés... Les stores étaient tirés, une secrétaire tapait dans l'entrée, brune piquante qui adressa un sourire timide à Malko. Un jeune à lunettes surgit, une dépêche à la main.

— Timothy Woodburn, notre chiffreur, le présenta Grant Petersen.

Ses trois adjoints s'étaient laissés tomber dans des fauteuils. Grant Petersen s'assit en face de Malko et lança :

— Bob, va chercher du café.

— Il y a longtemps que vous êtes à Tirana ? demanda Malko.

— Foutre non ! fit Grant Petersen. Pas même un mois. On a remplacé l'ancienne équipe qui s'est carapatée après les attentats de Nairobi et de Dar es-Salam[1]. Nous, on vient de

1. Le 8 août 1998, des terroristes islamistes firent exploser des véhicules chargés d'explosifs devant les ambassades américaines de Nairobi, au Kénya, et de Dar es-Salam en Tanzanie, faisant près de 300 morts.

la Division des Opérations. C'est la première fois que je suis chef de station... D'ailleurs, mon boulot consiste *uniquement* à maintenir le contact avec nos homologues albanais du Shik. On a ordre de Langley de ne mener *aucune* action qui puisse nous exposer à un kidnapping ou à un attentat. On gère les affaires courantes, quoi.

Mark Adams mâchait du chewing-gum, le regard vide. Plus que jamais l'air d'une fouine. Joe Rocker se nettoyait avec soin les ongles à l'aide de la pointe d'un poignard. Bob Bow revint avec les gobelets de café et se plongea dans un jeu électronique qui « bipait » sans arrêt d'une façon exaspérante. Malko se demanda si, à eux quatre, ils avaient le QI d'un mammifère vertébré...

Etait-ce pour cela que la CIA l'avait expédié dare-dare à Tirana ?

Les stores tirés créaient une ambiance étrange. Quelque chose le frappa : le silence. Pas le moindre coup de téléphone, pas de bruits à l'extérieur. Comme s'ils avaient été dans une capsule, au milieu de l'espace.

— La « *dike* »[1] va être contente de savoir que vous êtes arrivé, dit Grant Petersen.

— Qui est la « *dike* » ? demanda Malko.

— Notre ambassadeur. Elle a été nommée là parce qu'elle a bien servi Clinton. *The spoil system*. Elle a amené ici ses deux copines : une Cambodgienne et une Roumaine. Elles n'arrêtent pas de se disputer...

— Pourquoi serait-elle contente de mon arrivée ?

Il était rare que les ambassadeurs s'intéressent aux agents de la CIA. Même aux barbouzes de luxe comme Malko... Grant Petersen sourit jaune.

— « On » vous a présenté comme Superman. Elle espère que grâce à vous, elle va pouvoir sortir de son bunker et rouvrir son ambassade.

— Qui, « on » ?

— Vous ne vous en doutez pas ? Frank Capistrano, le *Special Advisor* de la Maison-Blanche.

Malko commençait à comprendre. Il avait déjà « traité »

1. Gouine.

deux affaires importantes sous la direction directe du *Special Advisor* de la Maison-Blanche, vieux routier du Renseignement.[1] Il but un peu de café tiède. On se serait cru à Beyrouth, les explosions en moins. Mais la peur des quatre Américains était palpable.

— Maintenant que nous avons fait connaissance, dit-il gentiment, pouvez-vous me dire en quoi je peux vous être utile ?

Grant Petersen prit une nouvelle Gauloise blonde dans son paquet.

— C'est une longue histoire, accrochez-vous. L'Albanie s'est ouverte au monde en 1990. En 1992, le premier président élu démocratiquement est arrivé au pouvoir : un certain Sali Berisha. Cardiologue, il avait longtemps soigné le dictateur Enver Hodja. Mais, tout de suite, on s'est embrassé sur la bouche. Washington était fou de lui : il parlait anglais et il nous a accueillis à bras ouverts. La *Company* s'est installée ici. Nos homologues nous ont, paraît-il, accueillis à bras ouverts eux aussi, et la station a commencé à travailler.

— Sur quoi ?

— La Yougoslavie. Les réseaux terroristes arabes et islamistes. Grâce aux écoutes, on en a vite repéré plusieurs, *très* dangereux.

— Comment étaient-ils venus en Albanie ?

Grant Petersen ouvrit ses énormes mains en un geste d'impuissance.

— Cet enfoiré de Berisha, très musulman, a déclaré que tout citoyen d'un pays arabe pouvait entrer librement en Albanie... Sans visa, sans contrôle. Aussitôt, tous les islamistes de la planète se sont abattus sur l'Albanie comme des sauterelles sur une récolte. Financés par le Koweit, l'Arabie Saoudite ou les Etats du Golfe, ils se sont mis à reconstruire comme des fous les mosquées rasées par Enver Hodja. Dans l'indifférence la plus totale de la population, qui avait trop faim pour penser à prier... Mais parmi les bâtisseurs de mosquées se sont glissés un certain nombre de malfaisants... Des

1. Voir SAS n° 125, *Vengez le vol 800*, et SAS n° 126, *Une lettre pour la Maison-Blanche*.

mecs du Djihad islamique, du GIA algérien, des Afghans, des excités de tout poil, montant des bases logistiques en Europe afin d'y préparer de futurs attentats. La station en a repéré certains, déjà mêlés à de graves actions terroristes en Egypte, au Yémen, ou même chez nous. Quand on les a eu bien « logés », le COS est allé voir Berisha. Cet enfoiré n'a pas bougé ! Et ça a été la fin de notre lune de miel...

— Berisha n'est plus au pouvoir depuis l'année dernière, remarqua Malko.

— *Right*. Heureusement. Dès que Fatos Nano, le nouveau premier ministre, a accédé au pouvoir, il a viré le patron du Shik, Gazidédé, proche des islamistes, et a mis un type bien à sa place. Alors, Hal Fieldman, notre ancien COS, s'est repointé avec sa liste... Et c'est là que commence vraiment l'histoire.

Une rafale de Kalach claqua dans le lointain. Mark Adams cessa de mâcher son chewing-gum, Bob Bow coupa son jeu électronique et Grant Peterson se tut. Mais le silence perdura. Le chef de station jura entre ses dents.

— *Motherfuckers !* Ils ont tous des armes, alors ils s'amusent. C'est dur pour les nerfs. Le jour où il y aura *vraiment* quelque chose, on ne se méfiera pas.

— Continuez, demanda Malko.

Grant Petersen, sans doute pour se détendre, sortit une bouteille de whisky Defender « 5 ans d'âge » de derrière le bureau et s'en versa une rasade dans son gobelet, qu'il but d'un trait. De toute évidence, ses nerfs n'allaient pas bien...

— En juin — il y a trois mois — le précédent COS s'est pointé chez Fatos Klosi, le nouveau patron du Shik, avec une liste d'une demi-douzaine d'islamistes super-dangereux. Il y avait leurs adresses, leurs téléphones, leurs activités, tout. Cette fois, le Shik a collaboré. Seulement, il y avait un problème. Les Albanais étaient prêts à les virer du pays, mais ne pouvaient pas faire plus... Nous n'avions officiellement rien contre eux. Par contre, les Egyptiens les recherchaient pour différents actes terroristes. Alors, la station a monté une manip assez vicieuse. En collaboration avec le Moukhabarat égyptien. Dans un premier temps, le Shik a interpellé nos clients et les a mis au frais. Discrétos. Nos copains égyptiens

sont arrivés et les ont interrogés pour s'assurer de leur identité. L'un d'eux était déjà condamné à mort chez eux. Alors, ils ont décidé la chose suivante : un jour, le Shik a amené à l'aéroport quatre types réclamés par les Egyptiens. Expulsés.

Grant Petersen tordit sa bouche en un sourire ironique, et continua :

— Fatalité : le seul avion en partance à ce moment-là était un jet de chez nous... Evidemment, ils ont un peu renâclé, mais on a fini par les embarquer. Destination : Le Caire. Là, nos copains ont pu reprendre leurs interrogatoires tranquillement.

Un ange passa. Malko remarqua perfidement :

— Il ne s'agit pas d'une exfiltration mais d'un kidnapping... Il n'y a eu aucun document d'extradition entre l'Albanie et l'Egypte, n'est-ce pas ?

— Tout de suite les grands mots ! grommela Grant Petersen. Les Albanais ne voulaient surtout pas, *officiellement*, livrer ces types à l'Egypte. Peur des représailles. *Nous*, nous ne voulions pas qu'ils puissent continuer leurs activités. Et les Egyptiens étaient bien contents de les récupérer... Ça arrangeait donc tout le monde.

— Sauf les principaux intéressés... remarqua Malko. A propos, ces hommes faisaient-ils partie du réseau d'Oussama Bin Laden ?

Grant Petersen lui adressa un regard lourd.

— Ils n'en faisaient pas partie. Ils *étaient* le réseau Bin Laden en Albanie. Mais ça, on l'ignorait. Ils avaient plutôt l'étiquette Djihad islamique. On l'a appris très vite. Un mois après leur « exfiltration », un éditorial paru dans le quotidien arabe *Al Hayat*, à Londres, stigmatisait l'attitude des Egyptiens et la nôtre. C'était le 3 août dernier. Trois jours plus tard, le 6, l'Armée Islamique pour la Libération des Lieux Saints, l'organisation de Bin Laden, a envoyé par fax un communiqué menaçant, annonçant une vengeance terrible contre nous.

— Et deux jours plus tard, compléta Malko, les ambassades américaines de Nairobi, au Kénya, et de Dar es-Salam, en Tanzanie, ont été la cible d'attentats à l'explosif...

— Deux cent quatre-vingt-neuf morts, conclut l'Américain.

*
* *

L'atmosphère dans le bureau était à couper au couteau. Et pas seulement à cause de la fumée des cigarettes.

— Donc, conclut Malko, ce double attentat était la vengeance de Bin Laden après la mise hors d'état de nuire de son réseau albanais.

— Tout à fait exact, confirma Grant Petersen, mais ce n'est pas tout. Après Nairobi et Dar es-Salam, les gens de la station d'ici n'étaient pas tranquilles, mais se croyaient relativement protégés, puisqu'on avait viré ces malfaisants. Là-dessus, grâce à des interceptions techniques, la *Company* apprend que notre ambassade à Tirana est la prochaine à sauter. Ordre personnel d'Oussama Bin Laden.

— Cela paraît logique, se permit de dire Malko.

Grant Petersen lui jeta un regard noir.

— Si on veut... En tout cas, la *Company* a paniqué. On a évacué tous les « inutiles » de l'ambassade, mais aussi tous les membres de la station qui avaient participé à l'exfiltration. En pensant que les islamistes risquaient de vouloir se venger sur eux. Ils avaient des contacts avec pas mal de gens et circulaient un peu partout. C'était facile de les « taper ».

— Et c'est là que vous êtes arrivés ? conclut Malko.

— Tout juste. Avec comme consigne d'aller d'ici au siège du Shik, et encore, en faisant attention.

— C'est tout ?

— Pas tout à fait, annonça Grant Petersen avec un sourire sinistre. Il y a huit jours, je reçois un fax codé de nos copains du Moukhabarat égyptien. Ils m'apprennent que, grâce à leur affectueuse insistance, ils sont arrivés à faire parler nos clients « exfiltrés » d'ici. Ceux-ci ont révélé que nous sommes passés à côté du plus dangereux de la bande, le *King Cobra*, si vous préférez. Un certain Hassan Mohammad Al Jafar. Cela vous dit quelque chose ?

— Non, avoua Malko.

Grant se leva et alla prendre une photo sur son bureau.

— Voilà le client.

Le document représentait un barbu de très petite taille aux traits réguliers, avec de grandes oreilles décollées.

— Les Albanais l'ont arrêté ?

— Dans ce cas, vous ne seriez pas ici, laissa tomber le chef de station. Et pourtant, nos copains égyptiens nous ont donné toutes les informations nécessaires : le nom sous lequel il était en Albanie depuis trois ans et la fondation islamique où il était soi-disant comptable : Al Haramein, ici à Tirana. Et même le surnom dont les Albanais l'avaient affublé : "Mickey". Plus son *background* : ancien patron des services secrets soudanais, rallié depuis 1994 à Oussama Bin Laden. Spécialiste en explosifs. Docteur en physique. Et surtout, fanatique islamiste. D'après le Moukhabarat, c'est lui qui installé le réseau Bin Laden en Albanie, et il en était le chef. Et lui qui se préparait à faire sauter notre ambassade de Tirana. Comme à Nairobi et Dar es-Salam.

— Alors ? demanda Malko, que s'est-il passé ?

— J'ai foncé voir le patron du Shik, Fatos Klosi, et je lui ai tout balancé. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de problème. Qu'on l'exfiltrerait discrètement comme les autres.

— Et il y a eu un problème ?

Les épaules du géant de la CIA s'affaissèrent.

— Un putain de problème ! fit-il. Quand les hommes de Fatos Klosi se sont présentés à la fondation, Hassan Mohammad Al Jafar avait filé. Depuis une heure.

— Il avait été prévenu ?

— Probablement. Mais on ignore par qui. C'était il y a six jours. Depuis, notre ambassadeur ne met plus le nez dehors et l'ambassade est aux abonnés absents.

Lourd silence. Un ange passa, avec une grande barbe noire. Grant Petersen leva un regard torve sur Malko.

— Faut la comprendre. Il y a quelque part dans ce pays un fou furieux, qui nous veut du mal. Même si on a décapité son organisation, il dispose sûrement encore de moyens. Dans un pays où il y a mille cinq cents tonnes d'explosifs dans la nature. Tant que vous ne l'aurez pas retrouvé, on sera dans la merde.

CHAPITRE III

Malko crut avoir mal entendu.

— Vous comptez sur moi pour retrouver ce Mohammad Al Jafar ? C'est une plaisanterie...

Le chef de station de la CIA secoua la tête.

— *Hell, no !* Franck Capistrano prétend que vous faites des miracles. Il paraît que vous avez rencontré Bin Laden, il y a deux ans, en Afghanistan, et que vous êtes un excellent connaisseur du monde arabe. Bref, que vous êtes l'homme de la situation.

— C'est la première fois que je mets les pieds en Albanie et je n'y connais personne, rétorqua Malko. Je ne parle pas la langue et cela ne me semble pas un pays facile.

— Ça non ! soupira Grant Petersen. Mais vous avez un énorme avantage sur nous : vous pouvez bouger, rencontrer des gens, faire une enquête. Nous, on n'a pas le droit. Ordre *formel* de Langley. Notre seul déplacement autorisé, c'est le Shik.

— Pourquoi êtes-vous là, dans ce cas ?

Nouveau soupir de l'Américain. Les trois autres « velus », se sentant concernés, avaient cessé de mâcher leur chewing-gum et de jouer sur leur Play-Station.

— On se le demande ! conclut Grant Petersen. Je pense que Langley n'a pas voulu laisser l'ambassadeur toute seule, tout en ne prenant pas de risques. Et puis, si nos copains du Moukhabarat égyptien ne nous avaient pas signalé ce Hassan Mohammad Al Jafar, c'était une mission plutôt peinarde. On allait tous les jours prendre un café au Shik, reluquer la secré-

taire du patron, et ensuite, on transmettait à Langley ce qu'ils nous avaient dit. Ou au contraire, on leur apportait des biscuits. Quand on est venus, il était spécifié qu'on ne faisait pas d'opérationnel.

Malko commençait à comprendre. Echaudée par les attentats récents et l'anarchie régnant en Albanie, la CIA ne voulait pas risquer de vies américaines. Toujours la théorie de la guerre à « zéro mort ». Les morts non-américains ne comptaient pas. Barbouze hors cadre, autrichien, jouissant de la confiance de la Division des Opérations de Langley, il avait le profil idéal.

C'était la vie.

— Bien, dit-il. Je comprends. Mais il y a de fortes chances pour que votre Al Jafar ait déjà quitté l'Albanie.

Grant Petersen hocha la tête.

— D'après le Shik, ce n'est pas sûr. Ils pensent qu'il a été prévenu par une indiscrétion et n'a pas eu le temps de s'organiser. Il a quitté la fondation Al Haramein une demi-heure avant que les agents du Shik y débarquent. Fatos Klosi, le patron du Shik, jure que l'aéroport était déjà surveillé. L'identité sous laquelle se trouvait Al Jafar a été immédiatement diffusée, d'abord en Italie et en Macédoine. Ce n'est pas évident de sortir d'Albanie clandestinement, sans préparation. Au Nord et à l'Est, c'est le Monténégro et le Kosovo. Pas indiqués pour un Arabe. Au Sud, la Macédoine, et là, *nous* contrôlons. Alors, bien sûr, il y a l'Italie et les réseaux de passeurs albanais. Mais ceux-ci sont infiltrés par la police albanaise.

— Donc, il serait toujours à Tirana ! conclut Malko.

— Il peut facilement s'y cacher, renchérit l'Américain. Il y a des tas de fondations islamiques et il a sûrement monté des réseaux.

— Il est toujours barbu ?

— D'après les gens du Shik qui ont interrogé les gens de la fondation, non. Ceux-ci en savent probablement plus qu'ils ne le disent, mais ils se taisent. Il faudrait pouvoir les descendre à la cave...

Les droits de l'homme avaient encore du terrain à gagner à la Division des Opérations.

Piégé, Malko réfléchit en silence quelques instants. Il commençait à étouffer dans cette pièce close, avec ces quatre « velus » qui respiraient lourdement.

— OK, dit-il. Al Jafar est en Albanie. Comment vais-je le retrouver ?

Une lueur de soulagement passa dans le regard de Grant Petersen qui venait enfin de refiler son bébé.

— D'abord, on va vous filer notre *stringer*[1]. Un type très bien qui connaît pas mal de choses et parle anglais parfaitement. Il s'appelle Ylli Baci et il vous attend à l'hôtel *Rogner*.

— Je pense que s'il savait *comment* retrouver ce Mohammad Al Jafar, il vous l'aurait déjà ramené.

— *Right*. Mais il y a encore un truc que je ne vous ai pas dit. Mon prédécesseur m'a quand même laissé une liste de « sources » et de contacts à exploiter, en dehors du Shik. Dès que Fatos Klosi m'a annoncé qu'Al Jafar avait filé, j'ai regardé avec notre *stringer*, Ylli Baci, ce qu'on pouvait faire. Il m'a conseillé de parler à un type qui s'appelle Nasim Kastriot. Un Kosovar qui appartient à l'UCK. Il leur sert de *press officer* et grenouille dans tous les milieux. Il est quasiment tous les jours au *Rogner*.

— Vous l'avez contacté ?

— Oui, après avoir consulté ses « références » ici. Ylli Baci a pris rendez-vous et on a bu un de leurs putains de cafés italiens au *Rogner*. Je lui ai promis cinquante mille dollars s'il me retrouvait Mohammad Al Jafar. Après accord de Langley.

— C'était quand ?

— Il y a six jours... Quand je l'ai quitté, il était sérieusement motivé. Jusqu'ici, il avait touché des primes minables. De cinq cents à deux mille dollars. Avec cinquante mille, on achète pratiquement le pays. D'ailleurs, quarante-huit heures plus tard, il a essayé de me joindre comme un malade de son portable. Quand il m'a eu enfin, il m'a annoncé que je pouvais préparer l'argent. Qu'il me dirait sous vingt-quatre heures où se trouvait Mohammad Al Jafar.

— Et ensuite ?

1. Coopérant local.

Grant Petersen baissa les yeux.

— Je suis allé chercher le fric à la banque et j'ai prévenu le Shik de se tenir prêt.

Malko tiqua.

— Vous leur avez dit *comment* vous pensiez le retrouver ?

— Oui, je crois bien, dit l'Américain d'une voix mal assurée. De toute façon, ça n'a servi à rien. Il ne m'a pas rappelé.

— Vous n'avez pas essayé de le joindre, *vous* ?

— Si, bien sûr, mais je suis tombé sur un mec qui ne parlait qu'albanais et qui a raccroché. Ensuite, c'était toujours une messagerie. Je me suis renseigné, grâce à Ylli : personne ne l'a vu au *Rogner* depuis quatre jours.

L'air piteux, Grant Petersen farfouilla dans les poches de son gilet et sortit une Gauloise blonde d'un paquet froissé, Malko était atterré. Non seulement l'Américain avait donné rendez-vous à sa « source » dans un lieu public, le *Rogner*, mais en plus il avait révélé son nom au Shik.

— Ce silence est inquiétant, conclut-il.

Grant Petersen haussa les épaules.

— Oui et non. Ici, on ne travaille pas dans la dentelle. S'il s'était fait flinguer, on l'aurait su. Ça arrive tout le temps, en pleine ville, en plein jour. On ne retrouve jamais les coupables. Il est peut-être parti à la recherche de notre client et ne peut pas communiquer.

— C'est étonnant qu'il n'ait pas répondu sur son portable, releva Malko. C'est même *très* mauvais signe. Vous avez parlé au Shik de sa disparition ?

— *Yeah*. Ils ont l'air de s'inquiéter.

Le chef de station de la CIA essayait de minimiser les conséquences possibles de son erreur. Dans un pays comme l'Albanie, une disparition, ce n'était pas bon signe... Ce Nasim Kastriot paraissait avoir son avenir derrière lui.

— Je crains que votre « source » ne soit tarie, conclut Malko. Personne ne peut vous renseigner ? Il n'a pas de famille ?

— Il a une femme. Ylli lui a téléphoné. Elle prétend ne rien savoir.

— Vous n'avez pas essayé de la voir ?

L'Américain eut l'air embarrassé.

— Ylli m'a dit que je risquais de l'affoler. Et puis, les bonnes femmes, c'est pas mon truc.

Effectivement, si les quatre « velus » avaient débarqué chez elle, son premier réflexe aurait probablement été de sauter par la fenêtre.

— Bon. Vous me conduisez au *Rogner* ?

— Bob va vous emmener. Ensuite, Ylli a un 4X4. C'est plus discret.

Evidemment, comparé à la Hummer dans son camouflage de guerre...

Bob éteignit son jeu vidéo, ramassa un M16 et se dirigea vers la porte.

*
* *

Ylli Baci chuchotait presque, tant il parlait bas. Malko n'avait eu aucun mal à le trouver : à peine Bob Bow, le « velu » de la CIA, l'avait-il déposé, qu'un jeune barbu au regard vif, en polo et jean, avait jailli d'un des fauteuils du hall pour le rejoindre. Après les présentations, les deux hommes s'étaient installés à l'extérieur, dans la partie du bar donnant sur le jardin.

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose à Nasim Kastriot, avança Ylli Baci. Personne ne l'a vu depuis quatre jours. Il avait rendez-vous avec des gens qu'il n'a pas décommandés.

— Donc, on aurait su qu'il recherchait Mohammad Al Jafar pour le compte de la CIA ?

Le *stringer* caressa sa barbiche grisonnante avec un sourire résigné.

— A Tirana, il est difficile de garder un secret. C'est tout petit...

Avec son air posé, son sourire timide et ses manières douces, Ylli Baci ne ressemblait pas à un espion. Son visage se crispa brusquement et Malko demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, c'est mon estomac ! J'ai tout le temps des brû-

lures. Le stress. Si vous avez des médicaments... Ici, c'est difficile d'en trouver.

— Pourquoi êtes-vous stressé ? A cause de la *Company* ?

— Non, non, affirma aussitôt Ylli Baci, mais c'est très difficile de bien gagner sa vie en Albanie. Je voudrais bien travailler plus pour l'ambassade. Je suis obligé de me débrouiller. J'importe des choses d'Italie. En fraude, bien sûr. En ce moment, j'ai un container entier de meubles très beaux. De quoi meubler une villa. Ils étaient destinés à un industriel vénitien, qui les avaient commandés à Paris, chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle.

— Ils ont été volés ?

— Bien sûr, fit sans état d'âme le jeune Albanais. Mais je ne les vends pas cher...

Malko continua son idée.

— Si ce Nasim Kastriot a été liquidé, cela signifie que Al Jafar dispose de complicités importantes, ici même à Tirana...

— Cela n'a rien d'étonnant. Les islamistes ont infiltré l'UCK et le Parti démocratique de Sali Berisha qui leur était très favorable. Comme ils ont distribué beaucoup d'argent...

Malko allait poser sa question suivante lorsque Bob le « velu » surgit. Les yeux hors de la tête.

— On m'a piqué la Cherokee ! lança-t-il, ivre de rage. Sur le boulevard ! Trois types avec des Kalach m'ont fait une queue de poisson ! Ils m'ont pris mon portable aussi.

Il n'en revenait pas. Les mains tremblantes, il commanda un cognac. Choqué. Lorsque le garçon revint avec une bouteille de Otard XO et remplit un verre, l'Américain le vida d'un trait et le reposa, hagard.

— *Jesus-Christ !* fit-il. En pleine ville, à six heures du soir.

Ylli Baci hocha la tête, plein de compréhension.

— Ici, comme les routes sont mauvaises, on a besoin de 4X4 et ils coûtent très cher... Vous avez le numéro de votre portable ?

Bob Bow le lui communiqua et le *stringer* le composa sur le sien. Presque aussitôt, il engagea une conversation en

albanais qui dura quelques minutes. Après avoir coupé, il annonça paisiblement :

— J'ai parlé aux voleurs. Ils disent que c'est pour lutter contre les Serbes, au Kosovo. Bien sûr, ce n'est pas vrai...

— *Motherfuckers ! Assholes !*[1]

Bob le « velu » fulminait, impuissant. Malko proposa gentiment :

— On va vous raccompagner au *compound*. Ensuite, je voudrais rendre visite à Mme Kastriot.

L'Américain se leva en grommelant, vexé comme un pou. Se faire piquer un 4X4 blindé alors qu'on est armé jusqu'aux dents, et en ville, en plus... Il jeta un regard noir à Malko.

— Vous voyez que *tout* peut arriver dans ce putain de pays.

*
* *

Une voiture était bien garée le long du trottoir, juste en face de l'immeuble à la façade hérissée d'antennes satellites où habitait Nasim Kastriot, mais elle était entièrement calcinée et dépouillée de tout ce qui n'était pas sa carcasse.

Malko avait raccompagné Bob le « velu » dans la Pajero fatiguée de Ylli Baci, qui l'avait ensuite amené là. La rue, non loin du stade et proche de l'ambassade US, était tellement défoncée qu'elle ressemblait à une piste africaine. Des échafaudages de bois couvraient la façade de l'immeuble.

— Ils transforment les terrasses en pièces, expliqua le *stringer*. On manque de place à Tirana.

— Où habitent les Kastriot ? demanda Malko.

— Troisième étage. Appartement 302. Je crois que c'est la fenêtre allumée.

— Comment savez-vous cela ?

— Je l'avais contactée pour mes meubles de Claude Dalle. Elle était intéressée par un très beau canapé en velours rouge. Mais elle ne m'a pas rappelé.

— Vous avez déjà vu Mme Kastriot ?

1. Enculés ! Trous du cul !

— Non, je l'ai eue au téléphone. Ici, les femmes ne sortent pas beaucoup.

— Vous venez avec moi ?

Ylli Baci hésita, puis dit de sa voix timide :

— Si vous pouvez y aller seul... Elle parle anglais. Je n'aime pas beaucoup laisser mon 4X4. Vous voyez la Suzuki garée un peu plus loin ? C'est peut-être des types qui guettent une occasion. Si vous avez besoin de moi, je viendrai.

Après ce qui venait d'arriver à Bob Bow, cette prudence était compréhensible. Pourtant, à trente mètres de là, un policier était de garde le long du mur de l'ambassade américaine, Kalachnikov à l'épaule.

— Et lui ? demanda Malko.

— Il n'interviendrait pas, affirma le *stringer*. Il gagne quatorze mille leks[1] par mois et ne va pas risquer sa vie pour un inconnu.

Résigné, Malko sauta de la Pajero et se dirigea vers l'entrée de l'immeuble.

Le hall n'était pas éclairé et il dut allumer sa *Maglite*. Pas d'ascenseur, des murs d'une saleté repoussante. Les cloisons étaient si minces qu'on entendait tout ce qui se passait dans les appartements. Le palier du troisième était noir comme un four. Malko repéra la porte au rai de lumière en bas du battant. Pas de sonnette, aucune inscription. Il colla son oreille au battant, n'entendit que le bruit de la télé. Il y avait quelqu'un. Il frappa.

Rien.

Il recommença. De plus en plus fort. Jusqu'à ce qu'il entende des talons claquer sur du parquet. Une voix posa une question à travers la porte. En albanais...

— *You are Mrs Kastriot ?* répliqua Malko en anglais.

Bref silence, puis la voix demanda :

— *Yes. Who are you ?*

— *A friend of your husband*[2], prétendit Malko.

Long, long silence, puis :

— *Your name ?*

1. Environ cinq cents francs.
2. Un ami de votre mari.

— Malko Linge.

Silence, encore plus long. Rompu par une interjection furieuse.

— *I don't know you. Go away !*[1]

Son anglais était rugueux mais compréhensible. Malko entendit les pas qui s'éloignaient dans l'appartement. Il se remit à frapper et lança plus fort :

— *I need to talk to you. It's important.*[2]

Silence. Il frappa encore. Attendit. La porte s'ouvrit soudain avec une brutalité inattendue. Malko aperçut une blonde au visage aigu, aux grands yeux étirés et au nez busqué, moulée dans un pull et une jupe noire très courte, qui découvrait des jambes admirables. Elle était pieds nus. Pourtant, Malko ne s'attarda pas à son physique. Il ne voyait que le canon de la Kalachnikov braqué sur son ventre.

*
* *

Le regard de la jeune femme balaya le palier plongé dans l'obscurité, comme pour y chercher un autre adversaire, puis se posa longuement sur Malko. Si elle avait été moins crispée, elle aurait été très jolie.

— *Who are you ?* répéta-t-elle.

Pour qu'il ne l'entende pas venir, elle s'était déchaussée. Il lui adressa son sourire le plus rassurant.

— Je m'appelle Malko Linge. Je suis à la recherche de votre mari.

La jeune femme ne se détendit pas.

— Pourquoi ?

— Il avait rendez-vous, il n'est pas venu.

— Vous travaillez pour les Américains ? jeta la jeune femme blonde.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Madame Kastriot lui jeta un regard noir.

— Je me doute bien de la raison de votre visite. Nasim

1. Je ne vous connais pas, foutez le camp !
2. J'ai besoin de vous parler. C'est important.

m'a expliqué comment il allait gagner cinquante mille dollars, avant de disparaître. Je lui avais dit qu'il gagnerait surtout une place au cimetière.

— Vous pensez qu'il est mort ?

— Vous travaillez pour les Américains ? insista-t-elle.

— Oui, finit par admettre Malko. Je suis venu spécialement en Albanie pour retrouver votre mari. Est-ce que je peux entrer ?

Elle le toisa longuement, puis abaissa le canon de la Kalach et le précéda dans un petit appartement. Elle posa l'arme sur une table bien cirée et remit des escarpins à talons aiguilles. Puis elle prit place sur une chaise, en croisant les jambes très haut. Malko se dit que la femme de Nasim Kastriot était une éblouissante salope, avec son regard dur, ses pommettes marquées et un corps dont elle jouait à merveille. Elle n'avait pas plus de trente ans.

— Alors, lança-t-elle, qu'avez-vous à me dire ?

— Moi, rien ! avoua Malko. J'ai besoin d'une piste, d'un indice, pour tenter de retrouver votre mari. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a quatre jours, dit-elle. Il était au *Rogner*. Il m'a appelée de son portable pour me dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un et qu'il ne reviendrait pas déjeuner. Depuis, rien...

— Personne n'est venu vous voir ?

— Personne, fit-elle sèchement. Je n'ai plus un sou, tout notre argent se trouve dans un coffre dont il a la clef. En Albanie, on n'utilise ni les chèques ni les cartes de crédit. Je suis grecque et je n'ai même pas de quoi me payer un billet pour Athènes, pour retourner dans ma famille, quitter ce pays de fous.

— Vous avez pourtant épousé un Albanais...

Madame Kastriot eut un léger haussement d'épaules.

— C'est vrai. Nasim, quand je l'ai rencontré à Athènes, m'a promis monts et merveilles. Il était très généreux. La première semaine, il m'a acheté pour plus de cinq mille dollars de vêtements. Il m'a dit qu'il voulait m'épouser. Bien sûr, il était musulman et cela me gênait un peu, en tant qu'orthodoxe. Mais il m'a juré ne pas être pratiquant, et ici, nous

nous sommes mariés à la mairie... Maintenant, je ne sais plus que faire...

Elle se leva, disparut dans la cuisine, en balançant ses hanches d'une façon provocante, et réapparut avec une bouteille de Defender « Success » déjà bien entamée et deux verres. Après avoir versé le scotch, elle s'excusa :

— Je dois être affreuse. Je reviens.

Quand elle revint, elle était impeccablement maquillée. Les yeux encore plus étirés, la bouche soulignée d'un rouge agressif ; et elle s'était arrosée de parfum. Le regard qu'elle lança à Malko était chargé de pas mal de choses...

— Quel est votre prénom ? demanda-t-il.

— Eleuthera.

Elle s'était rassise, avait recroisé ses jambes. Une prédatrice sur ses gardes.

— Puis-je vous inviter à dîner ? proposa Malko. Nous pourrions parler de vos problèmes. Et de votre avenir.

Elle lui jeta un regard plus que direct.

— Vous allez me donner de l'argent ? Je sais que Nasim vous a rendu *beaucoup* de services.

— C'est une possibilité, dit prudemment Malko. Nous pouvons en discuter.

Son regard tomba sur la Kalach, chargeur engagé, et il demanda en souriant :

— Pourquoi avez-vous ouvert avec une arme ?

Elle se troubla quelques instants, but la dernière gorgée de son Defender et avoua d'une voix mal assurée :

— J'ai peur. Depuis que Nasim a disparu, j'ai l'impression qu'on me surveille. Il y a souvent des voitures qui stationnent longuement en bas. C'est aussi pour cela que je sors très peu.

— J'ai un chauffeur albanais, précisa Malko, et nous pouvons emporter votre Kalach.

— Vous savez vous en servir ?

— En principe, oui, répondit-il en souriant.

Elle se leva.

— D'accord. Allons dîner.

Elle disparut à nouveau pour revenir avec la veste assortie à sa jupe. Avec son corps mince, sa poitrine généreuse et ses

longues jambes, elle était très sexy. Nasim Kastriot avait bon goût. Malko prit la Kalach et sortit le premier.

*
* *

La Pajero passa en cahotant dans une ruelle défoncée devant une énorme poubelle couverte de chats errants et déboucha dans une sorte de terrain vague, bordé à droite par un immeuble inachevé à la carcasse noirâtre. Ylli désigna à gauche un petit bâtiment surmonté d'un néon vert.

— Voilà *La Perla !* dit-il, c'est un très bon restaurant italien.

Le quartier semblait avoir été bombardé et pourtant on n'était qu'à une centaine de mètres de la place Skënderbeg. Malko aida Eleuthera Kastriot à descendre de la Pajero et regarda autour de lui. Personne. Il lui avait semblé que la Suzuki stationnée devant l'immeuble des Kastriot les avait suivis. En tout cas, elle avait disparu.

— Je vous attends ici, dans une heure, proposa Ylli. J'ai trop mal à l'estomac pour manger.

La Kalach sur les genoux, il alluma une cigarette. Eleuthera Kastriot et Malko gagnèrent le restaurant, en sous-sol. Pas vraiment gai : un éclairage glauque, peu de tables occupées, des murs blancs. Malko laissa à Eleuthera le temps de commander. Tout était italien. Une lueur de peur flottait dans les yeux gris de la jeune femme. Il la sentait tendue comme une corde à violon... Lorsqu'elle eut choisi, leurs regards se croisèrent. Le garçon reparti, il se pencha à travers la table et dit à voix basse :

— Eleuthera, maintenant, il faut me dire *pourquoi* vous avez tellement peur. On ne tue que les gens qui possèdent un secret. Pour les faire taire.

CHAPITRE IV

Eleuthera Kastriot leva brusquement la tête, mais son regard dérapa.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée. Je ne sais rien. Je voudrais seulement quitter Tirana. Le plus vite possible. Vous pouvez me payer un billet pour Athènes ?

Visiblement, elle était sincère. On posa les hors-d'œuvre devant eux et Malko goûta le vin. Abominable. Il reprit :

— Quelqu'un savait que votre mari informait la CIA ?

— Personne. Du moins jusqu'à sa disparition.

— Vous savez aussi qu'il avait promis une information *très* importante à la CIA.

— Oui, dit-elle d'une voix amère. L'endroit où se cachait un terroriste arabe. Et il devait toucher cinquante mille dollars.

— Si vous possédez cette information, remarqua Malko, vous pourrez *aussi* toucher cette somme.

— Le problème, c'est que je ne le sais pas, laissa tomber la jeune femme.

Malko n'insista pas et ils se mirent à manger. Son poulet rôti arrosé d'une sauce fétide était infâme. Eleuthera remarqua :

— Ce sont des poulets hongrois, bourrés d'hormones. C'est tout ce qu'on a ici.

En plus, étant donné sa consistance, il avait dû venir à pied de Hongrie... Quant au vin, soi-disant italien, à moins d'y ajouter un peu d'huile, il était imbuvable. Pourtant, Eleu-

thera mangeait de bon appétit. Habitués aux privations, les Albanais avaient des estomacs d'autruche... De temps à autre, la jeune femme jetait à Malko un regard en coin, ambigu. Ce n'était pas une farouche.

Soudain, elle resta la fourchette en l'air, le regard fixé sur l'escalier. Malko vit ses traits se figer, son regard se rétrécir et il se retourna. Deux hommes venaient d'entrer dans la salle. D'abord un balèze aux épaules de docker, les cheveux blonds rejetés en arrière, les yeux clairs, un visage dur, l'air d'un mac. Il portait une veste verte à même un « Marcel », un jean usé, des baskets. Il était accompagné d'un étrange personnage sorti tout droit d'un film de Kusturica. Celui-là avait une chemise et une cravate, un feutre et un costume mauve croisé à rayures, avec des chaussures jaunes. Fine moustache, énormes sourcils. Les deux hommes traversèrent tranquillement le restaurant, passant devant la table de Malko pour se diriger vers le bar.

Au passage, l'homme à la veste verte adressa un long regard insistant à Eleuthera. Celle-ci ressemblait à un animal traqué. Elle se pencha vers Malko et dit à voix basse :

— Partons ! Payez et partons.

— Qui sont ces gens ?

La tête baissée, elle ne répondit pas. Derrière eux, les deux nouveaux arrivants s'étaient installés au bar. Du coin de l'œil, Malko vit le barman poser devant eux deux verres ballon et les remplir, puis laisser sur le comptoir une bouteille d'Otard XO au long col. Malko appela le garçon qui, occupé ailleurs, ne vint pas. Eleuthera Kastriot était blême. Elle sortit un paquet de Gauloises blondes de son sac et Malko alluma aussitôt sa cigarette avec son Zippo armorié, lui adressant un sourire rassurant. Les deux hommes vidèrent leur cognac d'un trait et repartirent. La jeune femme se détendit un peu, et Malko en profita pour demander :

— Pourquoi vous font-ils si peur ?

— Je crois que ce sont eux qui me surveillent. Ce sont des brutes, des tueurs. Celui à la veste verte, c'est Britan Mata, le chef des gardes du corps de Sali Berisha, l'ancien premier ministre. Il a assassiné des tas de gens d'une manière ignoble. L'autre est toujours avec lui.

— Mais pourquoi vous en voudraient-ils ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Maintenant que Berisha n'est plus au pouvoir, ils se louent au plus offrant. Britan Mata est un *peronari* [1], cela ne lui fait pas peur de s'attaquer à une femme. Alors que, dans ce pays, on ne touche pas aux femmes.

— S'ils se sont montrés, c'est qu'ils ne vous veulent pas de mal, remarqua Malko.

Eleuthera Kastriot ne parut pas convaincue. Comme le garçon se manifestait enfin, Malko paya et ils regagnèrent la surface... Ylli sauta de la Pajero avec une grimace.

— Vous avez toujours mal à l'estomac ? s'enquit Malko.

— Oui.

— Heureusement que vous n'êtes pas venu. Ça serait pire.

Au moment où il ouvrait la portière à Eleuthera, son regard se posa sur l'immeuble en construction, en face de lui. Il lui avait semblé voir bouger quelque chose, au sein de la masse sombre. Une brutale poussée d'adrénaline enfla ses artères. Il n'eut pas le temps de se poser de questions. Comme Eleuthera Kastriot s'installait dans la Pajero, une rafale d'arme automatique brisa le silence. Des lueurs jaunes piquetèrent l'obscurité à la hauteur du troisième étage de l'immeuble inachevé. Des débris de plâtre arrachés à la façade du restaurant chutèrent près d'eux sur le trottoir. Le silence retomba.

— Ylli, la Kalach, vite ! lança Malko.

Le *stringer* s'était accroupi derrière la Pajero. Il ouvrit sa portière et attrapa l'arme qu'il tendit à Malko. Ce dernier bondit derrière un pilier de béton et arma le fusil d'assaut. Il attendit, essayant de percer l'obscurité. Plus rien ne bougeait. Au bout de quelques minutes, il se redressa. Le tireur avait filé. Tous les impacts étaient à deux mètres du sol. Ou il visait vraiment très mal, ou il avait *seulement* voulu les intimider.

— On s'en va ! lança Malko à Ylli Baci.

Il ne se sentait pas d'aller fouiller l'immeuble. Personne n'était monté du restaurant. Les gens étaient blasés, à Tirana. Son séjour commençait bien : à peine arrivé, il se faisait

1. Maquereau. Littéralement : propriétaire.

rafaler. Il remonta à l'arrière du 4X4. Eleuthera Kastriot tremblait comme une feuille.

— Je vous avais bien dit qu'on voulait me tuer ! lança-t-elle.

Ils repassèrent devant la poubelle toujours couverte de chats, puis débouchèrent enfin dans une rue à peu près éclairée. Ylli Baci se retourna vers Malko.

— On raccompagne madame Kastriot ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Eleuthera avait glapi d'une voix aiguë :

— Non ! Je ne veux pas rentrer chez moi. Ils vont me tuer !

Ylli rejoignit la place Skënderbeg, roulant tout doucement. Malko se retourna et eut un choc au cœur. La Suzuki était à nouveau derrière eux. Il nota qu'elle n'avait pas de plaque d'immatriculation. Cela devenait angoissant.

— Allons au *Rogner*, suggéra-t-il.

Il y avait toujours des voitures de police sur le boulevard Dëshmorët E Kombit. Ils pourraient éventuellement faire contrôler la Suzuki suspecte.

— Non, non, je ne veux pas aller au *Rogner* ! protesta Eleuthera. Ils peuvent y venir aussi.

Ylli Baci était en train de faire le tour de la place. Malko tenta de calme Eleuthera Kastriot, complètement hystérique.

— L'hôtel me semble bien protégé, dit-il.

— Je ne veux pas aller au *Rogner*, répéta-t-elle, butée.

Ils ne pouvaient tout de même pas tourner en rond dans la ville jusqu'à l'aube. Ylli se retourna tout à coup.

— On pourrait aller chez monsieur Petersen, suggéra-t-il. Là, c'est sûr.

— Qui est-ce ? demanda Eleuthera.

— Le chef de la CIA à Tirana, répondit Malko. C'est une bonne idée.

Cette fois, la jeune femme ne protesta pas. Tassée sur son siège, elle se retournait sans cesse. La Suzuki était toujours derrière eux. Ils quittèrent le centre, filant vers l'est par des rues de plus en plus sombres et défoncées. De vrais coupe-gorge. Ylli se retourna et tendit son portable à Malko.

— Il vaut mieux le prévenir... C'est le 33572. Avec 042 devant.

Grant Petersen répondit aussitôt. Malko lui expliqua la situation.

— OK. Venez ! Je préviens en bas, fit l'Américain.

*
* *

La rue Mihal Grameno ressemblait à un sentier de montagne, en pire. Cahotant sur les cailloux, la Pajero montait péniblement une pente assez prononcée. Depuis un kilomètre, la Suzuki avait disparu. La Pajero s'arrêta devant une énorme villa double.

— On est arrivés ! annonça Ylli Baci.

Il braqua face à une grande porte noire à deux battants. Aussitôt, un projecteur s'alluma, inondant la rue sombre d'une lumière crue et prenant la Pajero dans son faisceau. Le portail s'ouvrit lentement. Malko aperçut dans l'ombre deux Marines en tenue de combat, casqués, installés derrière une mitrailleuse légère. Sur l'avant de la maison, il y avait un garage vide où Ylli s'engouffra, tandis que le portail se refermait. Grant Petersen surgit de l'ombre, avec son beau T-shirt vert, un pistolet-mitrailleur MP 5 — qui semblait minuscule — dans son énorme patte.

— Bienvenue à la maison ! lança-t-il.

Eleuthera et Malko descendirent. Le mur d'enceinte était surmonté de barbelés, le jardin comportait deux postes de tir. La grosse construction de trois étages dominait tout le quartier. Malko fit les présentations.

— Enchanté, madame Kastriot, dit l'Américain. Montez donc sur la terrasse vous détendre un peu. Ylli va s'occuper de vous. Je suis en train de terminer un rapport.

Il les précéda dans l'escalier, jusqu'au premier. La maison semblait toute neuve, meublée sommairement. Guidés par Ylli, Eleuthera Kastriot et Malko montèrent au troisième, traversèrent une grande pièce vide pour déboucher sur une terrasse dominant tout Tirana. Pas un seul vis-à-vis.

— Il y a des chambres disponibles à cet étage, annonça Ylli Baci. Installez-vous, je vais vous chercher à boire.

Plusieurs sièges en rotin entouraient une table basse. Eleuthera se laissa tomber dans l'un d'eux et alluma une cigarette d'une main tremblante. Ylli réapparut avec une bouteille et des verres.

— C'est du *raki* fabriqué à la maison que j'ai offert à monsieur Petersen, annonça-t-il. Cela ne fait pas mal à l'estomac.

Il remplit les trois verres. Malko trempa les lèvres dans le sien. Cela ressemblait à de l'alcool à brûler, en plus fort. Ce qui n'empêcha pas Eleuthera de vider le sien d'une traite. Elle tendit aussitôt son verre à Ylli qui le remplit à nouveau. Vexé, Malko vida à son tour le sien et eut l'impression de flirter avec un lance-flammes... C'était une boisson d'homme.

Une rafale claqua dans le lointain, puis une autre : des gens qui se disaient bonsoir... Ylli prit congé : il devait rentrer. Eleuthera se resservit encore, imité par Malko. Lui aussi avait besoin de se détendre les nerfs. Effectivement, cela ne faisait pas mal à l'estomac, mais côté tête... Voyant la jeune femme plus calme, Malko revint à l'assaut.

— Eleuthera, fit-il, ces hommes ne vous poursuivez pas *sans raison...*

— Foutez-moi la paix, grommela la jeune femme. Je veux juste retourner en Grèce. Donnez-moi les cinquante mille dollars que vous aviez promis à Nasim.

— Il devait fournir quelque chose en échange.

Au lieu de répondre, elle se reversa un quatrième verre de *raki*, le but comme les autres puis, quittant son fauteuil, alla s'accouder à la rambarde de la terrasse. Le ciel scintillait d'étoiles, le vent était tiède et le silence rassurant. Malko rejoignit Eleuthera qui se retourna, les coudes appuyés au mur de pierre. Son regard était flou, mais toute son attitude respirait la provocation.

— Je ne veux pas mourir, dit-elle d'une voix pâteuse d'ivrogne.

— Ici, vous ne risquez rien, affirma Malko.

— Je veux mes cinquante mille dollars, fit-elle avec l'insistance des ivrognes.

— Je vous les donnerai avec plaisir si vous obtenez l'information que nous cherchons...

Eleuthera eut un geste agacé et se détacha de la rambarde.

— Puisque c'est comme ça, je m'en vais !

Elle fit quelques pas en vacillant. Le *raki* avait frappé fort. Malko la rattrapa au moment où elle allait s'effondrer.

Elle se débattit, lui échappa, tomba à genoux, puis sur le côté et s'endormit comme une masse à même le carrelage de la terrasse.

*
* *

C'est fou ce qu'une femme peut-être lourde ! Malko parvint à hisser Eleuthera sur son épaule, et, rentra, la déposant dans la première chambre venue, uniquement meublée d'un grand lit romantique, inattendu dans cet endroit. Par terre, il aperçut un catalogue du décorateur Roméo. Ylli Baci avait trouvé un client en la personne de Grant Petersen...

Il allongea la jeune femme sur le lit avant de descendre rejoindre l'Américain. Il trouva ce dernier au premier, dans un très grand living presque entièrement dépourvu de meubles. Affalé dans un fauteuil de cuir jaune canari tout neuf, dont l'élégance tranchait avec sa tenue, treillis et T-shirt vert. Il avait les pieds posés sur une superbe table basse en marbre rose qui aurait été mieux à sa place dans un palais. Apparemment, Ylli Baci écoulait bien son container de meubles Claude Dalle volés en Italie.

Plusieurs bouteilles étaient posées sur la table basse : une de Defender, déjà bien entamée, de l'eau minérale locale et une bouteille de cognac Otard XO encore vierge. Toutes veillées par un gros automatique Beretta 92. Dans un coin, trois cartons de Taittinger Comtes de Champagne blanc de blancs 1990 étaient entassés contre le mur.

— Vous avez de quoi faire la fête, remarqua Malko.

Grant Petersen eut un sourire désabusé.

— J'avais acheté ça à des contrebandiers au cas où on

aurait une bonne nouvelle à arroser... Ça n'en prend pas le chemin. Alors, elle a parlé ?

— Hélas, non, répliqua Malko. Mais elle sait sûrement quelque chose...

— Sûr ! approuva le chef de station de la CIA. Personne ne l'avait inquiétée parce que nous ne l'avions pas contactée. Maintenant qu'elle est sous pression, il faut lui faire cracher le morceau. Parce qu'elle n'a pas une espérance de vie excellente. Elle dort ?

— Oui. Elle a beaucoup bu et elle ne savait plus très bien ce qu'elle disait. Je pense que demain, ça ira mieux.

L'Américain eut un hochement de tête sentencieux.

— Le *raki*, c'est comme le sport, ça tue...

— Est-ce que vous seriez prêt à lui donner cinquante mille dollars ?

— Contre une info nous menant à ce salaud d'Al Jafar, oui.

— Cela coûtera moins cher que de reconstruire une ambassade, remarqua sournoisement Malko. Si ce terroriste est aussi dangereux que vous le dites, c'est sûrement un bon investissement...

Grant Petersen jeta un coup d'œil à sa Breitling Chronomat, qui avait l'air d'un jouet à son énorme poignet.

— OK. Il est quatre heures à Washington, je vais rendre compte des derniers développements. On prend le breakfast demain matin à huit heures. L'Albanie se lève tôt...

Malko remonta au troisième et explora rapidement l'étage. Aucune des pièces n'était meublée, à l'exception de la chambre où il avait déposé Eleuthera. Ses chaussures étaient tombées à terre. Elle dormait à plat ventre, tout habillée, ronflant comme un soufflet de forge. Il n'avait pas le choix. Il se déshabilla, ne gardant que son slip, et s'allongea à côté de la jeune femme, qui ne s'en aperçut même pas.

*
* *

Les premières lueurs de l'aube réveillèrent Malko. Il sentit une masse chaude contre lui et entrouvrit les yeux. Pendant

son sommeil, Eleuthera s'était débarrassée de sa jupe et de son chemisier, ne gardant qu'un string noir. Elle dormait sur le côté, tournant le dos à Malko. Elle bougea légèrement et glissa vers lui. Très vite, ils furent emboîtés comme des petites cuillères dans le même écrin, les fesses rondes d'Eleuthera collées au ventre de Malko. Le souffle de la jeune femme était régulier : elle cuvait encore son *raki*. Malko ne fit pas un mouvement, mais la tiédeur du corps encastré contre le sien commença à lui faire de l'effet. Quand le jour se leva complètement, il avait une érection triomphante, douloureusement bridée par son slip. Il s'en débarrassa et presque naturellement, son membre raidi se retrouva serré entre les fesses rondes d'Eleuthera.

Il demeura strictement immobile un long moment, le sang battant ses tempes. Il avait l'impression de commettre un viol. Puis, la pulsion sexuelle fut la plus forte et il commença à se frotter lentement contre la chair tiède, accroissant encore son désir. Eleuthera soupira et s'éloigna, s'allongeant sur le dos, les jambes légèrement ouvertes.

Malko ne put résister à cet appel muet. Il bascula sur elle, forçant ses jambes à s'ouvrir davantage. Les paupières d'Eleuthera se soulevèrent sur un regard flou. D'abord, elle tenta de repousser Malko, mais une de ses mains glissa, rencontrant le sexe dans toute sa gloire. Ses doigts se refermèrent dessus, comme pour en prendre la mesure...

Son regard chavira.

Malko n'hésita pas. D'une main, il écarta le nylon du string, de l'autre, il se guida dans le ventre découvert, d'une poussée inflexible. Eleuthera se cambra avec un léger gémissement, mais sans se débattre. Au début, il eut du mal à forcer la muqueuse endormie. Il parvint quand même à la pénétrer complètement et commença alors à bouger avec lenteur. D'abord, Eleuthera resta inerte, puis ses bras se refermèrent sur lui et son bassin commença à onduler. Peu à peu, son sexe s'humidifiait, facilitant la pénétration. Grisé par ce demi-viol, Malko regardait son sexe entrer et sortir du fourreau désormais onctueux. C'était divin et il prolongea sa possession le plus longtemps possible. Quand il explosa au fond de son ventre, Eleuthera était totalement inondée. Elle cria et

garda Malko en elle. Il s'écoula un long moment avant qu'il ne se retire. Complètement réveillée, elle jeta un regard lourd au sexe encore raide, puis sauta du lit en rajustant son string.

— Tu es très fort ! dit-elle. J'adore qu'on me baise avec ma culotte. Si tu avais voulu me l'enlever, j'aurais dit non.

Elle disparut dans la salle de bains. Encore une éblouissante salope. Lorsqu'elle revint, enroulée dans une serviette, elle s'assit au bord du lit et fixa Malko.

— Je veux mes cinquante mille dollars ! Je suis sûre que Nasim est mort à cause de ça. C'est une compensation.

Le *raki* n'avait pas effacé la bande...

Malko lui sourit.

— Si tes informations permettent de remonter à Mohammad Al Jafar, c'est d'accord.

Elle lui jeta un regard plein de suspicion.

— Tu ne vas pas me baiser...

— Je viens de le faire, ne put s'empêcher de remarquer Malko.

Cela ne fit pas sourire Eleuthera.

— Je ne parle pas de ça, fit-elle sèchement.

— Moi non plus, corrigea Malko. Je t'écoute.

Elle se leva, alla prendre son paquet de Gauloises blondes dans son sac, en alluma une et se rassit sur le lit.

— Que veux-tu savoir ?

— Pourquoi ces hommes te surveillent et veulent t'effrayer.

Elle le fixa longuement, tirant sur sa cigarette. Malko la guettait. Eleuthera était parfaitement capable de raconter n'importe quoi pour toucher ses cinquante mille dollars. Elle se décida enfin à parler.

— Je ne suis pas certaine, mais je pense que c'est ça : le matin du jour où il a disparu, Nasim m'a appelée.

— Tu me l'as dit.

Elle eut un sourire rusé.

— Oui, mais je ne t'ai pas dit ce qu'il m'a dit...

— C'est vrai. Alors ?

— Il m'a annoncé qu'il partait en déplacement avec un de ses amis, le « colonel » Jaqub Pedrorika. Je ne l'ai plus jamais revu.

CHAPITRE V

— Qui est Jaqub Pedrorika ? demanda Malko.

— Un des dirigeants de l'UCK qui s'est proclamé colonel. Un homme qui a beaucoup de relations et de pouvoir. Un dragueur fini. Il n'y a qu'avec les femmes qu'il ne bégaie pas. C'est lui qui est chargé de l'approvisionnement en armes de l'Armée de libération du Kosovo. Il les achète ici et à l'étranger. Sa résidence est à Tirana, mais il voyage beaucoup. Grâce aux commissions, il a énormément d'argent.

— Quel est le lien avec ton mari ?

— Ils sont amis et travaillent souvent ensemble.

— Dans ce cas, pourquoi lui voudrait-il du mal ?

Eleuthera eut un geste évasif.

— Je ne sais pas. Peut-être une affaire d'argent. Ou alors, l'UCK a appris qu'il cherchait Al Jafar.

— En quoi sont-ils concernés ?

De nouveau, la jeune femme fut plutôt évasive.

— Je crois qu'il y a des relations entre les gens de l'UCK et certains islamistes. Nasim m'a souvent dit que les Arabes donnaient beaucoup d'argent à l'UCK et essayaient de s'infiltrer dans le mouvement indépendantiste.

Malko entrevoyait quelque chose, mais il y avait encore de nombreux points obscurs.

— Pourquoi s'attaqueraient-ils à *toi* ?

Cette fois, la réponse fut beaucoup plus directe.

— Quand Nasim m'a appelée, Pedrorika était à ses côtés. Nasim lui a dit qu'il me téléphonait. Donc Pedrorika *sait* que je sais que Nasim se trouvait avec lui.

— Tu n'as pas essayé de le joindre ?

— Non, j'ai eu peur. Et, de toute façon, il ne dira pas la vérité. Je pense que Nasim est mort. Moi, je veux seulement retourner en Grèce.

Elle se leva et commença à s'habiller.

— Que viendraient faire dans cette histoire les deux hommes que tu m'as montrés hier soir ? Ce Brian Mata et son complice. Ils ne sont pas de l'UCK, eux ?

— Non, dit Eleuthera Kastriot en boutonnant son chemisier. Mais depuis que leur patron, Sali Berisha, n'est plus au pouvoir, ils travaillent pour tous ceux qui les paient. Et, bien sûr, Pedrorika les connaît très bien.

Elle enfila sa jupe et la lissa sur son ventre plat.

— Donc, d'après toi, conclut Malko, Pedrorika craindrait que tu révèles son rôle dans la disparition de ton mari.

— Pas dans sa disparition, corrigea Eleuthera en remontant sa fermeture Eclair. Je suis sûre qu'ils l'ont tué ! Sinon, il m'aurait téléphoné. Il me téléphonait tout le temps.

— Et pourquoi ne se sont-ils pas attaqués à toi *avant* hier soir ?

— Je ne rencontrais personne. Ils pensaient probablement que j'allais retourner en Grèce. Quand ils m'ont vue partir avec toi, Britan et son copain ont dû demander des instructions. On leur a dit de me faire peur. S'ils m'ont vue entrer ici, ils voudront me tuer. Il faut que je quitte Tirana. Avec mes cinquante mille dollars.

Elle ne perdait pas *complètement* la tête.

— Je vais m'occuper de tout cela, promit Malko. Je descends retrouver Grant Petersen. Rejoins-nous au premier quand tu seras prête.

*
* *

Grant Petersen, affalé dans le fauteuil de cuir jaune canari trop petit pour lui, semblait avoir dormi tout habillé. Des miettes d'œufs brouillés maculaient sa barbe poivre et sel et sa panse énorme semblait prête à éclater. Un pichet de café avait remplacé les bouteilles de cognac Otard XO et de

scotch, à côté du Beretta 92 sur la table de marbre rose. Il écouta Malko en se grattant distraitement l'entrejambe.

— Ça se tient, reconnut-il. Il est sûr que les islamistes ont infiltré l'UCK. Quant au Parti démocratique de Sali Berisha, ils y étaient déjà chez eux depuis longtemps.

— Vous avez entendu parler de ce « colonel » Pedrorika ?

— Ouais. Vaguement.

Un bruit de talons dans l'escalier les interrompit. Eleuthera Kastriot apparut avec un sourire ravageur et Grant Petersen s'arracha de son fauteuil pour l'accueillir.

— *Good morning, Mrs Kastriot*, lança-t-il d'une voix de stentor.

Eleuthera le toisa froidement.

— Bonjour, répondit-elle. Je voudrais deux choses. D'abord des *byreks*[1] et un bon café. Ensuite mes cinquante mille dollars.

Le chef de station de la CIA retomba dans son fauteuil avec un soupir de baleine fatiguée.

— Mrs Kastriot, dit-il, *it's a fucking lot of money !*[2] Vous avez, certes, donné une indication à Mr Linge, mais ce n'est pas suffisant. Je veux bien vous donner un billet pour Athènes en *business class. That's all.*

Eleuthera Kastriot lui expédia un regard féroce et vint se planter en face de lui.

— Ça, lança-t-elle, je peux le gagner avec mon cul ! Je veux les cinquante mille dollars.

Décontenancé devant cette furie, l'Américain jeta un regard de détresse à Malko, qui s'interposa.

— Eleuthera, tu ne sais vraiment rien de plus ?

Elle ouvrit la bouche et il crut qu'elle allait lui expédier une bordée d'injures. Mais elle se contenta de dire d'une voix plus douce :

— Nasim avait trouvé où vivait la femme de ce Al Jafar.

— La femme ! sursauta Malko. Il était marié ?

— Avec une Albanaise, dont il a deux enfants.

Stupéfait, Malko se tourna vers Grant Petersen.

1. Sorte de beignets.
2. C'est un putain de tas d'argent !

— Le Shik ne vous a pas parlé de ça ? Les Egyptiens non plus ?

L'Américain secoua la tête.

— Jamais !

— Le Shik est au courant ? demanda Malko à Eleuthera.

La jeune femme haussa les épaules.

— J'en sais rien et je m'en fous. La veille du jour où il a disparu, Nasim m'a demandé de venir avec lui pour un repérage. Il avait besoin d'une femme pour ne pas se faire remarquer. C'est comme ça que je sais où elle habite.

Grant Petersen faillit en renverser son café.

— *God damn it !* Il est peut-être encore là-bas !

— Franchement, ça m'étonnerait, répliqua Malko, mais c'est une bonne piste à suivre. Il doit être en contact avec elle.

— Alors, lança Eleuthera Kastriot, je vais toucher mes cinquante mille dollars ? Si vous ne me les donnez pas, j'irai les demander au « colonel » Pedrorika. Pour me taire...

— Tu vas les avoir, promit Malko. Dès que tu nous auras menés chez la femme d'Al Jafar.

*
* *

Bob Bow le « velu » conduisait une Ford Explorer blanche qui avait remplacé la belle Cherokee arrachée à son affection. A côté, Joe Rocker tenait un M16 équipé d'un lance-grenades M79. Eleuthera et Malko avaient toute la banquette arrière pour eux. Ils descendaient la rue Mihal Grameno à toute allure, le Hummer pleine de Marines sur leurs talons.

Une expédition discrète.

Penchée vers l'avant, Eleuthera indiquait le chemin. Des rues défoncées, de plus en plus tortueuses, sans nom ni numéro, bordées de maisons lépreuses et de terrains vagues, de tas d'ordures, d'éventaires à même le trottoir.

Ils débouchèrent enfin sur une esplanade pouilleuse semée de détritus, devant une maison effondrée. Des enfants jouaient au football au milieu des immondices. Un homme passa, accompagné d'une vache.

— C'est là, annonça Eleuthera. Le 15.

Elle désignait une sorte d'HLM rose de quatre étages aux fenêtres hérissées d'antennes paraboliques, portant en énormes lettres noires l'inscription P.15. Ils stoppèrent et aussitôt les enfants s'attroupèrent autour de la Hummer, extasiés.

— Où exactement ? demanda Malko.

— Viens.

Malko la suivit le long de l'immeuble et ils pénétrèrent dans un couloir d'une saleté repoussante. Eleuthera s'arrêta au pied de l'escalier, en face d'une porte sans aucune inscription, au rez-de-chaussée.

— C'est là que ton Arabe vivait, dit-elle, chez ses beaux-parents.

— On y va, dit Malko.

Il frappa à la porte. Pas de réponse. Il insista pendant plus de dix minutes, sans résultat. Ou il n'y avait personne, ou on ne voulait pas ouvrir.

Malko ressortit et fit le tour de l'immeuble. Toutes les fenêtres de l'appartement étaient obstruées par des bâches opaques. Aucun signe de vie. Dans la Hummer, les Marines paraissaient prêts à prendre Stalingrad...

Eleuthera se tourna vers Malko, nerveuse.

— Bon, on s'en va ?

Malko hésitait. Si l'appartement était occupé, ils s'étaient probablement fait repérer. Il fallait revenir. Il remonta dans la Chevrolet. A peine arrivée rue Mihal Grameno, Eleuthera se planta devant Malko.

— Alors, mon argent ?

Le téléphone sonna, lui évitant de répondre. Un Marine apparut, lui tendant un portable.

— C'est pour vous, *sir*.

C'était Grant Petersen qui appelait du *compound*. Malko lui relata leur expédition et les demandes réitérées d'Eleuthera. L'Américain coupa court.

— On va d'abord vérifier tout ça. Je peux offrir l'hospitalité à cette *young lady* quelque temps encore. En attendant, nous avons rendez-vous au Shik. Ylli vient vous chercher.

— Ça tombe bien, dit Malko. On va avoir besoin d'eux pour retourner chez Al Jafar.

Lorsqu'il eut coupé la communication, il dut affronter le regard furibond d'Eleuthera...

— Alors ?

— Grant Petersen n'est pas là. Il m'a dit que nous réglerions cela ce soir. En attendant...

Elle n'écouta pas la suite, se ruant dans l'escalier. Le martèlement de ses talons exprimait parfaitement sa fureur.

*
* *

L'impasse bordée d'immeubles miteux qui donnait dans la rue Dibrës se terminait par un mur hérissé de barbelés. Une longue porte en fer le coupait, gardée par une guérite protégée par des sacs de sable d'où sortait le canon d'un Poulimiot[1]. La Hummer de Grant Petersen s'arrêta devant, suivie par la Pajero de Ylli Baci. L'Américain donna un coup de klaxon impérieux et la porte coulissa en grinçant. La CIA était chez elle dans les Services albanais... Ils longèrent un terrain vague de la taille d'un terrain de foot pour s'arrêter face à un bâtiment blanc de trois étages, devant lequel stationnait une superbe Mercedes 260 grise.

— Ça va, Fatos Klosi est là, lança le chef de station de la CIA.

Ils passèrent devant le coffre ouvert de la Mercedes où s'entassaient plusieurs Kalach et des chargeurs. Un colosse presque aussi impressionnant que Grant Petersen, le torse serré dans l'inévitable gilet kaki plein de poches, était en train de nettoyer la voiture. Il adressa un signe amical aux visiteurs et Petersen dit à Malko :

— C'est le chauffeur-garde du corps de Klosi.

Au moment où ils pénétraient dans le hall, une ravissante fille en pantalon les accueillit en bas de l'escalier.

— Le directeur général va vous recevoir, annonça-t-elle.

Grant Petersen fit les présentations.

1. Fusil-mitrailleur russe.

— Mirella Bishka, la secrétaire de M. Klosi.

Mirella adressa à Malko un sourire à réveiller un mort. Elle était absolument sublime : de courts cheveux auburn encadrant un visage sensuel au petit nez retroussé, où la bouche épaisse et bien dessinée apportait une touche sulfureuse. Malko remarqua la croix orthodoxe qui reposait sur la naissance de deux seins ronds, révélés par le décolleté carré. Elle les précéda dans l'escalier. L'envers valait l'endroit. Son pantalon moulait une croupe de rêve et de longues jambes terminées par des chaussures compensées.

L'immeuble sentait le communisme, avec ses immenses couloirs aux plafonds trop hauts, ses murs nus et son éclairage blafard. Mirella s'effaça pour les faire entrer dans le bureau du directeur du Shik. Avec sa chemise à carreaux, Fatos Klosi ne ressemblait pas au patron d'un service de renseignements. Ses lunettes fumées, son air ouvert et son pantalon mal repassé évoquaient plutôt un universitaire. La cinquantaine souriante, il écouta courtoisement Grant Petersen lui présenter Malko et invita ensuite les deux hommes à s'asseoir dans des fauteuils de cuir noir, en face d'une table basse. La pièce était plus qu'austère : murs blancs, rampe de néon, un bureau en acajou et une télé. Le seul autre meuble était un grand coffre noir, près de la porte. Et la seule fantaisie, une armure qui voisinait avec le drapeau national.

Pas une photo. D'ailleurs, c'était un trait commun à tous les bâtiments publics : on avait jeté les portraits d'Enver Hojda mais les Albanais étaient trop dégoûtés par leurs nouveaux dirigeants pour les honorer.

Grant Petersen s'installa et demanda aussitôt :

— Toujours aucune nouvelle de Mohammad Al Jafar ?

— Rien, hélas ! répondit Fatos Klosi. A mon avis, il a dû quitter le pays clandestinement. Nous continuons néanmoins les contrôles.

— Et Nasim Kastriot ?

— Rien non plus. J'ai fait interroger quelqu'un de l'UCK qui dit ne pas savoir où il se trouve. Il voyage beaucoup, paraît-il.

— Qui donc avez-vous fait interroger ? s'enquit Malko.

— Oh, un homme avec qui j'ai des relations amicales. Il

se prend un peu pour le ministre de la Défense du Kosovo : le « colonel » Pedrorika.

Malko et Grant Petersen échangèrent un regard éloquent. Si ce que disait Eleuthera Kastriot était exact, le « colonel » Pedrorika ne risquait pas de les mettre sur la bonne piste. Grant Petersen se pencha en avant.

— De notre côté, nous avons quelques faits nouveaux. Monsieur Linge va vous les exposer.

— J'ai rencontré la femme de Nasim Kastriot, dit Malko. Elle m'a révélé que lorsque son mari avait disparu, il était en compagnie de ce « colonel » Pedrorika.

— Cela n'a rien d'étonnant, souligna calmement le patron du Shik, ils travaillent ensemble.

— Peut-être, répliqua Malko, mais dans ce cas, il devrait savoir où se trouve Kastriot... Mais il y a autre chose. Madame Kastriot est menacée.

Il relata la soirée de la veille. Fatos Klosi écouta calmement, impénétrable, avant de reprendre la parole.

— Je connais bien Britan Mata. C'est un voyou et un tueur. Il peut avoir été engagé par n'importe qui. Je vais essayer d'en savoir plus.

— Il y a encore autre chose, reprit Malko au moment où la pulpeuse Mirella entrait pour apporter des cafés. Comme vous le savez, monsieur Petersen avait demandé à Nasim Kastriot de retrouver Mohammad Al Jafar. Kastriot aurait confié à sa femme qu'il connaissait l'adresse où ce dernier demeurait à Tirana. Etes-vous au courant ?

Fatos Klosi sembla sincèrement surpris.

— Non, avoua-t-il. Je vais convoquer l'agent qui était chargé de l'arrestation d'Al Jafar. Dans votre note, il n'était question que de la fondation Al Haramein.

Il se leva et appela Mirella à qui il donna des instructions en albanais.

— S'il est dans la maison, il va venir tout de suite, conclut-il.

*
* *

Un jeune homme à la fine moustache, en blouson de cuir noir, jean et baskets, se glissa timidement dans le bureau.

— Voici Arian Dyrmishi, annonça le patron du Shik. C'est lui qui était chargé d'interpeller Mohammad Al Jafar. Je vais lui demander.

Un long dialogue en albanais commença entre les deux hommes. Au fur et à mesure, Fatos Klosi parut s'énerver, tandis que l'agent Dyrmishi se faisait tout petit. Finalement, Fatos Klosi ôta ses lunettes fumées et les essuya fébrilement.

— Vous aviez raison, avoua-t-il. Dyrmishi est imprégné de la philosophie albanaise : on ne mêle pas les femmes aux affaires d'hommes. Il connaissait effectivement cette adresse, mais a voulu laisser à l'écart la femme de Mohammad Al Jafar. D'autant que c'est une Albanaise et qu'elle a deux enfants. Cependant, nous continuons à surveiller discrètement cet immeuble, au cas où il y viendrait.

Sceptique, car il n'avait vu aucune trace de cette surveillance lors de sa visite, Malko répliqua :

— J'aimerais bien parler à la femme de Mohammad Al Jafar.

Nouvel échange en albanais. Fatos Klosi traduisit :

— Elle ne parle, paraît-il, qu'albanais. Et elle refusera certainement de s'entretenir avec un homme. C'est une islamiste fondamentaliste.

Malko ne se laissa pas démonter.

— Pourrais-je vous emprunter votre secrétaire ? suggéra-t-il ? A *elle*, cette femme parlera.

Fatos Klosi hésita quelques secondes avant de dire :

— Si vous voulez, mais je ne pense pas que vous tiriez grand-chose de cette visite.

Il se leva et gagna le bureau de Mirella Bishka, pour réapparaître quelques instants plus tard.

— Mirella va venir avec vous, dit-il.

Grant Petersen lança à Malko :

— Je dois rentrer au *compound*. Vous vous débrouillez seul ?

— J'ai Ylli et mademoiselle Bishka, je ne suis pas vraiment seul. A tout à l'heure.

Ils sortirent tous ensemble. Mirella Bishka enfilait une

veste de cuir noir cintrée, très élégante. Grant Petersen se pencha à l'oreille de Malko.

— Vous ne voulez pas un peu d'artillerie ? J'ai ce qu'il faut dans la Hummer.

— Merci, dit Malko, j'ai toujours la Kalach de notre pensionnaire.

Au rez-de-chaussée, Mirella Bishka lança à Malko :

— Je prends ma voiture, vous me suivez.

Elle les retrouva à la sortie du Shik dans une petite Opel mauve. Ylli sourit en apprenant comment Malko l'avait réquisitionnée.

— M. Klosi est très gentil, mais ce n'est pas un professionnel du Renseignement.

— En tout cas, cette Mirella Bishka est ravissante.

— Evidemment, elle a été Miss Albanie il y a trois ans ! Avant, elle travaillait à la station de télé Klan. M. Klosi connaît son père, c'est pour cela qu'il l'a engagée.

Malko se retourna. Un vieux break les suivait avec quatre hommes...

— Ce sont des gens du Shik, dit Ylli. M. Klosi ne voudrait pas qu'il vous arrive quelque chose.

Un quart d'heure plus tard, le petit convoi stoppait devant la HLM rose P. 15. Mirella et Malko y pénétrèrent seuls. Il dut tambouriner à la porte près de cinq minutes avant que le battant ne s'entrouvre sur une grosse femme, un foulard sur la tête. D'abord nettement hostile, elle devint carrément vociférante lorsqu'elle apprit le but de leur visite.

— Elle dit que son gendre a été kidnappé ! traduisit Mirella. Sa fille ne sait rien et ne veut parler à personne.

— Dites-lui qu'on va l'arrêter et l'emmener au Shik.

Nouvelle discussion orageuse. Enfin, Mirella annonça :

— Nous allons entrer, mais j'irai seule dans la chambre. Vous resterez dans la pièce voisine et je poserai les questions que vous suggérerez.

Ils se glissèrent dans l'appartement qui paraissait impeccablement tenu. Par l'entrebâillement d'une porte, Malko aperçut une femme jeune, enveloppée dans un voile ne découvrant qu'une partie de son visage rond. Deux enfants jouaient en silence, intimidés. La grosse femme se plaça

entre Malko et sa fille, laissant Mirella pénétrer dans la chambre. Le jeu des questions commença.

— Elle dit que son mari a été kidnappé par les Américains, comme ses amis. Il a disparu depuis plus d'une semaine et elle ne sait pas où il est. Elle est très inquiète.

— Demandez-lui comment elle l'a connu.

— C'était il y a trois ans, traduisit Mirella Bishka. Il l'a remarquée à la mosquée de la place Skënderbeg et a transmis par un ami sa demande en mariage à sa mère. Celle-ci a accepté et ils se sont mariés. Elle avait seize ans... Depuis, il lui a fait deux enfants. Elle dit que c'est un homme très doux, très gentil. Que s'il n'avait pas été kidnappé, il lui donnerait des nouvelles. Elle a peur qu'il soit mort...

L'air farouche, la mère opinait de la tête. On était au Moyen Age. Malko comprit l'inutilité de sa démarche. Ou elle ne savait *vraiment* rien, ou elle ne parlerait pas. Ils prirent congé sous les malédictions de la mère. Dehors, Malko se tourna vers Mirella.

— Assurez-vous qu'une surveillance non-stop est bien exercée sur cette femme. Il y a une bonne chance, soit que Mohammad Al Jafar donne signe de vie, soit qu'il lui demande de le rejoindre.

Elle alla s'entretenir avec les occupants du vieux break et revint.

— Ils affirment que c'est déjà le cas, dit-elle.

— Merci, je crois qu'il n'y a plus rien à faire ici.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, je retourne au Shik.

— Deux choses, dit Malko. D'abord, pourriez-vous vous renseigner sur le « colonel » Pedrorika ? Ensuite, j'aimerais vous remercier. Voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

Elle lui jeta un regard surpris.

— Pedrorika ! Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je le soupçonne d'être mêlé à la disparition de Kastriot.

— Ah bon, dit-elle, je vais me renseigner.

— Et pour le dîner ?

Il la vit hésiter. Finalement, elle annonça avec un sourire :

— D'accord, mais pas trop tard. Depuis les « événements », les gens ne sortent plus le soir. Mes parents n'ai-

ment pas me savoir dehors. Si vous voulez, je viens vous chercher au *Rogner* à huit heures. Avec ma voiture.

*
* *

A huit heures pile, la petite Opel mauve était sous l'auvent du *Rogner*. A la demande de Grant Petersen, Malko avait dû accepter un Beretta 92 qu'il avait glissé dans sa ceinture. Dans un pays où les dialogues se nouaient à la Kalach, c'était un peu léger. Il se glissa à côté de Mirella. L'habitacle était imprégné du parfum de la jeune femme.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il.

— Il y a un bon restaurant de poissons rue Toptani, dit-elle. Ils arrivent tous les jours de Durrës.

Des voitures à gyrophare remontaient le boulevard Dëshmorët E Kombit, comme d'habitude. Mirella conduisait vite et bien. Malko remarqua.

— Vous avez une petite bombe...

Mirella sourit, flattée.

— Oh, je l'ai achetée d'occasion au marché de Durrës. Pas cher, mais je ne peux pas aller en Italie avec.

— Pourquoi ?

— Elle a été volée là-bas, avoua candidement la jeune femme.

Elle se gara cinq minutes plus tard en face du restaurant et enleva la façade de son poste radio qu'elle mit dans son sac.

— C'est un truc, dit-elle. Si la radio ne marche pas, le moteur non plus. Ce sont les gens du Service qui m'ont bricolé ça pour qu'on ne me la vole pas.

Le restaurant exposait, à côté du bar, un assortiment de poissons qui ne semblaient pas de toute première fraîcheur... Mirella rassura Malko :

— Ils me connaissent. Ils ne nous donneront que des choses fraîches...

Ce n'était pas gai pour les autres clients. On leur présenta un superbe loup pour deux et, se méfiant des vins italiens, Malko commanda une bouteille de Taittinger, importée en

contrebande, bien entendu. Mirella sortit de son sac un paquet de Gauloises blondes et laissa Malko en allumer une avec son Zippo armorié.

— Tout le monde fume cela en ce moment, remarqua-t-elle. Des contrebandiers en ont détourné un container et les vendent vraiment pas cher. On trouve de tout en Albanie, à condition de payer.

Malko la regarda. C'était certainement la plus jolie fille du restaurant. Mirella lui retourna un coup d'œil impertinent.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Vous êtes ravissante. Cela ne m'étonne pas que vous ayez été Miss Albanie.

Elle sursauta légèrement.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est mon métier de savoir.

— J'étais étudiante, dit-elle, et je posais un peu pour des photos. Mes parents n'auraient jamais voulu que je continue. Mais c'est plein de jolies filles, en Albanie.

— Je n'en ai pas croisé beaucoup.

— Bien sûr, 70 % de la population est musulmane et les traditions sont très fortes. Ici, une femme ne sort pas. Sauf les étudiantes et les vieilles femmes. Moi, je suis orthodoxe, c'est différent. Mais je vis quand même chez mes parents.

En dépit des craintes de Malko, le loup était délicieux, et le Taittinger avait bien voyagé. Malko revint à la charge, à la fin du repas :

— Vous pensez au « colonel » Pedrorika ?

— J'ai transmis votre demande à monsieur Klosi.

Ils finirent rapidement de dîner. Lorsque Mirella se leva, la Breitling B-1 de Malko indiquait seulement neuf heures moins cinq. La jeune femme le raccompagna au *Rogner* dans sa petite bombe mauve.

— Je serai ravi de vous inviter à nouveau, avança Malko.

— Je sors très peu, répondit Mirella Bishka. Ce soir, c'est un peu spécial, j'étais en service, n'est-ce pas ? Mais je vous verrai avec plaisir quand vous passerez voir monsieur Klosi. Merci et bonsoir.

Elle lui tendit la main et à peine était-il hors de la voiture, qu'elle démarra en trombe.

Ylli Baci attendait dans un fauteuil du hall et fonça vers Malko.

— Monsieur Petersen voudrait vous voir tout de suite, annonça-t-il.

*
* *

Le chef de station de la CIA, toujours en T-shirt vert, son habituelle bouteille de Defender « Success » posée entre ses pieds, faisait tourner distraitement les glaçons dans un verre vide. Il accueillit Malko avec un large sourire.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il.

— Vous avez retrouvé Mohammad Al Jafar ?

Grant Petersen eut un sourire las en désignant les cartons de Taittinger Comtes de Champagne empilés dans un coin de la pièce.

— Si c'était le cas, j'aurais déjà descendu une bouteille au moins. Non. Mais j'ai réfléchi. L'implication de ce Britan Mata dans l'opération d'intimidation de madame Kastriot m'a donné une idée. J'ai regardé un peu les dossiers de Hal Fieldman, mon prédécesseur. J'ai découvert qu'il avait tamponné un type du Parti démocratique *très* proche de Berisha. Un certain Izet Koha.

— Bravo, dit Malko. Il faut...

— Je l'ai déjà vu. Chez *Eva*, en face du *Rogner*, le seul bar sympa de Tirana. Je lui ai tout expliqué. Il m'a confirmé que Britan Mata était un voyou. Et qu'il allait se renseigner.

Malko préféra ne pas demander comment la CIA tenait Izet Koha. L'Albanie semblait un vrai nid de vipères. Au moment où il allait demander quand la « source » se manifesterait, il entendit un bruit de talons dans l'escalier et Eleuthera Kastriot déboula dans la pièce. Se plantant devant l'Américain, les poings sur les hanches, elle l'interpella.

— Alors, quand cesserez-vous de me retenir ici ? Et quand aurai-je mon argent ?

Affolé, le géant battit en retraite, bredouillant :

— Malko Linge va vous expliquer ce qui se passe.

Eleuthera Kastriot tourna les talons et lança :

— Je suis en haut.

Malko regarda le balancement de ses hanches, en pensant à Mirella Bishka. Faute de grives... La jeune Grecque se retourna, lui expédiant une œillade à faire fondre une banquise, et ajouta :

— Venez vite, sinon je redescends !

Grant Petersen secoua la tête.

— *She is a pain in the ass !*[1]

— Quand allez-vous la payer ?

Evitant de répondre, l'Américain tira un bout de papier d'une des innombrables poches de son gilet kaki et dit :

— Vous avez rendez-vous demain à huit heures du soir avec Izet Koha, au coin de la rue Barikadave et de la rue Toptani, en face du Parti démocratique. Il y a un jardin public.

— Comment vais-je le reconnaître ?

— C'est un gros type avec des lunettes, je vais vous montrer des photos. Il a une Mercedes beige. Secouez-le un peu, s'il est réticent. Je suis sûr qu'il peut nous donner un sacré coup de main. Si on peut prouver que ce Britan Mata a agi sur l'ordre du « colonel » Pedrorika, on est bons. C'est peut-être lui aussi qui a liquidé Nasim Kastriot.

Il restait moins de vingt-quatre heures avant d'être fixé.

1. Quelle emmerdeuse !

CHAPITRE VI

La foule se pressait rue Toptani, devant l'immeuble blanc du Parti démocratique, et bloquait la circulation, en plein centre de Tirana. Entouré de son état-major, le chef du Parti démocratique et ex-premier ministre, Sali Berisha, haranguait du balcon ses supporters brandissant des drapeaux rouges albanais, des fanions bleus du Parti démocratique et même quelques drapeaux américains. Les quatre ou cinq cafés en face de l'immeuble blanc étaient noirs de monde. Malko, immergé dans la foule, fixait le balcon.

Autour de Sali Berisha, trois hommes attiraient son attention. D'abord, avec sa veste verte, Britan Mata, le « gorille » qu'il soupçonnait d'avoir tiré sur lui deux jours plus tôt. Il était flanqué de son acolyte en costume rayé mauve. Les deux hommes encadraient étroitement le chef du parti, une Kalach « para » à bout de bras. Un peu plus loin, parmi les dirigeants du parti, Malko avait repéré un gros homme à lunettes. D'après les photos montrées par Grant Petersen, il s'agissait d'Izet Koha, l'informateur de la CIA.

Il était déjà sept heures et demie du soir et le meeting aurait dû se terminer une heure plus tôt... Sali Berisha salua enfin une dernière fois et quitta le balcon. Les haut-parleurs se mirent aussitôt à diffuser l'hymne du Parti démocratique. La foule de dispersait lentement. Malko, afin de surveiller l'entrée de l'immeuble blanc, s'attabla à un des cafés. Pas d'expresso, parce que pas d'électricité. Il dut se contenter d'un Coca-Cola. Autour de lui, il n'y avait que des hommes.

Vingt minutes plus tard, Sali Berisha émergea, entouré de

ses gardes du corps. Tous grimpèrent dans une Land Cruiser qui démarra en trombe, hérissée de Kalach ; Britan Mata était assis à l'avant, à côté du « chef ». Peu à peu, les fenêtres de l'immeuble blanc s'éteignaient. Enfin, Malko vit sortir Izet Koha, une grosse serviette à la main. L'Albanais regarda autour de lui, puis il descendit la rue Toptani sans se presser, vers la rue Barikadave, perpendiculaire à Toptani.

Malko posa un billet de deux cents leks sur la table et lui emboîta le pas. Il le vit s'arrêter devant une vieille Mercedes beige garée le long du jardin public de la rue Barikadave. Malko hâta le pas et appela :

— *Mister* Koha !

L'Albanais se retourna, cherchant à discerner qui le hélait. En voyant Malko, il esquissa un sourire et commença à revenir sur ses pas. Au moment où ils allaient se rejoindre, Malko vit Izet Koha se décomposer. Il fit brutalement demi-tour et, dans sa précipitation, lâcha sa serviette qui tomba au milieu de la rue. Il se mit à fouiller fébrilement dans sa poche et en sortit un trousseau de clefs. Malko se retourna et son pouls grimpa à 200. Une Mercedes noire, arrivant de la rue Toptani, venait de s'arrêter au croisement avec la rue Barikadave, dix mètres derrière eux. La portière droite s'ouvrit sur un homme au visage dissimulé par une cagoule noire, qui tenait une Kalach.

Malko réagit instinctivement. En une fraction de seconde, il arracha son Beretta 92 de sa ceinture. Sans illusion sur l'issue d'un duel entre un pistolet et un fusil d'assaut, il fonça vers la Mercedes beige avec l'intention de s'abriter derrière.

— Couchez-vous ! cria-t-il à Izet Koha.

Le gros Albanais semblait paralysé. Il esquissa un pas sur le côté juste au moment où de courtes flammes orange jaillissaient de l'arme de l'homme cagoulé. Izet Koha sembla pris de la danse de Saint-Guy, tressautant sous les impacts. Il s'effondra, criblé de balles, le long de la voiture, au moment où Malko achevait d'en faire le tour. A travers les glaces de la Mercedes, il vit le tueur s'approcher de sa victime et, posément, achever de vider son chargeur. Les douilles jaillissaient, rebondissant contre la carrosserie.

Le silence retomba, troublé par un bruit de ferraille : le

tueur avait jeté sur la chaussée son arme vide, avant de s'éloigner.

Malko avait fait monter une balle dans le canon de son Beretta. Si le tueur n'avait pas, *avant tout*, voulu abattre Izet Koha, il aurait été lui-même criblé de projectiles. Il se redressa, arme au poing, et replongea aussitôt. Un deuxième homme, le visage découvert, venait de surgir de la Mercedes noire, une Kalach à la main. Avec le même calme, il avança vers la voiture d'Izet Koha, tirant tout en marchant, visiblement décidé à éliminer Malko... Les glaces de la voiture, pulvérisées, volèrent en éclats. Le premier tueur s'engouffra dans la Mercedes noire.

Malko comprit qu'il n'avait aucune chance, avec son pistolet. Traversant le trottoir, il sauta par-dessus la barrière du jardin public et courut s'abriter derrière un petit bâtiment. De là, il ouvrit le feu à son tour, à travers ce qui restait de la Mercedes d'Izet Koha. L'homme à la Kalach sursauta et les coups de feu cessèrent instantanément. Malko le vit partir à reculons, sa Kalach à bout de bras, visiblement blessé. Au moment où il allait le poursuivre, un troisième tueur surgit de la Mercedes noire, lui aussi armé d'une Kalach, et se mit à arroser de balles le jardin. Une balançoire vola en éclats et Malko dut, à nouveau, s'abriter. Arrivé à hauteur de la Mercedes, le blessé y plongea. Le troisième tireur changea rapidement de chargeur et reprit son tir, tout en reculant...

Le hurlement du moteur et le couinement des pneus apprirent à Malko le départ des tueurs. Il jaillit de sa cachette et eut le temps de noter le numéro de la voiture : BC 65478. Puis celle-ci, sans se presser, tourna le coin et disparut. Malko fonça vers l'homme avec qui il avait rendez-vous.

Izet Koha ne donnerait plus jamais d'informations. Il avait reçu au moins une vingtaine de projectiles. Malko regarda autour de lui. Le silence était total. Les rares passants s'étaient volatilisés. La chaussée était jonchée de douilles et le sang d'Izet Koha coulait en rigoles jusqu'au caniveau. Encore choqué, Malko remit son Beretta dans sa ceinture et partit à la recherche d'Ylli Baci qui l'attendait dans un bistrot, à l'autre extrémité de la rue Toptani. Il le vit accourir dans la rue déserte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. J'ai entendu des coups de feu...

— On a abattu Izet Koha et j'ai failli y passer aussi, dit Malko.

Ils retournèrent vers la scène du crime. Une voiture de police munie d'un gyrophare venait de s'arrêter devant. Ylli Baci montra à Malko la Kalach abandonnée à côté du cadavre.

— On dirait une histoire de *kanoun*. Le meurtrier a jeté l'arme sur le cadavre, signifiant que la vengeance est accomplie.

— C'est un *kanoun* qui tombe bien à point, remarqua sombrement Malko. Une curieuse coïncidence.

Neuf heures et quart. A cette heure-là, il ne devait plus y avoir personne au Shik. Sur le portable d'Ylli, il appela Grant Petersen. Cela ne passait pas. Ylli dit soudain :

— C'est curieux, juste avant le meurtre, j'ai remarqué une équipe du Shik, dans une voiture, à côté d'ici. Un des deux hommes est mon cousin, Vasfi Coma.

— Où sont-ils ?

— Ils sont partis.

Fou de rage, Malko chercha le numéro de la ligne directe de Fatos Klosi. Il le composa, sans trop d'espoir et, à sa grande surprise, quelqu'un décrocha.

— *Po ?*

Une voix de femme.

— Mirella ? fit Malko, prudent.

— Oui. C'est Malko ? Vous m'attrapez de justesse, je partais. Que se passe-t-il ?

— Un de nos informateurs a été abattu sous mes yeux et je n'ai échappé que de justesse aux balles des tueurs.

Elle demeura silencieuse quelques instants et demanda :

— Qui a été tué ?

— Izet Koha.

— Le bras droit de Sali Berisha !

— Et je me demande si le Shik n'est pas impliqué. Une de vos équipes était dans le coin et ils ne sont pas intervenus. Savez-vous où se trouve Fatos Klosi ?

— Il est à Vlora, avec le premier ministre.

— Dans ce cas, je veux vous parler, à *vous*, réclama Malko d'une voix ferme. Je suis en Albanie depuis trois jours et c'est la seconde fois qu'on tente de me tuer. Je pensais que c'était un pays amical...

— Nous avons une longue tradition d'hospitalité, rétorqua Mirella Bishka, piquée au vif.

— Ce n'est pas flagrant. Où puis-je vous voir ?

Longue, longue hésitation.

— Vous êtes seul ?

— Non, avec Ylli.

— Dites-lui de vous déposer devant l'hôtel *Tirana International*. Je vous y rejoins. Dans un quart d'heure.

*
* *

Mirella arriva pile à l'heure, toujours dans son Opel mauve, visiblement soucieuse.

— J'ai pu joindre les agents qui se trouvaient sur place, dit-elle. Ils sont à la Centrale. Allons-y.

De nuit, le Shik était encore plus sinistre que de jour. Le gardien au Poulimiot fit coulisser la porte de fer et Mirella se gara devant le bâtiment blanc. Malko remarqua son élégance : une robe noire en jersey décolletée et ce qui semblait être des bas. Ils montèrent au premier étage. Deux hommes attendaient déjà dans l'antichambre de Fatos Klosi. L'un gros, mal habillé, des yeux globuleux, semblait le chef. L'autre, mince, élégant, parlait anglais. Tout de suite, il annonça à Malko :

— Je suis Vasfi Coma, le cousin d'Ylli Baci.

— Il vous a vus à côté de l'immeuble du Parti démocratique. Que faisiez-vous là ?

Avant de répondre, l'autre échangea quelques mots en albanais avec son chef, puis dit :

— Le patron nous a donné l'ordre de surveiller Izet Koha. Car le gouvernement craignait qu'il n'organise une nouvelle tentative de coup d'Etat.

Plausible : le Shik coiffait à la fois la sécurité extérieure et la sécurité intérieure.

— Vous avez assisté au meurtre ?

— Nous n'étions pas très loin, avoua Vasfi Coma.

Mako maîtrisa sa fureur.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenus ? Vous pouviez poursuivre la voiture des tueurs !

— Nous avons relevé le numéro.

Comme pour une simple contravention. Un peu léger.

— Vous avez eu peur ?

L'Albanais sourit, embarrassé.

— Non, mais...

Mirella l'apostropha violemment dans sa langue et la discussion dura quelques minutes. Elle se tourna ensuite vers Malko.

— C'est un peu compliqué ! Il a identifié un des assassins. C'est un homme qui travaille pour un certain Fatmir Cerem, un bandit puissant qui vit dans le Nord. D'ailleurs, la voiture venait de Bajram Curri.

— Et alors ? demanda Malko, suffoqué.

— Il a eu peur, s'il tirait, que les hommes de Fatmir Cerem viennent se venger. Pratiquer le *kanoun*.

Encore le *kanoun* ! L'agent du Shik baissa les yeux, ennuyé. Malko fulminait intérieurement. Il remarqua :

— Moi, je n'ai pas hésité à tirer.

— Vous ne vivez pas ici, remarqua Mirella. On ne peut pas se venger sur vous ou votre famille.

— Ces tueurs, où sont-ils maintenant ?

La secrétaire de Fatos Klosi eut un geste d'impuissance.

— Probablement repartis dans le Nord. Ce sera très difficile de les rattraper. Il faudra en parler demain à monsieur Klosi. Mais là-bas, à Bajram Curri, nous n'avons aucune autorité.

D'un signe de tête, elle congédia les deux agents et ils restèrent seuls.

— Il faut savoir qui a manigancé le meurtre d'Izet Koha, dit Malko. C'est quand même une invraisemblable coïncidence : il devait me faire des révélations et on l'abat soi-disant pour une sombre histoire de vendetta, pardon, de *kanoun*... Ce qui m'intéresse, c'est savoir qui a donné l'ordre de le tuer. Probablement pour l'empêcher de me parler.

— C'est vrai, reconnut Mirella.

Malko la fixa, exaspéré.

— Vous avez bien failli ne pas me revoir...

— Je suis désolée, fit-elle. L'Albanie est un pays dangereux. Je vais vous ramener au *Rogner*. Vous avez besoin de vous reposer.

— Je ne suis pas malade, rétorqua vivement Malko, j'ai failli mourir et je meurs de faim.

Mirella esquissa un sourire confus.

— Dans ce cas, je peux dîner avec vous. Je n'ai pas dîné, moi non plus...

Il la toisa, remarquant à son poignet une superbe Breitling Wings Lady en or au cadran vert émeraude.

— Vous êtes bien élégante, remarqua-t-il.

— Je reviens d'un cocktail diplomatique, chez les Kosovars. Je suis repassée ensuite au bureau pour voir s'il n'y avait pas de message important. D'ailleurs, je vous aurais appelé demain matin.

— Pourquoi ?

— A ce cocktail, j'ai vu le « colonel » Pedrorika et je lui ai parlé. Il était bien avec Nasim Kastriot lorsque ce dernier a téléphoné à sa femme. Mais Kastriot l'a quitté tout de suite après. Il avait rendez-vous avec des gens de Vlora. Pour une histoire de casino. Lui non plus ne l'a pas revu et se demande s'il ne lui est pas arrivé quelque chose à Vlora. Là-bas, ce sont *vraiment* des bandits.

Pour mériter ce titre dans un pays comme l'Albanie, il fallait le faire.

— Bien, dit Malko. Où allons-nous ?

— Au *Piazza*. Le meilleur restaurant de Tirana.

Malko se dit qu'Eleuthera Kastriot risquait bien de ne pas toucher ses cinquante mille dollars.

*
* *

Le *Piazza*, avec son décor Art déco et ses tables vides, avait toute la gaieté d'un cimetière de campagne. Heureusement, la nourriture était à peu près correcte et il avait trouvé

sur la carte du Taittinger Comtes de Champagne. Grâce à la contrebande, il y avait de tout à Tirana. Rassasié et moins stressé, Malko commençait à regarder Mirella d'un autre œil. Pour terminer le repas, ils avaient pris des alcools. Mirella, un cognac Otard XO, Malko deux *rakis*. Il avait besoin de quelque chose de *vraiment* fort. Sa réaction était toujours la même après avoir échappé à la mort : une violente pulsion sexuelle. Il pensa à Eleuthera, mais Mirella l'excitait plus, même si elle semblait inaccessible.

— A quoi pensez-vous ? demanda Mirella.

— A la vie, dit Malko. C'est agréable d'être vivant. Où pouvons-nous boire un verre ? Ici, c'est sinistre et je n'ai pas envie de me coucher.

Mirella hocha la tête.

— Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose. Tirana est une ville d'hommes. Il y a des tas de bars, mais ce n'est pas ce que vous cherchez, ajouta-t-elle avec un regard entendu.

Malko plongea ses yeux dorés dans les siens et demanda brutalement :

— Comment savez-vous ce que je cherche ?

— Tous les hommes cherchent la même chose.

Le garçon arriva avec l'addition et Malko laissa une grosse poignée de leks.

Lorsque Mirella se mit au volant, il demanda :

— Où allons-nous ?

— Je vous ramène au *Rogner*.

— Où habitez-vous ?

— Pas très loin. Pourquoi ?

— Je *vous* ramène. Je reviendrai à pied, cela me fera du bien.

— C'est dangereux...

— Après ce qui m'est arrivé ce soir, rien n'est dangereux.

Elle n'insista pas. Ils descendirent le boulevard Dëshmorët E Kombit jusqu'à l'université et Mirella tourna à gauche, contournant le Palais des Congrès, pour s'arrêter peu après devant une maison de deux étages.

— Je suis arrivée, dit-elle. Vous n'êtes pas loin. Vous saurez vous retrouver ?

— Sûrement, dit Malko.

Elle alla ouvrir la grille afin de rentrer la voiture. Malko en descendit et l'observa. Son ventre le brûlait. L'alcool et la joie d'avoir échappé à la mort. Il sursauta : Mirella se tenait devant lui, la main tendue.

— Bonsoir.

Il prit machinalement sa main qu'elle retira aussitôt, puis elle s'engagea dans un escalier extérieur menant au premier étage de la maison. Malko, pris d'une pulsion brutale, monta les marches quatre à quatre, la rejoignant au moment où elle ouvrait la porte. Sans un mot, il la prit par la taille, la fit pivoter, la collant contre le mur. Il l'embrassa. Il se heurta à des lèvres closes, un corps raide, sur la défensive. Mirella se débattit et dit à voix basse :

— Vous êtes fou ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Elle lui échappa et se jeta à l'intérieur, allumant aussitôt. Malko, stupéfait, découvrit en une fraction de seconde que Mirella lui avait menti. Non seulement, elle n'habitait pas avec ses parents, mais ce qu'il découvrait ne ressemblait pas au logement d'une jeune fille sage. Des murs tendus de tissu rouge, un immense canapé de même couleur recouvert de velours Versace, un bar en miroir à l'ancienne, un lit romantique en cuivre. S'il avait eu le moindre doute sur leur provenance, le catalogue de Claude Dalle posé sur la table basse en zèbre l'aurait édifié. Pour une simple secrétaire, Mirella ne se débrouillait pas mal et son modeste logement ressemblait plus à un nid d'amour qu'aux logements pouilleux de Tirana.

— Sortez ! lança-t-elle d'une voix furibonde. Vous êtes ridicule.

Malko marcha vers elle. Il n'avait plus qu'une seule idée en tête : lui faire l'amour. Mirella recula, plongea la main dans son sac et en sortit un pistolet. Un petit 32 russe assez laid, qu'elle braqua sur Malko.

— Je veux que vous partiez, sinon...

Cela lui fit l'effet d'un déclic, augmentant encore son désir. Il parcourut longuement Mirella des yeux, s'attardant à ses seins gonflés, à ses longues jambes, revenant au ravissant visage crispé de colère. Puis il avança sur elle, avec un sourire ironique.

— Arrêtez ! lança-t-elle d'une voix étranglée. Je ne...

Malko était déjà contre elle. De la main gauche, il saisit le canon du pistolet, le détournant. Juste au moment où elle appuyait sur la détente ! La détonation fut assourdissante dans la petite pièce. Il sentit la culasse reculer sous ses doigts et, d'un mouvement réflexe, repoussa l'arme en arrière, empêchant Mirella d'appuyer sur la détente. Il fit violemment tourner le pistolet vers la gauche et Mirella lâcha prise avec un cri de surprise. La détonation se répercutait encore dans leurs oreilles. De la main droite, il plaqua la jeune femme contre lui, s'enflammant encore davantage. Elle leva un regard à la fois horrifié et ambigu.

— Vous n'allez pas...

— Si, dit Malko. Je vais vous violer. J'en ai eu envie dès l'instant où je vous ai vue.

— Vous êtes un monstre ! Un salaud ! lança-t-elle en se débattant.

Malko la traîna jusqu'au lit, ne sachant plus jusqu'où il avait envie d'aller. Jetée sur le lit, Mirella se débattit. Elle rua furieusement et il entrevit une culotte de dentelle blanche, des bas collés à ses longues cuisses. Ses bonnes résolutions s'envolèrent... Elle avait roulé sur le ventre. Le regard de Malko tomba soudain sur son sac ouvert et il aperçut l'acier nickelé d'une paire de menottes...

Plongeant la main dans le sac, il les sortit. Mirella poussa un hurlement lorsqu'il passa un bracelet autour de son poignet droit.

— Arrêtez !

Malko n'arrêta pas. Le lit était à l'ancienne, avec des barreaux de cuivre. Il passa la chaîne des menottes autour d'un des barreaux et referma le second bracelet autour de l'autre poignet de Mirella. Alors seulement, il se redressa et contempla la jeune Albanaise.

Elle gigotait comme une furieuse, tirant sur les menottes, donnant des ruades dans le vide, sans se rendre compte que sa robe remontait le long de ses cuisses, découvrant le triangle blanc de son slip. Elle cessa enfin, adressant un regard noir à Malko.

— Je vous tuerai !

— Vous avez déjà essayé, remarqua-t-il.

Le *raki* lui faisait monter le sang aux tempes. Il était comme dédoublé. Tranquillement, il s'assit sur le lit et promena sa main sur la poitrine de Mirella. Elle était aussi ferme qu'il l'avait imaginé. Il s'amusa à réveiller les pointes de ses seins, tandis qu'elle se mordait les lèvres. Puis sa main descendit, effleura son ventre et se posa sur le renflement du sexe. Mirella avait beau rester rigoureusement immobile, il la sentait palpiter. Il voyait ses cuisses se crisper. Leurs regards se croisèrent et il dit d'une voix qu'il ne reconnut pas lui-même :

— J'ai envie d'écarter vos cuisses, d'enfoncer mon sexe dans votre ventre.

Là, elle sentit qu'il ne plaisantait plus.

— Vous allez vraiment me violer...

— J'en ai très envie.

Il avait encore dans les oreilles les claquements des détonations un peu plus tôt dans la soirée. Lui aussi pourrait être allongé sur l'asphalte, criblé de balles. Ses doigts commencèrent à masser très doucement le sexe, à travers le nylon. Mirella resserra les cuisses, rendant la caresse encore plus perverse. Malko sentit son ventre s'embraser pour de bon. Rarement une situation avait été aussi chargée d'érotisme sulfureux. Eros et Thanatos...[1] Le vieux mélange était toujours aussi explosif.

Son esprit vagabondait, il revit Alexandra le jour où il l'avait quittée. Ils avaient fait l'amour dans une chambre tout juste refaite du château de Liezen. Pas un meuble. C'est volontairement qu'il l'avait entraînée là, puis collée contre le mur, passant les mains sous son pull pour saisir ses seins à pleines mains. Tandis qu'il les maltraitait, elle avait fait glisser sa jupe de soie noire, révélant un slip et un porte-jarretelles rouge avec des bas d'un noir brillant.

L'excitation de Malko était telle qu'en peu de temps, il avait été raide comme un manche de pioche. Alexandra était tombée à genoux, achevant de le préparer de sa bouche humide. Il ne lui avait pas laissé le temps de terminer. Pesant

1. L'Amour et la Mort, en grec.

sur ses épaules, il l'avait renversée à même le sol sur l'épaisse moquette. Tombant entre ses cuisses disjointes qu'il avait encore plus écartées, il s'était enfoncé d'un seul élan au fond de son ventre, l'écartelant. Un moment divin...

Cet amour sauvage avait peu duré, il était trop excité. Mais quel souvenir !

Il tourna la tête, son souvenir éteint. Mirella le regardait avec une expression étrange. Son regard descendit, se posa sur la bosse que faisait son sexe. Elle ignorait la véritable cause de son excitation. Elle murmura :

— Vous êtes un sadique, un malade...

En même temps, il sentait sous ses doigts son sexe humide. Il accéléra sa caresse et elle balança ses hanches en gémissant.

— Laissez-moi !

Ses jambes remuaient dans tous les sens, la rendant encore plus excitante.

Il glissa enfin la main sous la dentelle de la culotte et sentit une humidité accueillante. Mirella n'était pas demeurée indifférente à sa caresse... Elle agita la tête et murmura :

— Salaud ! Salaud !

Sans lui répondre, Malko se leva et en un clin d'œil, se déshabilla. La jeune femme respirait lourdement, les yeux clos. Elle tourna la tête vers lui et il sut qu'elle regardait son érection entre ses paupières mi-closes. Il eut du mal à faire glisser le triangle de tissu le long de ses jambes, tant elle se débattait. Faisant des sauts de cabri, elle tenta d'arracher les menottes du lit.

Malko se laissa tomber sur elle, ouvrant le compas de ses cuisses à l'aide des siennes. Leurs regards se croisèrent brièvement. Il ne put rien lire dans ses yeux. Déjà, il prenait son sexe et le pointait contre celui de la jeune femme. Il lui suffisait de donner un coup de reins pour la pénétrer. Elle était absolument impuissante. Au moment où il allait le faire, quelque chose le retint. Venu de très loin. Il n'avait jamais pris une femme de force.

Mirella avait rouvert les yeux et l'observait. Il lui adressa un sourire contrit, plein de regrets.

— Décidément, je suis trop civilisé... Vous avez gagné !

Il allait reculer, mais ne put se dégager de plus de quelques centimètres. Avec une force incroyable, les jambes de Mirella se refermèrent dans son dos, l'attirant vers elle. Son bassin s'était soulevé, venant à sa rencontre. De nouveau, son sexe se trouva au contact du sien. Les yeux dans ceux de Malko, elle dit à voix basse :

— *Ma fut !*[1]

Malko ne comprenait pas l'albanais mais l'expression des yeux noirs suffisait. Il s'enfonça lentement dans le sexe qu'il découvrit inondé. Jusqu'à la garde. Mirella n'était pas vierge. Quand il abaissa son visage vers elle, elle écrasa sa bouche contre la sienne, le mordit, tandis que ses pieds frappaient son dos en un trépignement féroce. Il prit à cœur de la besogner lentement, sortant totalement et revenant à la charge, jusqu'à ce qu'il la sente haleter.

Ils jouirent ensemble.

*
* *

— Jamais je n'avais pensé éprouver cela, murmura Mirella.

Elle n'avait pas voulu que Malko la détache, et il était encore fiché en elle.

— Maintenant, déshabille-moi et fais-moi tout ce que tu veux, dit-elle. Mais ensuite, nous ne parlerons plus jamais de ce qui est arrivé. Cela me fait peur.

Il défit les menottes et lui ôta tous ses vêtements. Elle avait un corps parfait, la peau mate, des seins pleins, attachés très haut, un ventre incroyablement plat. Dès qu'elle fut libre, elle l'étreignit sans un mot, l'embrassant avec violence. Puis, elle étendit la main et éteignit.

Quand Malko la retourna sur le ventre, elle se laissa faire. Lorsqu'il l'investit dans cette position, elle gémit et se cambra. Il était déchaîné et ils firent l'amour pendant plus d'une heure. Il se retenait de toutes ses forces. Enfin, il s'allongea sur elle, sans un mot, ouvrit ses jambes et fit remonter son

1. Baise-moi !

sexe entre les deux globes de ses fesses. Assez lentement pour que Mirella sache ce qu'il voulait.

Les bras en croix, elle se laissa faire. Lorsqu'il effleura l'ouverture de ses reins, elle frémit légèrement. Il pesa, sentant l'anneau résister. Les ongles de Mirella griffaient les draps. Il s'enfonça d'un coup, presque sans le vouloir, et elle poussa un cri bref. Ce n'est qu'une fois qu'il fut fiché dans ses reins jusqu'à la garde qu'elle commença à bouger sous lui.

Définitivement domptée.

Quand il explosa, il eut l'impression de cracher sa moelle épinière.

*
* *

Mirella fumait une cigarette, nue dans le noir, une main posée sur le sexe de Malko. Elle avait mis une cassette qui jouait des chants du Kosovo. Le cadran lumineux de la Breitling B-1 indiquait trois heures dix. Il n'en pouvait plus. En même temps, il recommençait à penser à la raison de sa présence en Albanie.

— Je me retrouve au point mort, après ce que tu m'as dit ce soir, remarqua-t-il. Je n'ai plus aucune piste à suivre pour retrouver Mohammad Al Jafar. Sauf surveiller sa femme, mais il y a peu de chances qu'il se manifeste.

— Il faut que je te dise une chose, dit soudain Mirella. Mais personne ne doit savoir que c'est moi qui te l'ai dite.

CHAPITRE VII

Le pouls de Malko s'accéléra. Est-ce que ce « viol » allait faire avancer son enquête ? Il fixa dans l'obscurité le bout incandescent de la cigarette de Mirella.

— Je te promets de ne rien dire, jura-t-il. De quoi s'agit-il ?

— Fatos Klosi vous a menti, laissa tomber la jeune femme. La surveillance aux frontières de l'Albanie a été mise en place avec plus de vingt-quatre heures de retard. Donc, Mohammad Al Jafar a très bien pu quitter le pays avant.

— Pourquoi a-t-il menti ? Il le protège ?

Mirella tira sur sa cigarette avant de répondre.

— Non, bien sûr. Mais tout est désorganisé en Albanie. Il a eu un peu honte de l'avouer aux Américains. Pour sa part, il est persuadé que cet Arabe a quitté le pays.

Evidemment, cela changeait tout.

— Dans ce cas, pourquoi continue-t-il la surveillance de son domicile ?

— Pour vous faire plaisir. Il pense que ce groupe a été complètement éradiqué.

Malko demeura silencieux. Le Shik ne serait pas le premier Service à maquiller ses bourdes grâce à la désinformation. Mais cela n'expliquait pas tout.

— Comment expliquer la surveillance dont a fait l'objet Eleuthera Kastriot ? demanda-t-il. La tentative d'intimidation à mon encontre à la sortie du restaurant *La Perla* ? Et surtout le meurtre, ce soir, d'Izet Koha, avec qui j'avais rendez-vous pour recueillir des informations ?

Mirella soupira.

— Il y a *plusieurs* réponses. D'abord, je t'ai dit que Nasim Kastriot était en affaires avec des voyous de Vlora. Peut-être se cache-t-il, et ils cherchent à le retrouver et à lui faire peur. Un homme comme Britan Mata a très bien pu s'en charger contre quelques dollars. Quant à Izet Koha, cela peut très bien être une coïncidence. Le fait que le meurtrier ait jeté l'arme vide sur le corps indique le *kanoun*.

— On a *aussi* essayé de me tuer...

— C'était pour ne pas laisser de témoin. En tout cas, voilà comment je vois les choses.

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier et ralluma. Son maquillage avait coulé, laissant de grandes traînées noires sur son visage. Elle respirait encore l'amour.

— Je vais te raccompagner, proposa-t-elle. Je me lève à sept heures.

— Merci, dit Malko en commençant à se rhabiller, mais je préfère rentrer à pied.

Elle disparut dans la salle de bains et revint enroulée dans une serviette. Avant d'ouvrir la porte, elle se serra brièvement contre lui et demanda d'une voix tendue :

— Je peux avoir confiance en toi ? Tu ne diras jamais à personne ce qui s'est passé ce soir ?

— Je te le jure, promit Malko.

Il s'éloigna de la maison sans se presser. La nuit était fraîche et les rues totalement désertes. A vol d'oiseau, le *Rogner* était tout proche, mais il dut contourner tout l'énorme Palais des Congrès, éteint comme un bateau mort. Les révélations de Mirella le troublaient. Tout ce qu'elle avait dit était hautement vraisemblable et pourtant, il avait l'impression que quelque chose lui échappait.

Izet Koha mort, la seule piste restant était la femme de Mohammad Al Jafar. Une piste qui pouvait rester froide pendant très longtemps.

*
* *

Grant Petersen était tellement furieux qu'il manqua s'étrangler avec ses céréales. En dépit de sa taille gigantesque, il se nourrissait comme un bébé... Dès huit heures, Malko avait débarqué chez lui, en compagnie d'Ylli Baci. Il lui avait d'abord raconté le meurtre d'Izet Koha et, ensuite, les révélations de Mirella.

— Ces enfoirés d'Albanais font n'importe quoi ! explosa-t-il. Je me doutais que Fatos Klosi ne contrôlait pas sa boîte. Il est trop gentil. Et, dans ce pays, c'est le bordel à tous les étages. Ils n'ont même pas d'ordinateurs. Mirella Bishka dit sûrement la vérité : ils ont laissé filer ce *motherfucker* par négligence et maintenant, ils planquent leur connerie.

— Que fait-on d'Eleuthera Kastriot ? interrogea Malko.

La jeune Grecque était toujours retranchée au troisième étage, fumant deux paquets de Gauloises blondes par jour et réclamant ses cinquante mille dollars.

— Qu'elle aille au diable ! grommela Grant Petersen.

— Le problème, c'est qu'elle ne veut pas y aller sans ses cinquante mille dollars...

Un Marine, casqué même dans la maison, l'interrompit en lui apportant un téléphone mobile, faisant résonner le parquet sous ses rangers.

— *Personal call, sir !*

Le chef de station de la CIA prit l'appareil. Malko vit son visage se transformer progressivement. Lorsqu'il raccrocha, il rayonnait.

— Les types du Shik qui surveillent le domicile d'Al Jafar ont vu débarquer d'un taxi collectif un homme qui s'est rendu dans l'appartement de sa belle-famille. Il y est resté une demi-heure avant de repartir pour la fondation Al Haramein où ils l'ont suivi.

Malko n'en croyait pas ses oreilles : cette piste qui semblait sans grand intérêt s'animait brusquement.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

L'Américain se versa un litre de café.

— Il faut sérieusement secouer Klosi. Que *cette fois*, il ne fasse pas de connerie. Mais ne nous énervons pas : c'est peut-être rien du tout. Ça vous ennuie d'aller voir Klosi ? Moi, je dois aller au *compound* tenir la main de la *« dike »*.

— J'y vais, dit Malko.

Ylli Baci attendait devant la maison. Dès qu'il fut dans la Pajero, Malko demanda :

— Vous savez où se trouve la fondation Al Haramein ?

— Oui, bien sûr, dans la rue Myslym Shyri. Pourquoi ?

— Je voudrais y aller.

Il lui expliqua l'histoire de l'homme débarqué dans la HLM P.15. Sans parler des révélations de Mirella.

— Ce n'est pas loin, dit Ylli Baci. Il doit déjà y avoir des gens du Shik là-bas.

— Espérons, soupira Malko.

*
* *

La rue Myslym Shyri, bordée d'arbres, descendait doucement vers l'ouest, depuis le boulevard Dëshmorët E Kombit. Dans sa première partie, elle était bordée de nombreux cafés. Ylli s'était garé sur le trottoir. Malko et lui s'installèrent à la terrasse d'un petit café, le *Jerusalem*.

— La fondation Al Haramein est en face, expliqua le *stringer*. Vous voyez, juste au-dessus du bar *Jarzan*, au premier étage. On y entre par-derrière.

— Où sont les gens du Shik ?

— Je vais voir, dit Ylli, abandonnant le *byrek* dégoulinant d'huile qu'il venait de commander.

Il revint quelques minutes plus tard.

— Ils sont garés un peu plus bas, parce qu'il y a deux sorties pour la fondation. Ils surveillent les deux. Vous voyez le break vert ?

Malko se pencha et aperçut un vieux break verdâtre avec deux hommes à bord.

— Je leur ai parlé, continua Ylli. L'homme qu'ils ont suivi depuis le domicile d'Al Jafar n'est pas ressorti de la fondation. Que voulez-vous faire ?

— Attendre, fit Malko. Je voudrais voir à qui il ressemble.

*
* *

Vingt minutes plus tard, un homme apparut dans l'impasse menant à l'entrée de la fondation. Grand, le visage taillé à coups de serpe barré par une grosse moustache noire, en blouson de cuir et jean. Style paysan. Il regarda autour de lui quelques instants puis commença à remonter la rue à pied. La portière du break vert s'était ouverte. Un homme en sortit et se mit à le suivre.

— C'est lui, souffla Ylli.

— On le suit aussi, dit Malko en se levant.

Ils remontèrent la rue, restant sur le même trottoir. A la même hauteur que l'agent du Shik, un grassouillet en polo gris aux cheveux noirs grisonnants. L'homme qu'ils suivaient tourna à gauche dans une rue animée, s'arrêta quelques instants devant une des innombrables salles de billard qui pullulaient à Tirana, puis continua sa route. Il déboucha sur une place triangulaire que Malko reconnut immédiatement : c'était là qu'il avait dîné la veille avec Mirella.

L'homme traversa et entra dans l'agence Alitalia. Ylli et Malko attendirent un peu plus loin. Leur « cible » ressortit une demi-heure plus tard et reprit le même chemin. Cette fois, il entra dans la salle de billard et y demeura. Malko grillait d'impatience.

— Allons voir Fatos Klosi, dit-il. Il faut savoir ce qu'il est allé faire à Alitalia.

L'agent du Shik était entré lui aussi dans la salle de billard. La situation était sous contrôle.

*
* *

Fatos Klosi était en réunion. Mirella Bishka, de nouveau en pantalon, accueillit Malko avec un sourire cordial et les installa dans le bureau de Klosi. Elle ressortit sans un regard pour Malko. Les femmes étaient décidément infiniment plus dissimulatrices que les hommes...

Le patron du Shik arriva vingt minutes plus tard et se confondit en excuses.

— Je sais ce qui est arrivé hier soir, dit-il. D'après mes

informations, il s'agit d'un règlement de comptes auquel vous n'êtes pas mêlé. Une affaire de *kanoun*.

— Je ne venais pas pour cela, dit Malko. Vous avez appelé ce matin Grant Petersen pour lui signaler la visite d'un inconnu chez la femme de Mohammad Al Jafar. Avec Ylli, nous sommes allés à la fondation Al Haramein et nous l'avons suivi. Jusqu'au bureau d'Alitalia. Il serait important de savoir ce qu'il y a fait... Vos hommes le surveillent toujours, d'ailleurs.

Fatos Klosi ne se formalisa pas de cette intrusion dans son domaine.

— Je me renseigne tout de suite.

Il appela Mirella et ils s'assirent autour d'un café. Le téléphone sonna quelques minutes plus tard.

— Cet homme a acheté trois billets d'avion, annonça le patron du Shik. Des vols Tirana-Rome et Rome-Islamabad. Au nom de la femme de Mohammad Al Jafar et de ses deux enfants.

Le cœur de Malko battit plus vite. Enfin du concret !

— Donc, conclut-il, il était vraisemblablement envoyé par Mohammad Al Jafar. Et sait sûrement où il se trouve.

— C'est vrai, reconnut Fatos Klosi. Seulement, nous n'avons rien à lui reprocher pour l'instant. Je pense qu'il serait plus judicieux de le surveiller. Il peut nous mener à Al Jafar.

— Vous êtes sûr de vos hommes ? demanda Malko avec une certaine brutalité.

Fatos Klosi s'empourpra légèrement.

— J'ai donné des ordres *très* stricts pour qu'on ne le lâche pas d'une semelle. Ou il va repartir d'ici ce soir, ou il va dormir quelque part. Je vous tiens au courant.

Il ajouta avec un sourire :

— Nous ne sommes pas aussi mauvais que vous le pensez. Un de nos agents s'est fait engager comme garçon de café au bar *Jarzan*, en dessous de la fondation Al Haramein. Il y a recruté une « source ». Un Albanais qui y travaille. Par lui, on va aussi apprendre certaines choses. Mes hommes me rendront compte dans la journée. Revenez ici vers cinq heures, nous ferons le point.

— D'accord, accepta Malko, je vais tenir Grant Petersen au courant.

— Dites-lui bien que nous faisons l'*impossible* pour retrouver Mohammad Al Jafar, insista l'Albanais.

Quand Malko repassa par le bureau de Mirella, la jeune femme était penchée sur son ordinateur et ne leva pas les yeux.

Ils repartirent, direction le *compound*. Il fallut le feu vert de Grant Petersen pour qu'on les laisse entrer... Le chef de station de la CIA était en train d'examiner des dossiers qu'il lâcha pour écouter Malko.

— Mohammad Al Jafar est peut-être déjà au Pakistan, conclut celui-ci, et il exfiltre tranquillement sa femme.

— Si c'est le cas, dit l'Américain, on la suivra jusque là-bas. Jusqu'en enfer s'il le faut, mais nous aurons ce type. Vous connaissez bien le pays, non. Nous avons mis cinq ans à récupérer Khamsi [1], mais on l'a extrait du fond du Belouchistan...

— Espérons que Mohammad Al Jafar se trouve moins loin, soupira Malko.

Le Pakistan, il avait déjà donné.

*
* *

Mohammad Al Jafar, impassible, regarda l'homme compter les liasses de dollars. Uniquement des billets de cent dollars, parvenus au fin fond de l'Albanie par un circuit compliqué. Le Soudanais se trouvait dans le grand salon de la maison de son hôte, Fatmir Cerem, et il apercevait par la fenêtre la crête des montagnes matérialisant la frontière avec le Kosovo.

Son visiteur remplit sa sacoche et se leva. Poli, le Soudanais l'accompagna jusque dans la cour. Des hommes de Cerem étaient en train de décharger les caisses de TNT qu'il venait d'acheter. Deux tonnes et demie d'explosif militaire, dérobées l'année précédente dans les dépôts de munitions de

1. Fanatique islamiste, assassin de trois agents de la CIA à Langley.

l'armée albanaise, à Kukës. Mohammad Al Jafar avait pu les obtenir pour un prix très bas, car il n'y avait pas beaucoup de demande. L'UCK n'utilisait pas d'explosifs.

Tandis que le trafiquant remontait dans son 4X4 avec ses gardes du corps, Mohammad Al Jafar remercia silencieusement Allah. Non seulement il avait échappé aux Américains, mais il allait, sur leur terrain même, se venger d'une façon éclatante.

Rentré dans la maison, il gagna sa chambre spartiate et s'agenouilla sur le tapis de prière qui ne le quittait jamais. C'était la troisième fois de la journée. Lorsqu'il eut fini, il passa mentalement son plan en revue. L'exfiltration de sa femme était en route. Cela ne devrait pas poser de problème. *Inch' Allah !* Il la retrouverait, à Rome ou ailleurs. Et ensuite, la mettrait à l'abri en Afghanistan...

Les deux mille cinq cents kilos de TNT allaient raser le *compound* américain. C'était beaucoup plus malin que de s'attaquer à l'ambassade désormais déserte, où il n'abîmerait que des bâtiments vides. Les Américains se croyaient à l'abri derrière leurs sacs de sable. On lui avait rapporté de Tirana de très bonnes photos montrant le périmètre protégeant les différentes villas. Un camion forcerait facilement les deux barrages. Trois en comptant les Albanais. Comme le site était une cuvette, l'effet de souffle serait d'autant plus puissant. Ce serait la dernière, l'ultime perte de face pour les Américains. Traqués jusque dans leur taupinière.

Tout son plan était une œuvre de précision. Il lui manquait encore deux éléments : le passeport qui lui permettrait de traverser l'Italie et le véhicule pour transporter l'explosif. Sa sortie d'Albanie serait un vrai feu d'artifice en l'honneur de l'Islam. Il n'en pouvait plus de se terrer comme un rat au fond de ces montagnes inhospitalières. Son rôle en Albanie était terminé, il avait hâte de reprendre la lutte ailleurs.

*
* *

Lorsque Malko arriva au Shik, presque à six heures, Mirella était déjà partie et il fut accueilli par l'immense

chauffeur de Fatos Klosi. Ce dernier le fit aussitôt entrer dans son bureau. Il semblait d'excellente humeur.

— Je crois que nous avons bien progressé, annonça-t-il. L'homme qui a acheté les billets d'avion est repassé ensuite à la fondation Al Haramein. Peu de temps après, un des membres de la fondation s'est rendu chez la femme de Mohammad Al Jafar. On peut supposer que c'est pour les lui remettre. Il est vraisemblable qu'elle va quitter l'Albanie avec ses enfants et je ne peux pas l'en empêcher. Mais, grâce à ces billets, il vous sera facile de la suivre.

— Et l'homme qui s'est rendu chez elle ?

— Nous le suivons toujours. Il a pris une chambre dans un hôtel de la rue Asim Vokshi, l'*Arbana*. Nous ne savons pas encore sous quel nom. Il faut attendre demain matin.

— Bravo, dit Malko.

— Attendez ! Ce n'est pas tout.

Le chauffeur réapparut, portant un plateau avec une bouteille de cognac Otard XO et deux verres qu'il remplit avec respect. Le patron du Shik leva le sien.

— A notre succès ! Je vous ai dit que nous avions une « taupe » à la fondation Al Haramein. Son comptable, un ancien informateur de l'équipe Gazidédé. Nous l'avons réactivé en lui proposant un *deal* : son frère est en prison pour meurtre. S'il collabore, on adoucira son sort.

— Bien, dit Malko. Quand...

Fatos Klosi prit le temps de savourer son cognac avant de préciser :

— Cet homme est traité par l'agent que nous avons fait engager au bar *Jarzan*, Hazem Tafaj. Il doit le voir tout à l'heure, vers sept heures. Ils partiront ensemble et vous les suivrez pour assister au *debriefing*...

Vraiment, le chef du Shik jouait cartes sur table.

— Comment vais-je les reconnaître ?

— Mirella vous retrouve là-bas. Elle connait Tafaj. Il est temps que vous y alliez.

*
* *

Le *Jarzan* était nettement plus élégant que le *Jerusalem*, avec ses murs rouges décorés de tableaux, ses boxes confortables et un superbe comptoir. Il y avait déjà beaucoup de monde et Malko trouva Mirella seule à une table, au fond.

Elle lui dit bonjour comme si rien de s'était passé entre eux. Ylli commanda un *raki* pour son estomac et commença à raconter une histoire drôle. Un garçon s'approcha et entreprit de nettoyer leur table, échangeant un regard avec Mirella.

— C'est lui, dit-elle. Il doit retrouver celui qu'il « traite » ici. Ils partiront ensemble et nous les suivrons.

On posa des cafés devant eux. L'ambiance était bruyante et agréable, avec des disques passés par la patronne. Plusieurs clientes femmes. On ne se serait jamais cru dans un pays musulman.

Une demi-heure environ s'était écoulée quand un barbu vint s'accouder au comptoir et commanda un express. Il était à moins d'un mètre de la table de Malko et leur tournait le dos. Deux minutes plus tard, l'agent du Shik leur apporta un cendrier et souffla :

— C'est lui !

Malko le regarda dans la glace du bar. Il avait l'air doux, des yeux assez proéminents, et semblait nerveux. A peine son café bu, il en commanda un autre, qu'il but aussi vite. Il laissa quelques pièces sur le comptoir et glissa de son tabouret pour se diriger vers la sortie.

Il n'avait pas parcouru un mètre que trois coups de feu très rapprochés claquèrent, assourdissants dans ce petit espace.

CHAPITRE VIII

Malko bondit de son siège, arrachant le Beretta de sa ceinture. Devant lui, le comptable de la fondation Al Haramein, atteint dans le dos, s'était effondré au pied du comptoir. Les coups de feu paraissaient venir de l'intérieur, et pourtant, personne n'avait bougé. Malko se retourna et remarqua alors dans le mur, derrière lui, une fenêtre très haut placée. Au moment où il la regardait, une détonation claqua, une lueur orange jaillit de la fenêtre et une balle alla ricocher sur le comptoir après l'avoir frôlé. Le tireur se tenait à l'extérieur.

Bousculant Mirella et Ylli Baci, il se précipita vers la sortie du bar, rejoint aussitôt par le faux garçon de café.

— Il est derrière ! cria ce dernier.

Ils s'enfoncèrent dans l'impasse, entre l'entrée du bâtiment et l'accès à un immeuble en construction, en retrait de ceux de la rue. Malko aperçut une allée sombre et un échafaudage, en face de la fenêtre donnant dans le bar. Deux tréteaux supportant une planche, assez haut pour se mettre à niveau.

Le meurtrier s'était évaporé.

Malko et l'agent du Shik coururent dans le passage entre les deux immeubles. Au bout de vingt mètres, un coude donnait sur la rue Myslym Shyri. Malko aperçut une silhouette qui s'enfuyait et qui tourna dans la rue.

Il arriva à son tour sur le trottoir plein de monde. Le tueur s'était perdu dans la foule. Soudain, Ylli surgit devant lui.

— Je l'ai vu ! dit-il. C'est le copain de Britan Mata, un certain Gesim Shehu. Il remonte vers le centre.

Ils hâtèrent le pas. Malko était perturbé... C'était la

seconde fois qu'une intervention violente le privait d'informations. Pourquoi ses adversaires avaient-ils toujours une longueur d'avance ?

Ylli, devant lui, se faufilait au milieu des passants. Il échangea quelques mots en albanais avec l'agent du Shik, qui sortit un portable pour rameuter du secours.

Soudain, Ylli ralentit, désignant un homme qui marchait rapidement devant eux.

— C'est lui, dit-il à voix basse.

Malko reconnut le costume violet rayé. Le tueur, arrivé au croisement suivant, juste avant le ministère de la Défense, changea de trottoir. De l'autre côté de la rue, il y avait plusieurs cafés très animés, les uns à la suite des autres. Le tueur se perdit dans la foule du *Café West*, qui comprenait une salle intérieure et un jardin. Ylli Baci traversa à son tour et se noya dans la foule des gens qui bavardaient ou buvaient sur le trottoir. Il revint quelques minutes plus tard et annonça :

— Il est au fond, il a pris une table.

— Il est seul ? demanda Malko.

— Oui.

— Il attend sûrement quelqu'un. Ne nous montrons pas.

L'agent du Shik hurlait sans arrêt dans son portable.

Ils restèrent un peu en retrait. Il y avait une telle foule qu'il n'était pas difficile de s'y dissimuler. Le *Café West* était le rendez-vous de tous les journalistes de Tirana. Sur le trottoir, des grappes de gens assiégeaient les rares cabines téléphoniques. Tout à coup, l'agent du Shik lança quelque chose en albanais à Ylli.

— Attention, il s'en va, traduisit celui-ci.

L'homme était en train de se faufiler entre les tables. C'était bien le voyou en costume violine aperçu le premier soir en compagnie du chef des gardes du corps de Sali Berisha. Avec son costume croisé et sa cravate, il tranchait sur la foule plutôt débraillée. Soudain, le tueur s'arrêta net : il venait d'apercevoir l'agent du Shik, repérable à sa veste rouge de serveur. Sans hésiter, il sortit un pistolet et ouvrit le feu dans sa direction. Une jeune fille en train de téléphoner s'effondra, touchée. Les passants commencèrent à fuir, les

clients s'accroupirent sous leurs tables. Abrité derrière plusieurs clients dont il se servait comme boucliers humains, le tueur tirait méthodiquement sur ceux qu'il pensait être des policiers.

Deux voitures de police arrivèrent dans un hurlement de sirène. L'agent du Shik courut vers eux. Ils prirent position le long du trottoir. Impossible de tirer à cause de la foule. En face, sur l'autre trottoir, une sentinelle du ministère de la Défense tira à tout hasard une rafale de Kalach en l'air.

Trois personnes avaient été touchées et gisaient à terre. Malko remonta le trottoir sur quelques mètres et pénétra dans le jardin du café voisin, qui communiquait avec le *Café West*. Il alla jusqu'au fond puis revint sur ses pas, se faufilant au milieu des clients et des garçons figés de peur. Il parvint derrière le tueur. L'homme en costume mauve ne se retournait pas, surveillant la rue. Tous ses muscles noués, Malko s'attendait à chaque seconde à ce qu'il tourne la tête. Il parvint à un mètre de lui et se colla à lui d'un dernier bond.

— *Don't move !*

Même s'il ne comprenait pas l'anglais, le tueur sentit le canon du Beretta 92 posé sur sa nuque. C'était un professionnel. Sans un mot, il posa son arme sur la table, devant lui — un TT Tokarev 9 mm au long canon — et se redressa, nouant les mains au-dessus de sa tête. Aussitôt, des policiers se ruèrent en avant et lui passèrent les menottes sans douceur, le menant à coups de pied jusqu'à leur voiture. Déchaînés, les clients se disputaient l'honneur de le frapper au passage. L'un d'eux lui brisa même une chope de bière sur la tête... Indifférent, il se protégeait tant bien que mal, la tête baissée. Il se précipita de lui-même dans une voiture banalisée du Shik.

Des passants s'affairaient autour de la fille qui avait reçu une balle dans le ventre et gémissait, recroquevillée sur le trottoir. Un jeune homme, assis contre la cabine téléphonique, se tordait de douleur, tenant son genou éclaté à deux mains. Un mort, un homme assez âgé, était allongé sur le dos. Quelqu'un étendit une nappe sur son visage au moment où Malko atteignait la voiture du Shik.

Un des agents félicita Malko en albanais.

Ylli tira celui-ci en arrière.

— Venez, on va récupérer ma voiture.

Ils redescendirent en courant la rue Myslym Shyri et se heurtèrent à Mirella.

— Comment va l'homme qui a été touché ? demanda Malko.

— Il est mort, dit-elle.

Il restait son assassin, qui lui était bien vivant et pourrait dire *qui* l'avait envoyé tuer le comptable de la fondation Al Haramein.

*
* *

— *Shkerdhate !*[1] Tu vas parler ! hurla un gros agent du Shik, un pistolet passé dans la ceinture.

L'homme en costume rayé leva la tête et le regarda calmement. Son shampoing à la bière collait ses cheveux à son crâne comme s'il sortait d'une douche, ses yeux étaient injectés de sang et on voyait distinctement les marques de quelques coups de crosse affectueusement assenés par ses interrogateurs. L'atmosphère rappelait le film *L'Aveu*. Une pièce nue avec un très haut plafond, des murs sales, un bureau métallique et, au milieu, un tabouret scellé.

La salle d'interrogatoire se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment principal du Shik. Menotté, les chevilles fixées aux pieds du tabouret, l'homme interrogé était absolument impuissant. Malko regarda avec dégoût les taches brunes plus que suspectes qui maculaient le sol. Du temps de la sinistre Sigurimi, cette pièce avait dû abriter pas mal d'horreurs.

— *Pidh sateme !*[2] répliqua calmement l'homme attaché. Si tu me touches encore, c'est ta famille qui paiera.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, comme s'il était seul. Malko ressortit de la pièce, escorté du jeune agent qui avait joué au garçon de café, l'indispensable Ylli sur ses

1. Salopard !
2. Le con de ta mère !

talons. Les deux hommes échangèrent quelques mots, aussitôt traduits par le *stringer*.

— Il dit que ça sera dur de le faire parler. C'est un criminel endurci. Il a déjà commis plusieurs meurtres. Il sait que son clan ne le laissera pas tomber. On a déjà reçu des appels de son avocat qui prétend que le Shik a voulu l'assassiner, qu'il est innocent.

— Il avait sur lui l'arme du crime, objecta Malko.

— Sali Berisha est encore puissant. Il va tout faire pour qu'on le relâche. Au mieux, il ne sera jamais jugé.

Malko enrageait. Cet homme était un rouage. Quelqu'un lui avait dit de venir abattre le comptable de la fondation. Quelqu'un qui *savait* que ce dernier était une « source » du Shik et avait des choses importantes à dire... Mohammed Al Jafar était bien défendu... Comment avait-il été prévenu ?

— Monsieur Klosi est encore là ? demanda-t-il.

— Il vous attend.

Ils montèrent au premier étage. Le patron du Shik fumait dans son bureau mal éclairé. Il accueillit Malko avec un sourire confus.

— Je sais ce qui s'est passé. Notre informateur est à la morgue.

— Qui savait, pour cette affaire ?

L'Albanais hésita légèrement.

— Peu de gens, dit-il. Mon adjoint opérationnel et celui qui travaillait au bar *Jarzan*. Je sais ce que vous pensez...

— Cela fait beaucoup de coïncidences, remarqua Malko. Dès que nous approchons, on tue.

L'Albanais poussa un profond soupir.

— Vous savez comment cela se passe. Je ne suis ici que depuis peu de temps. J'ai succédé à l'équipe de Gazidédé. Avant encore, il y avait ceux de la Sigurimi. Beaucoup de dossiers ont disparu. Nous avons épuré les cas les plus marquants, mais on ne pouvait pas virer tout le monde. L'Albanie est un petit pays.

— Vous n'avez pas de soupçons ? demanda brutalement Malko.

Fatos Klosi ne baissa pas les yeux.

— Si, fit-il, mais aucune preuve. Tous ceux qui sont ici

m'ont juré fidélité. Leurs dossiers ne sont pas complets, ils peuvent être achetés pour de l'argent ou des raisons politiques. Beaucoup de gens en Albanie pensent que Berisha peut revenir. Alors, ils se couvrent.

— Qui soupçonnez-vous ?

— Mon adjoint, Sotir Vreto. Il a été engagé par Gazidédé. Il est membre du Parti démocrate mais il m'a juré qu'il ne voyait plus Berisha. Je n'ai rien à lui reprocher. Cependant, il était au courant de cette opération.

— L'homme qui a acheté les billets d'avion pour la famille Al Jafar est toujours là, dit Malko. C'est notre dernière chance. Avant de l'appréhender, il faut donc savoir à tout prix *qui* trahit. Cela vient forcément de votre service. Voulez-vous faire une expérience ?

— Si c'est possible...

— Nous allons monter une manip, proposa Malko. Lancer une information que seul votre adjoint connaîtra. S'il se passe quelque chose, nous aurons enfin une preuve.

— Quelle manip ?

— Que va-t-il arriver à l'homme arrêté ce soir ?

— Il sera incarcéré à la prison de Tirana dès cette nuit. On l'en sortira pour l'interroger.

— Très bien. C'est un bon point de départ. Voilà comment nous allons procéder, si vous voulez bien...

*
* *

Mirella Bishka venait d'arriver à son bureau lorsque Fatos Klosi l'appela. Il était toujours là à sept heures du matin.

— Je viens d'avoir une longue conversation avec l'avocat de Gesim Shehu, annonça-t-il. Nous avons conclu un accord. Il accepte de parler mais à moi seul. Pour éviter toute fuite, je voudrais que Sotir Vreto aille *lui-même* l'extraire de la prison, avec seulement son chauffeur et un garde du corps. Qu'il ne parle de cette opération à personne et ne dise qu'au dernier moment au chauffeur où ils vont.

— Bien monsieur, dit Mirella. A quelle heure doit-il s'y rendre ?

— Vers midi. J'ai des choses à faire avant. J'attendrai ici.

Resté seul, Fatos Klosi alluma une cigarette. Cette fois, il allait avoir une certitude. Il sentait bien que les Américains n'avaient plus confiance en lui. Or, l'Amérique était le meilleur — et le seul — soutien de l'Albanie. Cette affaire allait plus loin que l'arrestation d'un dangereux terroriste. Si le Shik n'était pas épuré, les islamistes continueraient à faire ce qu'ils voulaient en Albanie.

*
* *

La prison de Tirana, située non loin de la gare, rue Hafiz Ibrahim Dalliu, ne payait pas de mine... Flanqués d'une grande cour où stationnaient plusieurs chars T72 destinés au maintien de l'ordre, quelques bâtiments en piteux état abritaient les criminels ayant le moins de protection, dans des conditions dignes du Moyen Age.

Le mur d'enceinte donnait directement sur la rue Hafiz Ibrahim Dalliu : guère plus de quatre mètres de haut, surmonté de barbelés rouillés. L'unique mirador était effondré et quelques gardiens en uniforme bleu faisaient les cent pas sur un chemin de ronde, Kalach à l'épaule, bavardant avec les passants.

Grâce aux changements politiques, la prison avait été vidée à plusieurs reprises durant les dernières années et la discipline s'en ressentait...

La Mercedes noire de Sotir Vreto se présenta à la porte de fer de la cour à midi pile. Quelques prisonniers balayaient sans enthousiasme le cloaque. Vreto et son garde du corps gagnèrent le greffe de la prison. Gesim Shehu les y attendait, fermé, hostile, les mains menottées dans le dos. Les menottes étaient reliées à une longue chaîne. Il ne fit aucun commentaire et jeta un regard méprisant à ses geôliers. Le garde du corps le traîna jusqu'à l'arrière de la Mercedes et l'y fit entrer, fixant l'autre extrémité de la chaîne à un anneau scellé dans le plancher. Précaution destinée à éviter les tentatives d'évasion... Même si on attaquait la voiture, un dispositif

secret l'empêchait de redémarrer et le prisonnier demeurait attaché au véhicule.

L'agent du Shik tendit bien la chaîne pour éviter des mouvements intempestifs et prit place à côté du tueur, tandis que Sotir Vreto s'asseyait à l'avant, à côté du chauffeur. Ils ne parcoururent que quelques mètres. Cahotant sur la chaussée défoncée, les véhicules avançaient au pas.

Ils allaient arriver au croisement avec la rue Mine Peza lorsqu'un gros 4X4 aux glaces fumées en surgit, venant en face d'eux. Sur l'autre file, on ne circulait pas mieux. Le véhicule stoppa. Aussitôt, ses portières s'ouvrirent sur trois hommes qui sautèrent à terre. Tenue de combat et cagoules noires : des hommes du *Brisk*[1], les unités spéciales de la police. Ils continuèrent à pied, leurs armes à bout de bras. Sotir Vreto se replongea dans son journal. Il ne vit même pas un des hommes cagoulés de noir s'approcher de la Mercedes, lever son riot-gun et viser l'arrière de sa voiture engluée dans l'embouteillage.

La détonation assourdissante le prit totalement par surprise. Il tourna la tête pour voir la glace arrière de la Mercedes voler en éclats et la tête de Gesim Shehu se transformer en une boule de sang.

1. Forces spéciales de la police.

CHAPITRE IX

Posément, l'homme en cagoule actionna trois fois la détente du riot-gun. Le policier du Shik assis à l'arrière, à côté de Gesim Shehu, n'eut même pas le temps de dégainer. Touché lui aussi en pleine tête, il fut foudroyé. Gesim Shehu avait vu venir la mort, mais, retenu par sa chaîne, n'avait pu esquiver. L'homme en cagoule noire continua ensuite à remonter la rue sans se presser, escorté des deux autres. Un second véhicule attendait plus loin, après l'embouteillage, un homme au volant. Les trois cagoulés y prirent place et le 4X4 démarra aussitôt, filant dans une rue perpendiculaire à la rue Hafiz Ibrahim Dalliu.

Lorsque Sotir Vreto jaillit de sa Mercedes, un pistolet-mitrailleur Skorpio au poing, il n'y avait plus qu'une immense pagaille dans la rue. Des policiers armés de Kalach sortirent en courant de la cour de la prison, ajoutant encore au désordre. Les passants s'abritaient, ne sachant pas ce qui se passait.

A l'arrière de la Mercedes, l'odeur fade du sang se mêlait à celle de la cordite. Gesim Shehu et son voisin avaient été hachés à bout portant, leurs visages n'étaient plus que des taches de sang. L'agression n'avait pas duré une minute. D'une main tremblante, le chef opérationnel du Shik empoigna sa radio, demandant un secours désormais inutile.

*
* *

L'atmosphère était plus que lourde dans le bureau de Fatos Klosi. Exceptionnellement, il avait fermé la porte de communication avec celui de Mirella. Malko se tourna vers lui avec gravité.

— Cette fois, nous sommes fixés ! dit-il. Il n'y avait que trois personnes au courant de ce transfert : vous, Mirella et M. Vreto. Or, les tueurs ont été prévenus.

— M. Vreto n'a pas bougé de son bureau, entre le moment où je l'ai prévenu et celui où il est parti, plaida Fatos Klosi. Mais nous allons en avoir le cœur net : j'avais fait mettre sa ligne sur écoutes. Nous avons tous des lignes directes. Je vais savoir tout de suite qui il a appelé.

Il se leva et entrouvrit la porte.

— Mirella, allez chercher M. Vreto.

— Tout de suite, monsieur, répondit la secrétaire.

Par l'entrebâillement de la porte, Malko vit Mirella disparaître dans le couloir. Trois minutes plus tard, un homme à lunettes pénétra dans le bureau, une feuille de papier à la main. Il la tendit au patron du Shik. Ce dernier y jeta un coup d'œil et fixa Malko avec un mélange d'étonnement et de soulagement.

— Sotir Vreto n'a donné qu'un seul coup de téléphone ! annonça-t-il. A la prison, pour prévenir qu'il allait venir chercher Gesim Shehu. Dix minutes avant de partir.

— Il a pu téléphoner d'un autre bureau, avança Malko.

— Non, affirma aussitôt Fatos Klosi. J'avais quelqu'un de sûr pour le surveiller : sa secrétaire qui est une vieille amie.

— Est-ce qu'à la prison...

Le responsable du Shik secoua la tête.

— Non. Cette agression a été bien organisée. Il a fallu trouver des uniformes et deux véhicules. C'était impossible en dix minutes. Donc, cela le met hors de cause.

Un ange passa, cagoulé.

Fatos Klosi soutint le regard de Malko avec un sourire un peu forcé.

— Vous me soupçonnez ?

Malko ne répondit pas immédiatement, jouant avec son Zippo armorié, cherchant la faille. On était en Albanie : tout était possible. Soudain, un certain nombre de faits lui revinrent à l'esprit. Il se leva et ouvrit la porte donnant sur le bureau de Mirella Bishka. La jeune femme ne s'y trouvait pas.

— Voilà la réponse, dit-il d'une voix altérée.

Fatos Klosi fixa le siège vide avec incrédulité.

— Mirella ! Mais c'est impossible ! Pourquoi ferait-elle cela ?

— Pourquoi, je n'en sais rien, répliqua Malko, mais si ce n'est ni vous, ni Sotir Vreto, ce ne peut être qu'elle. Quand vous l'avez envoyée le chercher, elle a compris qu'elle risquait d'être démasquée et elle a filé.

— Elle peut être aux toilettes, avança l'Albanais.

Ils attendirent quelques secondes, puis Fatos Klosi décrocha son téléphone et composa un numéro à trois chiffres. Il posa une question en albanais et raccrocha, puis annonça d'une voix blanche :

— Elle vient de partir en voiture. Le garde de l'entrée l'a vue.

*
* *

Fatos Klosi était effondré.

— Mirella ! murmura-t-il. Je la considérais comme ma propre fille. Je l'ai engagée parce qu'elle était orthodoxe, sans aucun lien avec les musulmans.

— Il faut la retrouver ! dit Malko. Vite.

Il était déjà debout.

— Je vais chez elle, fit-il, elle y est peut-être.

Il dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, où il retrouva Ylli Baci.

— Nous filons chez Mirella, dit-il. C'est elle qui trahissait.

— Je l'ai vue passer, remarqua le *stringer*, elle paraissait très pressée...

Tout en reculant, Malko lui expliqua ce qui se passait. Ylli ne semblait pas autrement surpris de la conduite de Mirella. Malko l'interpella.

— Vous vous en doutiez ?

— Non, non, se défendit le *stringer*, je ne pensais pas qu'elle trahirait Fatos Klosi. Mais je savais qu'elle était amoureuse...

— De qui ?

— Du « colonel » Pedrorika. En dépit de son bégaiement, c'est un homme qui plaît aux femmes. Et il est très généreux.

Malko sauta au plafond.

— Mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je ne pensais pas que c'était important...

— Et que savez-vous de cette histoire ?

Ylli sourit.

— Je connais assez bien Pedrorika. Quand j'ai récupéré mon stock de meubles de Claude Dalle, j'ai cherché des clients riches... Je lui en ai proposé. Et c'est Mirella qui est venue choisir. Bien sûr, c'est lui qui a payé.

Voilà qui expliquait l'ameublement somptueux du studio de Mirella et le magnifique chrono Breitling Wings Lady. C'était tout simplement une femme entretenue.

— Fatos Klosi est au courant ?

— Je ne pense pas. Jusqu'à ce qu'elle devienne la maîtresse de Pedrorika, Mirella vivait chez ses parents.

Voilà pourquoi Mirella avait innocenté le « colonel » à la suite d'un prétendu interrogatoire. Pourquoi elle avait tenté de persuader Malko que Mohammad Al Jafar avait quitté l'Albanie...

Restait une question vitale : quel était le lien entre ce « colonel » de l'armée kosovar et le terroriste islamiste ? Etait-ce Pedrorika qui avait organisé la liquidation des témoins, y compris Nasim Kastriot ?

Dans ce cas, c'était *lui* qui savait où trouver Mohammad Al Jafar.

Malko était amer. Décidément, on ne pouvait pas se fier aux femmes. Là où il avait cherché une explication politique, il n'y avait qu'une histoire de muqueuses. La belle Mirella était amoureuse.

Le brusque coup de volant d'Ylli Baci lui fit lever les yeux. Il aperçut un éclair mauve : l'Opel de Mirella Bishka venait de les croiser à toute vitesse.

— Demi-tour ! cria-t-il.

Ylli Baci avait déjà entamé la manœuvre. Lorsqu'il l'eut terminée, la voiture mauve avait disparu.

— Elle doit se rendre chez Pedrorika, conclut Malko. Vous savez où il habite ?

— Bien sûr, dit Ylli.

Le *stringer* regagna le boulevard Dëshmorët E Kombit, traversa en trombe la place Skënderbeg pour remonter la rue Dibrës, une grande artère très animée filant vers le nord-est. Juste avant d'arriver à une *medreseja* [1], il tourna à droite dans une petite rue qui se terminait par une placette, d'où partait un étroit chemin pavé bordé de villas entourées de murs. Ylli s'arrêta sur la placette et désigna la troisième villa à gauche, reconnaissable à une énorme antenne satellite.

— C'est là, dit-il.

Si Mirella avait eu le temps d'arriver jusque-là, sa voiture aurait dû s'y trouver. Donc, l'hypothèse de Malko était fausse.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ylli.

— On attend un peu, dit Malko.

Ils ne patientèrent pas longtemps. Dix minutes plus tard, un gros 4X4 avec des plaques vertes diplomatiques apparut et s'arrêta près d'eux. Deux hommes armés de Kalach en descendirent d'abord. Menaçants. Puis un troisième, de forte stature, avec un beau visage un peu empâté, en tenue de combat de l'armée suisse. Des étoiles de colonel ornaient ses épaulettes. Il se retourna pour aider une femme à descendre du 4X4. Mirella avait les traits tirés et le regard obstinément baissé.

Malko fit un pas en avant et appela la jeune femme.

— Mirella !

Elle ne réagit pas mais un des deux hommes armés s'interposa aussitôt et planta sa Kalach sur le ventre de Malko, l'air mauvais. Ylli Baci intervint aussitôt, traduisant pour Malko :

— Ce sont les gardes du corps du colonel. Ils vous interdisent d'avancer.

La rage au ventre, Malko vit Mirella accompagnée de son

1. Université islamique.

protecteur s'engager dans le chemin pavé, puis disparaître dans la villa. Sans un regard pour lui.

Ylli Baci remarqua :

— Ils ont le statut d'ambassade. On ne peut rien faire.

— Retournons au Shik, dit simplement Malko.

Mirella lui faisait payer cher sa petite récréation sexuelle.

*
* *

Sotir Vreto était encore décomposé. A la fois d'avoir échappé à la mort et d'avoir été soupçonné de trahison. Lui aussi avait appris avec stupéfaction celle de Mirella. Il avoua :

— On m'avait dit qu'il y avait quelque chose entre elle et ce Kosovar... Mais jamais je n'aurais pensé qu'elle le renseignait... Peut-être l'a-t-elle fait involontairement.

Malko secoua la tête.

— Hélas, non ! Elle connaissait les conséquences de ses trahisons. La mort de Izmet Koha, celles du comptable de la fondation Al Haramein et de Gesim Shehu. Maintenant, au moins, nous savons que le « colonel » Pedrorika est la clef de l'affaire. S'il a protégé Mohammad Al Jafar avec cette férocité, c'est qu'il est intimement lié à lui. Peut-être même ce terroriste est-il *chez* lui.

Fatos Klosi hacha la tête.

— Je ne pense pas. Les Kosovars ont trop besoin de nous pour prendre un risque pareil. Même le « colonel » Pedrorika ne pourrait le faire sans l'accord de la direction politique de l'UCK. C'est impensable. Par contre, il est possible qu'à titre personnel, il aide Mohammad Al Jafar.

— Que pouvez-vous faire contre lui ? demanda Malko.

Fatos Klosi baissa les yeux.

— Pas grand-chose. Il a le statut diplomatique. Il peut refuser de répondre à nos questions. Nous ne pouvons ni perquisitionner chez lui, ni l'arrêter. Il me faudrait le feu vert du premier ministre et il ne me le donnera jamais.

Sombres perspectives... Malko ravala sa fureur, cherchant

ce qu'il pouvait encore faire. Comme s'il lisait dans ses pensées, Fatos Klosi ajouta vivement :

— Bien sûr, je vais faire surveiller sa maison. Mirella est citoyenne albanaise et, elle, je peux l'arrêter.

Il valait mieux ne pas trop compter là-dessus... Malko récapitula mentalement ce qui lui restait pour « remonter » jusqu'à Mohammad Al Jafar.

— Pouvez-vous interroger Britan Mata ?

— On peut essayer, concéda le patron du Shik. Mais, à la lumière de ce que nous savons désormais, il a reçu ses ordres de Pedrorika.

— C'est probable, admit Malko, mais on peut toujours tenter le coup.

Fatos Klosi, qui visiblement voulait se racheter, s'empressa de dire :

— J'ai quand même une bonne nouvelle : nous avons identifié, grâce à sa fiche d'hôtel, l'homme qui a acheté les billets d'avion. Il s'appelle Zamir Meidani et il est né dans le Nord. Il a quitté sa chambre ce matin et nous ne le lâchons pas. Mes hommes me tiennent au courant en permanence.

Malko reprit un peu espoir.

— Celui-là peut nous mener à Mohammad Al Jafar, souligna-t-il. S'il vous sème, c'est fini...

— Il ne nous sèmera pas, affirma Fatos Klosi. Je vous tiens au courant.

*
* *

Grant Petersen, affalé dans son beau fauteuil jaune, la barbe toujours aussi sale, la panse rebondie, avait écouté Malko d'une oreille distraite. Visiblement, il ne se sentait plus concerné par l'affaire Mohammad Al Jafar. Il remarqua quand même :

— Donc, votre copine Eleuthera ne nous avait pas raconté de salades... C'était bien Pedrorika !

— Tout à fait ! confirma Malko. Elle a donc droit à ses cinquante mille dollars.

L'Américain sursauta.

— On voit bien que ce n'est pas votre argent... Offrez-lui dix mille, et les cartons de Taittinger. Parce qu'on n'est pas prêt d'avoir une bonne nouvelle à arroser.

Eleuthera continuait sa grève de la vie, au troisième étage de la villa du chef de station de la CIA, nourrie par la cuisinière de l'Américain. Malko estimait qu'elle avait gagné son argent.

— Grant, dit-il, elle ne partira pas sans ses cinquante mille dollars. Or, elle habite chez vous... Il serait fâcheux que de mauvaises langues aillent raconter à Langley que vous hébergez votre maîtresse aux frais du contribuable américain.

Grant Petersen posa brutalement sa chope de café.

— *Jesus-Christ !* Comment le saurait-on ?

— Cela peut revenir aux oreilles de l'ambassadeur, répliqua Malko.

Le chef de station demeura quelques instants prostré, puis se leva brusquement.

— OK. Je vais vous donner l'argent. Vous me rapporterez un reçu. Il y a des vols tous les jours pour Athènes. Qu'elle se tire *aujourd'hui*.

— C'est ce que je vais lui conseiller, fit suavement Malko.

*
* *

Assis à la terrasse du café *Bajram*, juste en face de la statue du fondateur de la ville, Fatmir Cerem et Britan Mata suivaient d'un œil intéressé le manège des véhicules d'une ONG allemande qui venait d'arriver à Bajram Curri pour y installer un hôpital ultra-moderne. Une demi-douzaine de 4X4 flambant neufs, tout blancs, ornés de la croix rouge, et deux camions Mercedes rutilants eux aussi, remplis de matériel médical. C'était la journée « portes ouvertes » et les Allemands distribuaient à la population remèdes et conseils.

— Voilà exactement ce qu'il me faut, remarqua Fatmir Cerem avec un sourire ravi.

— Je m'en occupe, affirma Britan Mata.

Il était arrivé un peu plus tôt dans la journée de Tirana, où

il n'avait pas l'intention de remettre les pieds avant un certain temps. L'arrestation de son second, Gesim Shehu, puis sa liquidation, avaient été déterminantes. Il lui fallait se rendre utile et montrer à Fatmir Cerem qu'il valait bien ses « pistoleros » à la Kalach facile. Fatmir Cerem se leva et gagna sa BMW, escorté de son fidèle Bezim et de deux autres gardes. Son hôte, Mohammad Al Jafar, allait être satisfait : le ciel lui envoyait l'élément dont il avait besoin pour son plan de vengeance. De plus, si tout se passait bien, il aurait dans quarante-huit heures un passeport valable, avec un bon visa. Il avait envoyé à Tirana Zamir Meidani, un de ses meilleurs hommes, pour s'en occuper ! Il était sûr, malin et fiable.

Fatmir Cerem avait hâte d'être débarrassé de son hôte encombrant. Depuis qu'il était chez lui, l'Albanais ne pouvait s'empêcher de scruter régulièrement le ciel. La région fourmillait d'avions et d'hélicos américains et l'opération « Infinite Reach »[1] prouvait que les Américains n'hésitaient jamais à frapper... Cependant, le trafic d'armes avec le Kosovo lui rapportait trop pour qu'il se brouille avec le protégé du « colonel » Pedrorika. Or, la guerre au Kosovo ne faisait que commencer. Grâce à elle, il allait gagner de l'argent pendant des années...

*
* *

Installés devant un *byrek* et un café, à l'intérieur du café *Hexagone* où il avait ses habitudes, Kajdar Popja attendait le client, observant deux filles très court vêtues qui bavardaient dans le patio. C'était un des endroits les plus gais de Tirana, juste derrière la place Skënderbeg. La clientèle était très variée : contrebandiers en tous genres, dealers de drogue, quelques putes, des chômeurs, des Kosovars, des flics aussi. Kajdar Popja en avait repéré un, de l'autre côté du patio. Corpulent, avec une grosse moustache noire, toujours en

1. Bombardement de Khartoum et de l'Afghanistan par des missiles de croisière.

veste et cravate, il passait ses journées à jouer au billard ou à bavarder, depuis que le gouvernement de Fatos Nano l'avait mis en disponibilité. Lui et Popja échangèrent un signe amical. Ici, c'était un endroit neutre. Chacun faisait son business sans se préoccuper des autres. Le patron vint se pencher à l'oreille de Kajdar Popja.

— Un type veut te voir. Il vient de la part de Agron.

— Où il est ?

— Là, au comptoir. Le grand avec le blouson bleu.

Kajdar Popja examina l'inconnu avec soin. Agron était son rabatteur, celui qui faisait le premier tri. Ce n'était pas tellement la police que craignait Kajdar, mais les mauvais payeurs ou les voyous. Ceux qui, au moment de payer, vous collent un pistolet sur le front. Ce client-là ressemblait plutôt à un bûcheron qu'à un voyou.

— OK, dis-lui de venir.

Le patron fit la commission et l'inconnu vint s'asseoir en face de Kajdar Popja. Avec un sourire engageant, il dit à voix basse :

— Agron m'a dit que tu pouvais m'aider...

Kajdar Popja, prudent, sourit.

— Ça dépend, peut-être. C'est pour toi ?

A lui tout seul, Kajdar Popja tenait une petite agence d'immigration pour tous les Albanais souhaitant émigrer clandestinement. Il s'occupait de tout, selon le devis. Le moins cher était un passage par bateau à partir de Vlora, ensuite on larguait les gens sur une plage italienne, sans papiers. Des minables qui ne lui rapportaient que cinquante dollars... Quand les affaires étaient calmes, il donnait dans la cigarette. Il était en train d'écouler avec succès un container entier de Gauloises blondes dérobé dans une zone *off-shore* de Durrës. Les montagnards appréciaient beaucoup les Gauloises blondes. En Albanie, on adorait la France.

— Non, fit l'inconnu, pour un ami.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Un passeport d'abord...

Kajdar Popja sourit et plongea la main dans sa poche intérieure.

— Ça, c'est facile.

Il étala sur la table trois passeports : un hollandais, un grec et un libanais...

Ils portaient encore les photos des gens à qui on les avait volés. Kajdar Popja précisa aussitôt :

— Si tu me donnes une photo, c'est fait dans la journée, avec le cachet à sec.

— Combien ?

— Six cents dollars.

— Tu n'as rien d'autre ?

Kajdar Popja rafla les trois passeports et les remit dans sa poche, puis se pencha au-dessus de la table.

— J'ai *tout* ce que tu veux. Tu connais le proverbe bulgare : « Si tu n'arrives pas à résoudre un problème avec de l'argent, alors, tu le résoudras avec *beaucoup* d'argent... » Si tu as de l'argent, je peux même t'avoir un passeport américain avec un visa. Mais c'est sept mille dollars et cela prend du temps. La moitié payable d'avance.

Comme les frais ne se montaient qu'à 10 %, cela laissait encore une marge confortable... Son vis-à-vis ne se troubla pas, précisant seulement :

— C'est pour l'Italie.

Kajdar alluma une de ses Gauloises blondes.

— Ecoute, si tu veux que je t'aide, il faut m'en dire plus. Ton type, il ressemble à quoi ? Il parle quelle langue ? Si tu veux un truc sûr, il faut travailler un peu.

— Je veux un truc *totalement* sûr.

Le trafiquant s'illumina et commanda deux cafés. Un truc « sûr », cela voulait dire pas mal d'argent.

— Si tu veux dormir tranquille, il faut un passeport dont le type parle la langue. Qui ne soit pas dans les ordinateurs. C'est-à-dire un *vrai* passeport.

— C'est possible ? Un Libanais ?

— Mille cinq cents dollars, tout neuf, au nom que tu veux. Tu me donnes deux photos et mille dollars. Avec ça, tu fais le tour du monde.

Kajdar Popja ne bluffait jamais. Un de ses concurrents avait eu l'imprudence de refiler un passeport prétendument vierge, en réalité volé, à un malfaisant qui avait passé six mois en prison à la suite d'un contrôle. En sortant, il avait

regagné l'Albanie, où son premier geste avait été de vider un chargeur dans la tête de son vendeur...

Son client hocha la tête, rassuré par cette avalanche de chiffres.

— Mille cinq cents dollars, cela me va.

— Où veut-il aller avec son passeport ? Le problème c'est qu'avec les Libanais, il faut des visas partout... C'est pour ça qu'ils ne sont pas chers.

— En Italie.

— En Italie, répéta pensivement Kajdar Popja. Dans ce cas, il faut un vrai visa. Sinon, il peut avoir des problèmes. Et ça, c'est mille deux cents dollars.

— Qu'est-ce que tu veux dire par *vrai* ?

Kajdar Popja eut un sourire épanoui.

— Je veux dire un visa délivré par le consulat d'Italie à Tirana, avec un numéro communiqué aux autorités italiennes. Un visa « Schengen ». Tu peux te balader dans toute l'Europe avec ça.

L'autre réfléchit quelques instants et releva la tête.

— Combien de temps il te faut ?

— Trois jours à partir du moment où tu me donnes les photos et mille cinq cents dollars. Peut-être quatre.

— Mais tu fais comment ? demanda le client, méfiant.

Kajdar Popja regarda autour de lui et dit à voix basse :

— Il y a des employés au consulat italien qui aiment bien les dollars. Ils peuvent glisser de temps en temps une demande bidon dans la pile. Et c'est signé par le consul qui ne vérifie pas. Tu comprends ? Alors, quand tu seras décidé, reviens me voir.

Il fit mine de se lever. L'autre le retint.

— Attends.

Il sortit une liasse de dollars et en compta quelques-uns sous la table, qu'il tendit de la même façon à Kajdar Popja. Ensuite, il posa sur la table une pochette en plastique transparent avec deux photos. Kajdar Popja y jeta un coup d'œil rapide. Un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu ras, de type arabe ; grosse bouche, yeux enfoncés, immenses oreilles. Pour un Libanais, c'était parfait.

— OK, dit-il en empochant le tout. Tu reviens ici dans trois jours, à la même heure.

L'autre ne se leva pas. Le regard fixé sur lui, il dit d'une voix lente :

— Tu ne me connais pas. Mais, *moi* je te connais. Tu habites 244 Qemal Pacha. Tu as une jolie femme aux yeux clairs et un beau petit garçon. Ils mourront avec toi si tu me doubles.

Sans attendre de réponse, il se leva. Kajdar Popja le suivit des yeux, mal à l'aise. Il avait croisé assez de gens dangereux pour savoir que celui-là l'était. On n'a pas besoin de gesticuler pour se faire comprendre... Il se leva, tira deux cartouches de Gauloises blondes d'un sac posé à terre, et rattrapa son client.

— Tiens, prends ça. C'est en prime. Si tu connais des acheteurs, c'est dix dollars la cartouche et 10 % pour toi.

L'autre prit les cigarettes et s'éloigna. Son sourire ne rassura pas Kajdar Popja. Il allait mettre du cœur à l'ouvrage.

*
* *

— Il a contacté un certain Kajdar Popja, au bar *Hexagone*. Un trafiquant de faux papiers très connu.

Fatos Klosi semblait ravi. Malko avait été convoqué une heure plus tôt. Une fille à lunettes, maigre comme un clou, avait remplacé la pulpeuse Mirella. De celle-ci, aucune nouvelle, elle semblait cloîtrée chez le « colonel » Pedrorika. Malko, en appelant son portable, était tombé sur une voix albanaise masculine. Mirella était bien gardée. Quand il repensait à leur brève rencontre, il se demandait quelle avait été la part de spontanéité et celle de la trahison. En tout cas, Mirella avait bel et bien trompé son amant. Même si c'était un peu à son corps défendant.

— Bravo, dit Malko. Est-ce qu'on peut interroger ce Kajdar Popja ?

— Il ne vaut mieux pas, répliqua Fatos Klosi. Nous le connaissons, c'est un trafiquant professionnel. Il ne parlera pas, surtout si c'est un cas délicat. Il faut le surveiller. Il est

tous les jours au même endroit. Comme nous filons *aussi* l'autre, nous allons savoir ce qui se passe.

— Espérons que cette fois, nous aurons plus de chance, remarqua Malko.

Le calme qui régnait depuis la disparition de Mohammad Al Jafar pouvait être trompeur, car les menaces de l'organisation Bin Laden restaient rarement sans effet.

Or, d'après la CIA, l'ambassade américaine de Tirana devait être la prochain cible de Bin Laden. Les événements des derniers jours prouvaient que son représentant en Albanie, Mohammad Al Jafar, bien que fugitif, disposait encore de nombreuses complicités. Donc, qu'il n'avait pas perdu son potentiel de nuisance.

Tant qu'il serait en liberté, c'était une épée de Damoclès au-dessus de la tête des Américains en Albanie.

CHAPITRE X

Mohammad Al Jafar contemplait avec une satisfaction non dissimulée le beau camion tout blanc immobilisé devant la maison de Fatmir Cerem. Arrivé là pendant la nuit, vidé de son contenu, le plein fait, il était prêt à servir. Britan Mata, à la tête de quelques hommes de Fatmir Cerem, l'avait volé aux Allemands pendant la nuit. Ceux-ci, naïfs, avaient eu l'imprudence de le laisser garé avec leurs autres véhicules en face de l'hôtel *Ermal*. Les deux gardiens albanais, qui tenaient à leur vie, n'avaient guère résisté.

A l'aube, les sept véhicules avaient disparu. Fou furieux, les employés de l'ONG allemande s'étaient retrouvés à pied.

— On le repeint ? suggéra Fatmir Cerem.

— Surtout pas ! s'exclama Mohammad Al Jafar.

Le Soudanais fit le tour du véhicule qui portait encore ses plaques allemandes. Sur ses flancs blancs s'étalait en grosses lettres l'inscription : « FELD LAZARET »[1] encadrée de deux énormes croix rouges. De quoi passer les barrages sans problème. Mohammad Al Jafar se retourna vers son hôte.

— Il faudrait le charger avec ce qu'on a acheté. Et puis, j'ai besoin d'une machine à laver.

— Une machine à laver ? demanda Fatmir Cerem, surpris.

— Oui, pour la minuterie.

— Ah bon ! On en volera une cette nuit, à Bajram Curri.

— Bien, approuva le Soudanais. Mais qui va conduire le camion ?

1. Hôpital de campagne.

Fatmir Cerem se tourna vers Britan Mata.

— C'est une façon amusante de retourner à Tirana, non ?

Britan Mata eut un sourire embarrassé. Sans savoir exactement ce qu'il en était, il se doutait de la destination du camion.

Fatmir Cerem insista.

— Britan, moi, je te donne dix mille dollars si tu conduis ce camion. Et ensuite, tu resteras avec moi. Sauf, si ça te fait peur.

Vexé, le voyou réagit aussitôt.

— Peur ! Je vais le conduire. Même pour rien, si tu me le demandes.

Fatmir Cerem se tourna vers le Soudanais.

— Voilà.

Mohammad Al Jafar toisa Britan Mata. Gêné. Il aurait préféré un Croyant, un vrai, mais il n'en avait pas sous la main.

— Tu seras peut-être obligé de faire le sacrifice de ta vie, dit-il.

Britan Mata fanfaronna.

— J'ai fait des trucs plus difficiles.

— Si tu réussis, conclut Mohammad Al Jafar, tu seras un héros de l'Islam. Si tu échoues, un martyr.

Britan Mata préférait être un héros qu'un martyr, mais il avait souvent risqué sa vie pour des enjeux bien inférieurs...

— Explique-moi ton truc de machine à laver, dit-il.

*
* *

Un soleil éblouissant brillait sur Tirana. Réduit à l'inaction, Malko s'était installé à la piscine en compagnie de quelques journalistes. Il vit arriver une fille qu'il avait déjà aperçue à l'hôtel. Très grande, toujours habillée en homme, en treillis avec d'énormes chaussures de marche. Elle s'installa en face de lui et commença à se déshabiller. En un clin d'œil, elle se transforma en une naïade sexy dans son maillot deux pièces noir, puis défit son chignon, faisant cascader jusqu'à ses reins de longs cheveux blonds. Elle plongea dans la

piscine, nagea un peu et ressortit à côté de Malko, à qui elle adressa un sourire amical.

— En chomage technique, vous aussi ? lança-t-elle. Il ne se passe plus rien dans ce putain de pays !

C'était aussi l'avis de Malko. Mohammad Al Jafar semblait être sur une autre planète. Mirella Bishka était toujours claquemurée chez son amant kosovar et Zamir Meidani, qui traînait la moitié du Shik à ses basques, passait ses journées à jouer au billard. En tout cas, la blonde le prenait pour un journaliste. Elle se hissa hors de la piscine, à un mètre de lui. Superbe créature, avec de larges épaules de nageuse, des seins épanouis dont les grosses pointes dardaient sous le maillot, des cuisses longues et musclées.

— C'est vrai, dit-il, mais tant qu'il fait beau...

Elle tordit ses cheveux mouillés, un peu déhanchée et très sexy, puis lui tendit la main.

— Hildegarde Neff, de *Euronews*.

— Malko Linge, le *Kurier* de Vienne.

— *Ach !* Vous êtes autrichien, continua-t-elle en allemand. Ça fait trois semaines que je suis à Tirana. J'en ai marre et il ne se passe plus rien. En plus, la bouffe est infecte.

Malko allait lui répondre lorsqu'il aperçut, venant vers lui, le cousin d'Ylli Baci qui travaillait au Shik. Il se leva et alla à sa rencontre.

— Zamir Meidani est au bar de l'*Hexagone* avec le trafiquant de faux papiers. M. Klosi m'a demandé de vous prévenir.

— Vous voulez que je vienne ?

L'Albanais eut un sourire embarrassé.

— Non. Nous avons la situation sous contrôle. On vous tient au courant.

Il repartit. La journaliste d'*Euronews* guettait Malko.

— Des nouvelles ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore, fit-il prudemment.

Elle lui adressa un sourire ravageur.

— Venez dîner avec notre groupe, ce soir, proposa-t-elle. On a trouvé un italien pas trop dégueu. On y échangera nos informations.

Au ton de sa voix, elle était prête à échanger beaucoup plus que cela...

— Pourquoi pas ? dit Malko, l'esprit ailleurs.

Vexée, la journaliste plongea et s'éloigna dans un crawl impeccable, les fesses cambrées hors de l'eau. Une splendide femelle.

*
* *

Kajdar Popja, contrarié, faisait contre mauvaise fortune bon cœur, devant son interlocuteur au visage fermé.

— Mon contact au consulat d'Italie était malade, expliqua-t-il. Je n'aurai le visa que cet après-midi.

— Tu m'avais dit trois jours, fit sèchement Zamir Meidani. Rends-moi mon argent.

— Je ne peux pas, j'en ai déjà donné une partie, répliqua Popja. Mais il n'y a pas de lézard. Tu auras le passeport et le visa ce soir.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit, souligna son client d'une voix menaçante.

Kajdar Popja posa la main sur son cœur.

— Devant Dieu, je te jure que tout va bien. Le passeport est parfait et le visa le sera aussi...

— Quand me le donneras-tu ?

Le trafiquant eut soudain une idée de génie. Se penchant en travers de la table, il proposa :

— Ecoute, je te propose une compensation pour ce retard. Tu n'as pas envie d'une belle petite *kuçke* ?[1]

— Pourquoi ?

Ayant remarqué la lueur d'intérêt dans les yeux de son client, Kajdar Popja enfonça le clou :

— Il y en a quelques-unes qui travaillent pour moi, avoua-t-il. Je te donne rendez-vous dans un bar, le *Onda*, *rruga*[2] Luigj Gurakuqi, sur la gauche, à côté d'un tailleur. Vers huit

1. Salope.
2. Rue.

heures. Je te donnerai le passeport avec le visa. Et, en prime, tu pourras choisir une fille et partir avec elle.

— Où ? demanda Zamir Meidani qui avait du sens pratique.

Kajdar Popja sourit.

— Il y a un hôtel, le *Dajsi*. Elles y ont leurs habitudes. C'est moi qui t'offre tout. Tu gagnes au moins cent dollars. C'est OK ?

— OK, fit le client après une petite hésitation.

Il ne fallait jamais refuser les bonnes choses de la vie. Les deux hommes se séparèrent sans se serrer la main. Kajdar Popja regretta par la suite de ne pas avoir précisé qu'il voulait le solde de l'argent contre le passeport, mais cela allait de soi.

Il s'apprêta à recevoir son client suivant, un pauvre bougre qui avait économisé lek par lek pour se payer une traversée vers l'Italie, où il avait toutes les chances d'être refoulé. Tandis que celui-ci s'asseyait en face de lui, Kajdar Popja se demanda qui était assez riche pour payer deux mille deux cents dollars un passeport et un visa.

*
* *

— Le « check-point » sur la route de Skhöder a vu passer le 4X4 du « colonel » Pedrorika, annonça Fatos Klosi. Il se dirigeait vers le nord.

— Qui se trouvait à bord ? demanda aussitôt Malko.

— Au moins trois hommes, mais les policiers n'ont pas vu l'arrière : il y avait des rideaux. Comme le véhicule a une plaque CD, impossible de le fouiller : les Kosovars sont très susceptibles.

Donc, impossible de savoir si Mirella avait quitté Tirana. Malko préféra penser à autre chose. Il aurait aimé, sur un plan intellectuel, savoir pourquoi la jeune femme avait trahi. Etait-ce seulement pour les beaux yeux du colonel kosovar ?

Hildegarde Neff, la journaliste allemande, l'avait relancé et il dînait avec elle, finalement en tête à tête, ses amis restant à l'hôtel. Il allait quitter le bureau du patron du Shik lorsque

la secrétaire à lunettes passa une communication à ce dernier. Visiblement de mauvaise qualité : un portable. L'Albanais fit signe à Malko de ne pas partir. Dès qu'il eut raccroché, il annonça :

— Mes hommes ont suivi Kajdar Popja. Il vient de rencontrer un employé albanais du consulat d'Italie. Les deux hommes étaient au fond d'un café et il a été impossible de savoir ce qui s'est passé, mais nous ne le lâchons pas d'une semelle. S'il y a du nouveau, je vous appelle sur votre portable.

Grant Petersen lui avait donné un portable aux normes albanaises. L'Américain ne sortait plus guère du *compound*, se partageant entre la bière, le Defender et d'interminables conversations téléphoniques cryptées qui devaient coûter des fortunes aux contribuables américains. Visiblement, il était ravi que Malko ait repris l'enquête sur Mohammad Al Jafar. Il comptait les jours qui le séparaient de son retour à la civilisation.

*
* *

Zamir Meidani regarda l'enseigne *ONDA* avec méfiance. Puis, après avoir jeté un coup d'œil circulaire, il entra. Un escalier étroit menait au sous-sol. A droite, un bar, et quelques boxes en face d'une minuscule piste de danse aux murs tapissés de miroirs. Une lourde odeur de haschich flottait dans l'atmosphère. L'éclairage était tellement tamisé qu'il mit quelques secondes à identifier Kajdar Popja, installé au bar. Ce dernier lui adressa un signe discret et Zamir Meidani le rejoignit. Les deux hommes s'embrassèrent à l'albanaise.

— J'ai ton passeport ! souffla Kajdar Popja à l'oreille de son client.

— Donne !

— Attends. Je t'ai promis une surprise. Regarde, au fond !

Zamir Meidani écarquilla les yeux et aperçut trois filles attablées dans la pénombre. Deux brunes, assez ternes. La troisième avec sa chevelure blonde, sa mini découvrant une

grande partie de ses cuisses et ses chaussures blanches compensées l'excita immédiatement. Elle avait une lippe vulgaire et provocante, un maquillage outrancier et un rouge à lèvres presque phosphorescent. Il se retourna vers le bar.

— La blonde, dit-il.

Kajdar Popja eut un sourire salace.

— Tu as raison, c'est la plus *buçe*[1] des trois. Attends-moi.

Il descendit de son tabouret et alla dire quelques mots à l'oreille de la fille. Celle-ci se leva et s'approcha du bar. Son pull rouge moulait une grosse poitrine et sa jupe était si courte que Zamir eut tout de suite envie de glisser la main dessous. La fille le fixait avec un sourire commercial.

— *Mirdita*[2], dit-elle. Je m'appelle Albana.

Zamir Meidani la fixait avec une telle intensité qu'il sentit à peine la main de Kajdar Popja lui glisser une enveloppe sous le bar. Leurs regards se croisèrent. Kajdar Popja souriait.

— Que Dieu veille sur ton ami ! dit-il. Tu verras, il sera content.

Machinalement, Zamir Meidani glissa l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste. Se souvenant de sa mission, il dit à la fille :

— Attends-moi ici.

Il fila dans les toilettes et, une fois enfermé dans les WC à la turque, il ouvrit l'enveloppe et regarda le passeport. Il était parfait. Pas trop neuf, pour ne pas attirer l'attention, muni déjà de quelques visas grec, jordanien, tunisien. Il s'arrêta au visa italien. Valable trois mois. Soulagé, il remit le document dans sa poche et remonta. Une musique sirupeuse emplissait le bar. Les deux brunes dansaient entre elles. La blonde s'approcha de lui et l'enlaça, pressant son ventre contre le sien. Euphorique, il se laissa entraîner sur la piste. Cette salope savait y faire. Elle se frottait sans vergogne et, en quelques instants, il eut une érection infernale. Les yeux

1. Chienne.
2. Bonsoir.

dans les siens, elle empoigna son sexe raide à travers le pantalon, et le serra.

— *Ma ngref !*[1] murmura-t-elle.

— Viens, grommela-t-il. Tu connais un endroit ?

— *Po.*

Elle passa devant lui dans l'escalier, balançant ses hanches, si cambrée qu'il aperçut le triangle noir de sa culotte. Il n'en pouvait plus. Dehors, il demanda avidement :

— Tu sais où aller ?

— *Po.* Ce n'est pas loin. On va marcher.

Ils débouchèrent sur la place Skënderbeg au moment où le minaret de la vieille mosquée appelait à la dernière prière de la journée. Un embouteillage monstre bloquait la place. Sali Berisha haranguait de maigres troupes massées devant l'esplanade de l'opéra. Le ciel était bleu, les montagnes se détachaient sur l'horizon comme un décor de carton pâte. Albana entraîna son client le long du boulevard Dëshmorët E Kombit. Deux cents mètres plus loin, ils atteignirent la façade verdâtre d'un vieil hôtel stalinien, le *Dajsi*, caché derrière un rideau d'arbres.

Albana entra d'un pas décidé. On se serait cru en Russie : le plafond avait bien sept mètres de haut, les boiseries étaient sombres et crasseuses, tout semblait abandonné. A droite, une employée rogomme trônait à la réception. Albana se tourna vers son client.

— Donne-moi vingt dollars pour la chambre.

Zemir Meidani failli protester que cela n'était pas prévu dans les accords, mais il avait trop envie de la baiser.

Albana revint avec une clef et s'engagea dans l'immense escalier à la moquette rapée. La chambre était au premier. Six mètres de plafond. Volets fermés, cela sentait le moisi. Les meubles étaient couverts de poussière, le lit défoncé. Mais quand la pute revint se frotter à lui, Zamir Meidani n'eut plus qu'une idée : se soulager.

*
* *

1. Je te fais bander.

Fatos Klosi était dans sa voiture quand il reçut un message de l'équipe chargée de surveiller Kajdar Popja. Ils venaient d'assister à la rencontre entre les deux hommes. Mais le *Onda* était trop petit pour qu'ils viennent au contact. Ils ignoraient donc si le trafiquant avait remis un passeport à Zamir Meidani ou non. Ce dernier, surveillé par une autre équipe, venait de pénétrer dans l'hôtel *Dajsi* avec une pute...

Devaient-ils l'intercepter ?

Fatos Klosi réfléchit. Au stade où il était, il ne pouvait plus se permettre la moindre erreur. Les Américains ne le lui pardonneraient pas. Et cela aurait des conséquences incalculables pour l'Albanie. Il fallait retrouver Mohammad Al Jafar.

— Ne faites rien pour l'instant, dit-il. Interrogez Kajdar Popja. Il *faut* qu'il dise s'il a remis un passeport.

Il raccrocha, l'estomac retourné. Il abhorrait la violence, mais l'ordre qu'il avait donné était sans ambiguïté. Il fallait faire parler Kajdar Popja. A n'importe quel prix.

*
* *

Les trois hommes dévalèrent l'escalier du *Onda* en se bousculant. Tous arboraient blouson de cuir, jean, chemise de laine. Et des cagoules noires. Le premier attrapa Kajdar Popja par le col de sa veste et le jeta à terre, entraînant son verre avec lui. Le second lui assena aussitôt un coup de pied qui le plia en deux dans un hurlement. Muettes, les deux filles brunes se recroquevillèrent au fond de la salle. Le barman, paralysé, regardait le pistolet de gros calibre braqué sur sa tête.

Son angoisse ne dura pas.

Le premier cagoulé remit Kajdar Popja debout et le tira vers l'escalier. En moins d'une minute, les quatre hommes eurent disparu, ne laissant comme trace de leur passage qu'un verre brisé et du Martini répandu sur la moquette. Pas un mot n'avait été échangé.

*
* *

Malko avait failli ne pas reconnaître Hildegarde Neff ! Le « soldat » s'était transformé en vamp ! Ses longs cheveux dénoués sur ses épaules, en tailleur dont la veste très longue faisait paraître la jupe encore plus courte, elle portait des bas noirs moulant ses jambes interminables et des escarpins qui lui faisaient dépasser Malko d'une demi-tête.

Ylli, qui attendait avec Malko, murmura :

— *Der phidi !*[1]

Ils partirent dîner tous les trois dans un des innombrables restaurants de poissons recommandés par Ylli. Hildegarde avait fait honneur au Taittinger de contrebande, mangée des yeux par le *stringer*. Parfois, sa veste de tailleur s'entrouvrait, montrant qu'elle ne portait dessous qu'un soutien-gorge de dentelle noire. Malko était partagé entre la satisfaction de se dire qu'Hildegarde finirait vraisemblablement dans son lit et la déception de ne pas avoir de nouvelles fraîches du Shik. Pour mettre de l'ambiance, Ylli n'arrêtait pas de raconter des histoires drôles.

— Vous connaissez la différence entre le Sida et une vieille Lada ? demanda-t-il.

— Non, avoua Malko.

— Une Lada, on n'arrive jamais à la refiler...

Hildegarde pouffa, ravie. Elle jeta un coup d'œil en coin à Malko.

— Vous semblez soucieux, remarqua-t-elle.

— Non, non, assura-t-il. Juste un peu fatigué. On va rentrer.

Hildegarde était déjà debout, exposant ses jambes interminables.

*
* *

Kajdar Popja gisait recroquevillé à l'arrière d'un vieux break, entre un balai et une serpillère, les mains menottées dans le dos. Un des cagoulés maintenait le canon d'un pistolet contre son cou. Ils roulaient déjà depuis une dizaine de

1. Quel canon !

minutes, en cahotant effroyablement. Le break ralentit et entra dans un terrain vague où il s'arrêta.

On ouvrit le hayon et un de ses ravisseurs jeta Kajdar Popja sur le sol caillouteux. De nouveau, il reçut une grêle de coups de pied. Quand il fut bien « attendri », un des cagoulés le prit par les cheveux, braqua son pistolet sur son front et parla pour la première fois.

— On va te poser une question. Tu as droit à une seule réponse. Si c'est la mauvaise, je t'explose la tête.

Kajdar Popja releva un peu la tête et, de toutes ses forces, cracha sur la cagoule.

CHAPITRE XI

Commencée sous des auspices aussi riants, la conversation ne pouvait que mal se passer. Le cagoulé recula et, de toutes ses forces, envoya son pied en pleine figure de Kajdar Popja qui bascula sur le côté. Après quelques minutes supplémentaires d'« attendrissement », on l'appuya à la voiture et le chef s'accroupit en face de lui.

— Kajdar, dit-il, on ne t'en veut pas, à toi. On sait que tu es un honnête commerçant. Même si ce que tu fais n'est pas très légal.

Qu'est-ce que ce serait s'ils lui en avaient voulu ! Kajdar Popja décrypta vite : il n'avait affaire ni à des clients mécontents, ni à des concurrents, mais à des flics. Vraisemblablement du Shik. Les autres, il les payait. Il cracha une dent et demanda à travers ses lèvres fendues :

— Pourquoi vous me tabassez, alors ?

— Pour que tu comprennes que c'est important.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce soir, tu étais avec un client. C'est la troisième fois que tu le vois. Qu'est-ce que tu lui as vendu ?

Kajdar Popja cracha un peu de sang et entrouvrit le seul de ses yeux qui consentait à fonctionner.

— Tu sais bien que je ne peux pas répondre... Sinon...

Le policier cagoulé eut un hochement de tête plein de compréhension.

— Je m'en doutais. C'est dommage. Pour toi. Mais moi, j'ai un boulot à faire.

Avec une brutalité qui lui fit sauter deux dents de plus, il

lui enfonça le canon de son Zastava TT jusqu'à la luette, le renversant sur le sol. Il rabattit le chien. De toutes ses forces, Kajdar Popja s'agrippa à son poignet. Il ne voulait pas mourir.

— Attends ! Attends ! Je lui ai vendu un passeport ! Mais...

Le Zastava se retira de sa bouche.

— Il l'a sur lui ?

— Il l'avait quand je l'ai quitté.

Son interlocuteur se redressa et remit son pistolet dans son étui.

— Tu vois, c'était facile. Si tu es un garçon intelligent, tu ne parles pas de cette petite conversation. *Naten e mire*[1].

Les trois hommes remontèrent dans leur voiture qui s'éloigna en cahotant.

Kajdar Popja se releva en titubant. Si ces imbéciles lui avaient dit tout de suite qu'ils voulaient *seulement* savoir ça, il n'aurait pas le nez et plusieurs dents brisés. Sans compter la peur...

Encore un drame de l'incompréhension.

*
* *

— *Me grundje dhe thi the mire !*[2]

La pute blonde ne se le fit pas répéter. Zamir Meidani était debout à côté du lit, nu comme un ver, et elle n'avait gardé que ses bas. Ses gros seins un peu mous fascinaient Zamir, qui n'arrêtait pas de les tripoter. Quand il sentit son sexe raide comme un balai avalé par la bouche goulue d'Albana, il poussa un rugissement de bonheur. C'était l'avantage de la ville : les plaisirs raffinés. Il appuya comme un fou sur la tête de sa fellatrice qui lui échappa avec un hoquet, furieuse.

— *Ma fut !*[3] lança-t-elle.

1. Bonne nuit.
2. A genoux et suce !
3. Mets-le-moi !

Pour bien lui faire comprendre, elle s'allongea sur le lit, les jambes ouvertes. Mais Zamir ne l'entendait pas de cette oreille. Il marcha sur elle, la prit par les cheveux et la remit au travail. A genoux sur la moquette élimée, Albana se mit en devoir de lui en donner pour son argent, le suçant comme si sa vie en dépendait. Tant pis, ce con ne la baiserait pas.

Quand elle sentit la sève jaillir, elle retira sa bouche précipitamment et reçut en plein visage un shampoing de sperme, qu'accompagnait le hurlement de plaisir de Zamir Meidani foudroyé de bonheur, les bras ballants, la tête rejetée en arrière.

A ce moment précis, la porte explosa littéralement sous le poids de trois hommes cagoulés, armes au poing. L'un d'eux prit Albana par les cheveux et l'expédia dans un coin de la pièce. Les deux autres se jetèrent l'un sur Zamir Meidani, l'autre sur ses vêtements. En en clin d'œil, il fut menotté et tiré, toujours nu, hors de la pièce. La réceptionniste vit passer le groupe. Zamir Meidani ne touchait pas terre, encore assommé par son orgasme. Elle s'abstint de poser des questions inutiles. De toute façon, il avait payé d'avance.

*
* *

L'ascenseur du *Rogner* était arrêté au quatrième, la porte ouverte. Collée à la paroi, Hildegard Neff embrassait Malko à perdre haleine. Celui-ci entendit à peine la sonnerie de son portable. Quand il répondit, la voix de Fatos Klosi lui expédia une giclée d'adrénaline à lui faire exploser les artères.

— Nous l'avons arrêté ! Il avait sur lui un passeport libanais au nom de Mohsen Slim, avec la photo de Mohammad Al Jafar...

Le responsable du Shik avait la voix vibrante de joie.

— Il vous a dit où se trouvait Al Jafar ? demanda Malko.

— Pas encore, fit l'Albanais d'un ton qui fit froid dans le dos à Malko. J'ai prévenu Grant Petersen et je vous attends.

Malko rengaina son portable. Hildegarde Neff, les yeux brillants, l'observait, intriguée.

— Qui est Al Jafar ? demanda-t-elle.

— C'est une histoire un peu compliquée. Il faut que je te laisse.

— Où vas-tu ?

— Je ne peux pas te le dire tout de suite. Si je ne reviens pas trop tard, je te retrouve dans ta chambre.

Vexée, l'Allemande haussa les épaules, et sortit de la cabine.

— Je risque de dormir.

Malko avait déjà appuyé sur le bouton du rez-de-chaussée. Heureusement, Ylli Baci était encore dans le hall.

— Venez ! dit Malko, nous allons au Shik.

En route, il expliqua au *stringer* ce qui se passait. Le garde au Poulimiot ouvrit la porte avant même qu'ils descendent de voiture. Ils étaient attendus. L'immense chauffeur de Fatos Klosi les accompagna dans la salle d'interrogatoire du rez-de-chaussée, gardée par deux agents du Shik, Kalach à bout de bras.

Malko poussa la porte. Plusieurs personnes se pressaient dans la pièce carrée qui sentait la sueur, le sang et la saleté. Sur le tabouret où s'était déjà assis Gesim Shehu se tenait un homme à la carrure puissante, les yeux très enfoncés, uniquement vêtu d'un slip sale. Le visage et le corps marbrés de coups, il était menotté dans le dos, attaché par une chaîne. Autour de lui, trois agents du Shik, Grant Petersen, Bob Bow et Fatos Klosi ressemblaient à des chiens de chasse autour d'un animal blessé.

Fatos Klosi s'avança vers Malko.

— Nous savons déjà son nom. Il nous a dit qu'il vit à Bajram Curri où il possède un café. Il n'a pas d'antécédents judiciaires. Il prétend être venu en ville pour acheter des cigarettes de contrebande, des Gauloises blondes dont on a trouvé deux cartouches dans sa chambre.

— Et le passeport ?

— Il prétend ne rien savoir. Un de ses amis lui a donné de l'argent et des photos.

— Où est cet ami ?

— En Italie, d'après lui. Il devait déposer le passeport à la réception de son hôtel.

Superbe conte de fées...

Devant l'expression de Malko, le patron du Shik ajouta d'une voix égale :

— N'ayez crainte, nous le ferons parler. Très vite. C'est...

Il s'interrompit. La porte venait de s'ouvrir sur un homme corpulent, mal rasé, les cheveux gris en bataille, la chemise ouverte. Son regard fit froid dans le dos à Malko. Fatos Klosi le présenta.

— Sotir Vreto. C'est lui qui va mener l'interrogatoire... Il a un compte à régler.

— Il faut le descendre à la cave, chez nous, suggéra Grant Petersen.

Fatos Klosi eut un sourire glacial.

— Inutile. Nous savons traiter ce genre d'affaire. Venez prendre un café dans mon bureau.

Grant Petersen, Bob Bow et Malko lui emboîtèrent le pas. Une femme alla chercher des cafés. Fatos Klosi était gris de fatigue. La grande bâtisse blanche était silencieuse, morte.

Le hurlement qui se répercuta dans les couloirs vides fit sursauter les quatre hommes. Un cri atroce comme on en entend dans les films d'horreur. Ils se regardèrent sans un mot. Ne voulant pas penser à ce qui se passait un étage en dessous.

— C'est la guerre, soupira Fatos Klosi d'une voix mal assurée.

Impossible de savoir si c'était un regret ou une constatation. Malko regretta soudain de ne pas être dans les bras d'Hildegarde Neff.

*
* *

Zamir Meidani regardait sans y croire son index gauche sectionné à hauteur de la première phalange. Le sang s'écoulait à flots de la blessure et le doigt était toujours posé sur la table. Là où l'avait sectionné le gros sécateur de Sotir Vreto. Deux autres agents du Shik maintenaient l'avant-bras du prisonnier collé à la table. Vreto se pencha à l'oreille de Zamir Meidani, à demi inconscient.

— Tu as encore neuf doigts. Je vais te les couper. Ça ne

va pas te tuer. Si tu ne dis pas ce qu'on veut savoir. Ensuite, je te ferai la même chose aux pieds. Et encore, ensuite, je te couperai les couilles et la queue. Mais là, ce sera juste pour s'amuser. Tu as entendu ?

Zamir Meidani demeura assommé, la tête sur la poitrine. Délicatement, avec des gestes de jardinier stylé, Sotir Vreto enserra le petit doigt du prisonnier entre les deux lames d'acier et pesa de toutes ses forces. Zamir Meidani sauta en l'air avec un glapissement abominable, comme si on l'avait électrocuté, et son doigt tranché roula par terre. Sotir Vreto s'essuya la bouche d'un revers de main. Jamais personne n'avait dépassé le quatrième doigt. C'était une question de volonté.

Pendant que ses assistants faisaient des pansements sommaires pour que le prisonnier ne se vide pas de son sang, il alla dans le bureau voisin chercher une bière dans un mini-frigo et la but au goulot. Lorsqu'il revint dans la salle d'interrogatoire, Zamir Meidani gisait, effondré sur la table, dans une mare de sang.

— Il a parlé ? demanda-t-il.

— *Yo*[1], fit son second.

C'était un dur. Ou il avait encore plus peur de ses chefs que des mutilations. Sans même réfléchir, Vreto reprit son sécateur, l'assura bien dans sa main et s'attaqua au majeur. L'os résistait et il dut serrer les dents, essayant de ne pas entendre les plaintes aiguës de sa victime. Lorsque l'os se brisa, entraînant la chair, et que le doigt roula sur la table, il secoua la tête. Ce type était vraiment idiot.

*
* *

Malko suivait la course de sa trotteuse sur le cadran lumineux de sa Breitling B-1 : une heure et demie du matin. Un silence minéral régnait dans le bureau de Fatos Klosi. Rompu seulement par les bruits abominables qui montaient du rez-de-chaussée. Malko en avait le cœur retourné et Grant Petersen était de la couleur de sa barbe.

1. Non.

Le niveau de la bouteille de Defender « Success » que le patron du Shik avait posé sur la table avait sérieusement baissé. Bob Bow et Grant Petersen se relayaient pour la vider.

Les mains croisées sur son ventre, affalé dans un fauteuil, Fatos Klosi semblait dormir.

Depuis un moment, plus aucun bruit ne filtrait du rez-de-chaussée. Malko allait proposer d'aller se renseigner lorsque la porte du bureau s'ouvrit sur Sotir Vreto. Celui-ci lança quelques mots en albanais à son patron et disparut.

— Il a parlé ! annonça Klosi. Vreto n'a jamais vu quelqu'un comme lui ! Il a fallu lui trancher six doigts avant qu'il ne cède. Un record absolu...

Malko faillit vomir. L'engrenage de la violence était horrible. C'était toujours la même histoire : pour sauver des vies humaines, mettre hors d'état de nuire des fanatiques qui ne reculaient devant rien, il fallait se salir les mains. Il pensa aux deux cent quatre-vingt-neuf morts de Nairobi et Dar es-Salam et se sentit un peu moins mal. Grant Petersen, d'une main mal assurée, se versa une ultime rasade de Defender et la but d'un coup. D'une voix étranglée, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Vreto va remonter nous le dire, assura Fatos Klosi. L'interrogatoire continue. Il l'ont soigné pour qu'il ne se vide pas de son sang.

Il fallut encore attendre une demi-heure pour que Sotir Vreto réapparaisse avec une feuille de papier. Il se mit à la lire, traduit au fur et à mesure par Fatos Klosi.

— Le passeport que nous avons saisi est bien destiné à Mohammad Al Jafar. Celui-ci se cache chez Fatmir Cerem, un bandit qui tient toute la région de Bajram Curri, le long de la frontière du Kosovo.

— Quel est le lien entre Zamir Meidani et Mohammad Al Jafar ? demanda Malko.

— Zamir Meidani fait partie de la bande de Fatmir Cerem. Il obéissait aux ordres. Il n'a même jamais vu cet Arabe.

— Que sait-il sur les autres meurtres ?

— Pas grand-chose. Il sait seulement que le « colonel »

Pedrorika fait beaucoup d'affaires avec cet Arabe et avec son chef, Fatmir Cerem...

— Vous connaissez ce Fatmir Cerem ?

Fatos Klosi eut un sourire résigné.

— Bien sûr ! C'est un des plus grands bandits d'Albanie. D'abord, il appartient à une famille de guerriers qui est très respectée dans le Nord-Est. Ils ont versé leur sang contre les Serbes et les différents envahisseurs. Il y a eu une histoire de *kanoun* et son frère a été tué dans une embuscade. Il a juré de le venger et a tué une quarantaine de membres de la famille adverse. En même temps, il a armé une *banda*[1] et fait régner la terreur dans toute la région.

— Vous savez où il habite ?

— Bien sûr.

Sotir Vreto avait repris sa litanie, aussitôt traduite.

— Zamir Meidani devait repartir demain pour Bajram Curri. Rapporter le passeport.

— Pourquoi n'a-t-il pas parlé tout de suite ?

Quand on lui traduisit la question, Sotir Vreto eut un sourire à faire éternuer un requin.

— Il a dit qu'il vaut mieux perdre les doigts que la vie... S'il revient avec six doigts en moins, Fatmir Cerem lui laissera *peut-être* la vie sauve. S'il avait parlé tout de suite, Cerem aurait exterminé toute sa famille proche, ses cousins, ses oncles, tout le monde. C'est la loi, à Bajram Curri.

Charmant pays... Visiblement choqué, Grant Petersen acheva la bouteille de Defender. Sotir Vreto posa une question en albanais.

— Il demande ce qu'on fait de lui... Il a perdu beaucoup de sang, mais on ne peut pas l'emmener à l'hopital.

Visiblement, la préférence du numéro 2 du Shik allait à des solutions simples ; comme une balle dans la tête... Heureusement, Fatos Klosi ordonna :

— Qu'on le soigne ici. Faites venir un médecin sûr. Qu'on le transfuse. Et qu'il soit bien gardé. *Personne* ne doit avoir vent de cette histoire. Messieurs, voulez-vous faire le point demain matin ? Il est très tard...

1. Gang.

Malko et les Américains se levèrent avec empressement. Eux aussi avaient envie de dormir. Ils se séparèrent dans la cour, Malko rentrant au *Rogner* avec Ylli Baci.

Deux heures et demie du matin. Il avait tellement envie de se changer les idées qu'il alla jusqu'au 427, la chambre d'Hildegarde Neff, et frappa un coup léger à la porte.

Il eut à peine le temps de reprendre son souffle. Le battant s'ouvrit sur la journaliste allemande, une cigarette à la main, vêtue en tout et pour tout d'un soutien-gorge, d'une culotte et de bas noirs.

— Je suis désolé, commença Malko.

Elle lui ferma la bouche d'un baiser. Ils se retrouvèrent très vite sur le lit. Malko se laissait faire, avec encore dans les oreilles les hurlements horribles de l'homme qui avait supporté de se faire trancher six doigts avant de parler... Il sentit très vite la bouche d'Hildegarde se poser sur lui avec douceur. De toutes ses forces, il pensa au plaisir qu'elle tentait de lui donner, puis à Alexandra, lorsqu'il l'avait quittée, somptueuse dans une robe rouge qui la moulait comme un gant. La façon dont elle lui avait donné ses reins, la rage avec laquelle il l'avait labourée, jusqu'à en ruisseler de transpiration. Il regarda Hildegarde Neff, aplatie, la croupe haute, et fantasma. Si un autre homme venait la prendre ainsi, pendant qu'elle jouait la vestale...

— Tu n'as pas envie de moi...

La jeune Allemande avait interrompu ses efforts et le regardait, à la fois étonnée et dépitée. Malko soupira. Il ne pouvait pas lui dire qu'assister à une séance de torture où on mutilait sauvagement un homme pour le faire parler n'était pas le meilleur des aphrodisiaques. La plus expérimentée, la plus vicieuse salope du monde n'aurait pu le faire bander.

— Je dois être fatigué ! soupira-t-il. Je te prie de m'excuser.

Hildegarde Neff eut un sourire quasi maternel et se renversa sur le dos, les jambes ouvertes.

— Ça n'est pas grave, dit-elle. Mais j'avais très envie de toi, je me suis caressée pour ne pas m'endormir. Fais-moi jouir.

Dès qu'il effleura son sexe, elle appuya sur sa tête et commença à gémir sans interruption.

*
* *

Fatos Klosi, exceptionnellement, portait une cravate. Grant Petersen avait laissé Bob Bow et Joe Rocker dans la cour. Il avait les yeux injectés de sang d'un homme qui n'a pas dormi.

— J'ai envoyé des messages à Langley jusqu'à quatre heures, dit-il en bâillant.

La secrétaire à lunettes leur servit un café très fort. Un peu ragaillardi, il adressa un sourire rugueux à Fatos Klosi.

— Bravo ! Vous avez fait un bon job. Langley est content. Maintenant qu'on sait où est cet enfoiré de Mohammad Al Jafar, il faut aller le chercher... Votre Meidani a dit autre chose, depuis cette nuit ?

— Rien, fit le patron du Shik. Il dort. On l'a bourré de calmants. Il a beaucoup souffert. Je crois d'ailleurs qu'il a tout dit. Nous déciderons par la suite de son sort. Aux yeux de la loi albanaise, il n'a commis aucun délit. Toute cette affaire est extra-judiciaire. Je l'ai prise sur moi.

En trois mois, c'était la seconde fois. L'exfiltration clandestine vers l'Egypte de quatre islamistes, qui avait déclenché les attentats de Nairobi et Dar es-Salam, n'était pas vraiment légale non plus.

— A quelle distance de Tirana se trouve Bajram Curri ? insista le chef de station de la CIA.

— Environ deux cents kilomètres.

— Et l'endroit où se planque Mohammad Al Jafar, c'est loin de Bajram Curri ?

— Une douzaine de kilomètres, répondit Fatos Klosi.

— Il y a un détachement de police à Bajram Curri ?

— Bien sûr.

— Vous pouvez donc donner l'ordre d'aller arrêter Mohammad Al Jafar ?

— En théorie, oui, admit le chef du Shik.

— Pourquoi « en théorie » ?

Fatos Klosi eut un sourire plein d'indulgence, comme avec un enfant qui demande la lune, et énonça calmement :

— Monsieur Petersen, il y a une prime de deux cent mille dollars pour l'arrestation de Fatmir Cerem. Offerte par le gouvernement. Pour l'Albanie, c'est une somme colossale. Pourtant, personne ne s'est présenté pour tenter de gagner cette récompense.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est impossible d'aller arrêter Fatmir Cerem. Pas un policier n'acceptera d'appréhender quelqu'un qui se trouve sous sa protection. Au nord de la Drin [1], nous n'exerçons plus aucun contrôle... C'est comme si Mohammad Al Jafar se trouvait sur la planète Mars. Je crains que tous nos efforts n'aboutissent qu'à une grande déception... Même moi, je n'irai pas là-bas.

1. Rivière coulant d'est en ouest, au nord de l'Albanie.

CHAPITRE XII

Malko crut que Grant Petersen allait exploser comme une tomate trop mûre. L'Américain semblait au bord de l'infarctus. Pour se maîtriser, il sortit d'une des innombrables poches de son gilet de photographe un paquet de Gauloises blondes, en alluma une avec le plus grand soin, remit ensuite son Zippo dans sa pochette en cuir et demanda d'une voix dangereusement calme :

— Vous voulez dire, *mister* Klosi, que le gouvernement albanais ne contrôle pas tout le territoire du pays ? Qu'il est *impossible* d'appréhender un homme recherché pour meurtres ?

Fatos Klosi soutint son regard et répliqua placidement :

— Il y a un an, à cette époque, nous ne contrôlions guère que Tirana, et encore... Nous avons repris le contrôle presque partout. Sauf dans le Nord-Est. Même si vous décidiez d'intervenir *vous-même*, je ne peux vous être d'aucune aide. La police de Bajram Curri n'obéit qu'à Fatmir Cerem. Justement le protecteur de l'homme que vous recherchez...

— Et l'armée albanaise ?

— Elle ne se mêlera pas de cela. Il y a deux semaines, lorsque le ministre de l'Intérieur a voulu faire appel à elle pour dégager son ministère assiégé par les rebelles de Sali Berisha, le chef d'état-major lui a répondu que c'était une affaire entre civils... De plus, nous n'avons ni avions, ni hélicoptères. Si vous voulez à tout prix éliminer Mohammad Al Jafar, pourquoi ne bombardez-vous pas la maison de Fatmir

Cerem ? Je peux vous donner ses coordonnées exactes. Vous allez bien bombarder les Serbes...

Grant Petersen manqua s'étrangler.

— Ce salaud de Mohammad Al Jafar aura le temps de mourir de vieillesse avant que j'obtienne le feu vert !

Il se dressa, imposant avec sa barbe fournie et sa panse énorme.

— C'est votre dernier mot ?

Fatos Klosi eut un geste d'impuissance.

— Vous savez bien que je suis votre allié. Mais à l'impossible...

Sans un mot, l'Américain se dirigea vers la porte. Malko lui emboîta le pas, après un regard amical en direction de Fatos Klosi. A peine dans l'escalier, le chef de station se mit à écumer.

— Putain de pays ! On ferait mieux de laisser tomber l'Europe ! Et ce fumier de Mohammad Al Jafar qui va continuer paisiblement à faire sauter nos ambassades. Il n'y a plus qu'à fermer celle-ci pour de bon.

— Pour l'instant, il doit avoir d'autres chats à fouetter, remarqua Malko.

Avant de monter dans la Hummer garée devant le bâtiment blanc, Grant Petersen lui jeta :

— Rendez-vous à quatre heures au *compound*. D'ici là, je vais faire le point avec Langley.

Ylli Baci ramena Malko au *Rogner*, le visage crispé par la douleur.

— J'ai encore mal à l'estomac, dit-il.

— Vous n'êtes pas le seul, fit Malko.

A l'hôtel, ils allèrent s'installer dans le jardin où Malko résuma les dernières nouvelles. Le *stringer* ne sembla pas surpris.

— Monsieur Klosi a raison. Personne ne va à Bajram Curri... C'est Fatmir Cerem qui gouverne, là-bas. Je le sais, un de mes cousins fait partie de sa *banda*. Mais si vous ne faites rien contre lui, il vous laisse en paix.

— C'est vraiment impossible d'aller là-bas ?

Ylli Baci sourit timidement, comme à son habitude.

— Y aller, non. Mais en revenir... Personne ne peut s'opposer à Fatmir Cerem. Les gens ont tellement peur de lui qu'ils n'osent même pas prononcer son nom.

Malko remâchait sa frustration. Depuis son arrivée à Tirana, il avait échappé deux fois à la mort, toutes ses pistes s'étaient évanouies et il ne lui restait plus qu'un second couteau à qui il manquait six doigts. Le « colonel » Pedrorika, Britan Mata et la pulpeuse mais traîtresse Mirella étaient, selon toute vraisemblance, à Bajram Curri ou dans la région. Plus rien ne le retenait à Tirana.

— Vous seriez partant ? demanda-t-il.

Ylli eut un rire gêné.

— Je ne voudrais pas perdre mon 4X4... Les routes ne sont pas sûres.

— Et si on vous le garantit ?

— Oui, bien sûr, mais vous ne pourrez rien faire là-bas...

Malko se tut. Hildegarde Neff, en maillot sous son peignoir de bain, s'était arrêtée devant leur table. Elle adressa un regard complice à Malko, et se pencha à son oreille.

— Il faudra me dire qui est Al Jafar, murmura-t-elle avant de reprendre son chemin vers la piscine, suivie par le regard concupiscent d'Ylli Baci.

Résigné, Malko se dit qu'il avait un nouveau problème à gérer. Il fallait éviter que la journaliste allemande se répande partout en posant des questions sur Mohammad Al Jafar.

*
* *

— L'ambassade va fermer, annonça Grant Petersen d'un ton lugubre. Ordre de la Maison-Blanche. D'ailleurs, l'ambassadrice veut se tirer. Nous allons confier les affaires courantes aux Suisses.

— Et vous ?

— On « démonte » aussi. Langley estime que c'est trop dangereux de rester dans ce pays de merde. Seul un petit détachement de Marines gardera le périmètre de l'ambassade. Quant à Mohammad Al Jafar, on tentera de le piquer ailleurs.

Sa barbe en tremblait d'indignation. Malko, furieux et

dépité, avait honte. Que la plus grande puissance du monde soit tenue en échec par un bandit albanais retranché dans ses montagnes était une insulte à l'intelligence. Il regarda les trois autres « velus » vautrés dans leurs fauteuils de rotin, croulant sous l'artillerie. La fine fleur du Département des Opérations. Eux ne semblaient pas bouleversés. Cela l'agaça.

— Grant, dit-il, j'ai une proposition à vous faire. Moi, je suis prêt à aller à Bajram Curri.

Le chef de station lui jeta un regard interloqué.

— Vous êtes suicidaire ou quoi ?

Malko désigna de la tête les trois agents de la CIA.

— Ces messieurs peuvent venir avec moi. Vous disposez d'une voiture blindée, d'armement. C'est jouable.

Les « velus » s'étaient pratiquement arrêtés de respirer. Dire que la proposition de Malko les glaçait était un *understatement*. Ils semblaient révulsés. Grant Petersen vint à leur rescousse.

— C'est formidable, Malko, mais c'est impossible. Langley a interdit qu'on bouge de Tirana.

— Moi, j'ai terminé mon séjour, protesta Joe Rocker. Pas question d'aller jouer au con...

La grande époque des « rudes » de la CIA était bien révolue... Le silence se prolongea un bon moment, puis Malko, écœuré, laissa tomber :

— Parfait. Si Ylli est d'accord, nous irons tous les deux. Avec son 4X4. Vous êtes prêt à en garantir le remboursement, si on le lui vole ?

Grant Petersen le regarda avec incrédulité.

— Vous parlez sérieusement ?

— J'ai l'air de plaisanter ? Je suppose que cela ne pose pas de problème administratif...

— Je vais demander, bafouilla le chef de station de la CIA. Mais évidemment, vous n'êtes que contractuel.

Donc taillable et corvéable à merci. Malko se leva. Grant Petersen retrouva l'usage de la parole.

— Si vous allez vraiment là-bas, avança-t-il, quelqu'un pourrait peut-être vous aider. Un ancien des Forces spéciales

britanniques, qui travaille pour l'OSCE[1], « Wild Bill » Donovan. Il dirige une équipe qui surveille la frontière avec le Kosovo. Il fait des notes pour le MI 6, qui nous les transmet. Il a l'air de bien connaître les lieux...

— Merci.

— Mais, au juste, qu'est-ce que vous espérez ?

Malko sourit.

— Déjà, revenir entier. Et, qui sait, avec Mohammad Al Jafar... Ce serait une bonne surprise, non ?

Grant Petersen secoua la tête.

— *You're fucking crazy...*[2] On me l'avait déjà dit, mais je n'y croyais pas. Vous n'avez pas une chance sur mille. Je ne sais pas si je peux vous autoriser à partir là-haut.

Malko le toisa avec froideur.

— Appelez donc la Maison-Blanche. Franck Capistrano. C'est lui qui a demandé à m'envoyer en Albanie. Et en même temps, vous lui direz que j'ai besoin d'emporter deux cent mille dollars en cash.

Le chef de station de la CIA parut frappé par la foudre.

— Deux cent mille dollars ! Mais, pour quoi faire ?

— C'est le montant de la prime promise par le gouvernement albanais pour la capture de Fatmir Cerem. Avec cette somme, je pourrai peut-être éveiller des vocations. Je risque d'avoir besoin d'un peu d'aide...

— C'est une somme *énorme*, bredouilla Grant Petersen.

— Cela m'étonnerait que Franck Caspitrano refuse de la débloquer.

Il se dirigea vers la porte, sans attendre la réponse de l'Américain.

*
* *

Le front plissé par l'effort, Britan Mata écoutait les explications techniques de Mohammad Al Jafar. Les deux hommes se trouvaient dans une grange de la propriété de

1. Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe.
2. Vous êtes complètement dingue !

Fatmir Cerem, devant une machine à laver volée la nuit précédente à Bajram Curri. Le Soudanais désigna à Britan Mata la mollette destinée à établir la longueur ces cycles.

— Tu n'auras à toucher à rien, expliqua-t-il. C'est moi qui vais effectuer les branchements entre le détonateur et cette minuterie. Quand tu arriveras à proximité de l'objectif, c'est-à-dire cinquante mètres, tu tournes la mollette vers la droite, à fond. J'aurais adapté le système et au lieu de dix minutes, cela fermera le circuit au bout d'*une* minute. Ce qui te donne le temps de sauter du camion, en laissant l'accélérateur coincé. Tu as vu les lieux sur les photos ? Tu franchiras facilement le premier barrage. Il faut sauter entre les deux. Et rester à terre.

— Ils vont me tirer dessus ?

Mohammad Al Jafar eut un sourire venimeux.

— Ils auront autre chose à faire. Le souffle va tout balayer. Ensuite, dans la pagaille, tu as une bonne chance de t'en sortir. Sinon, *Inch' Allah*...

Britan Mata ne croyait que modérément à Allah. Il était à la fois excité et terrifié. S'il réussissait, quelle gloire ! Sentant son hésitation, le Soudanais suggéra :

— Si tu refuses, j'irai moi-même.

— Non, non, je vais le faire. Toi, tu ne franchiras pas les « check-points » sur la route, s'empressa de dire Britan Mata.

— C'est bien, conclut le Soudanais. Je prierai pour toi. N'oublie pas, ne tourne *jamais* le bouton vers la gauche. Tu risquerais de fermer le circuit instantanément...

Britan Mata approuva distraitement. Il pensait à ce qu'il ferait des dix mille dollars récompensant son salaire de la peur. Le beau camion blanc de l'organisation humanitaire allemande était chargé de deux mille cinq cents kilos d'explosifs dissimulés dans des caisses de médicaments vidées de leur contenu. Jusqu'à Tirana, le trajet ne présentait aucun risque. Aucun barrage ne l'arrêterait...

*
* *

Ylli Baci n'avait subitement plus mal à l'estomac... Il n'avait pas osé dire non à Malko, mais crevait de peur.

— A quelle heure part-on demain ?

— Sept heures, dit Malko. Vous prenez votre Kalach. N'ayez crainte, tout se passera bien. Je ne ferai pas d'imprudences.

Le *stringer* ne semblait pas convaincu. Mais il se leva, avec un sourire forcé.

— Je vais tout vérifier sur la Pajero, fit-il. A demain matin.

A peine était-il parti qu'Hildegarde Neff vint rejoindre Malko, l'air furieuse.

— Alors, il paraît que tu pars ?

— Qui t'a dit cela ?

— Ton *fixer* qui a parlé avec mon *fixer*[1]. Où vas-tu ?

— A Bajram Curri.

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Voir ton mystérieux Al Jafar ?

— Non, non, protesta Malko.

Hildegarde s'assit en face de lui.

— Cela fait quinze jours que j'essaie d'aller là-bas. Il y a un bandit célèbre que je voudrais interviewer pour *Euronews*, Fatmir Cerem. Emmène-moi.

Sous le regard intense de la jeune femme, Malko réfléchit rapidement. La présence d'Hildegarde Neff et de sa caméra pourrait peut-être lui faciliter le travail. C'était une bonne approche pour Fatmir Cerem. Les bandits adorent les caméras. Mais il y avait un hic : ils n'allaient pas vraiment faire la même chose...

— C'est très dangereux, là-bas, objecta-t-il.

La journaliste lui jeta un regard de colère.

— J'ai été à Beyrouth, à Sarajevo et en Tchétchénie. J'ai un casque et un gilet pare-balles.

— Mais ton équipe, qu'est-ce qu'elle va dire ?

— Je ne veux pas les prévenir. Je suis assez grande. J'emmène mon Inmarsat et une caméra.

1. De *fix*, en anglais, réparer, arranger. Garçon qui soit d'interprète, de guide, de chauffeur, etc.

Malko l'enveloppa d'un long regard. Hildegarde était une fille solide, belle et gonflée. Et, en plus, vaguement amoureuse... Elle attendait anxieusement sa réponse.

— Très bien ! dit-il. Départ demain, à sept heures. Ce n'est pas trop tôt pour toi ?

Hildegarde lui adressa un sourire dévastateur.

— Pour être sûre de me réveiller, je vais dormir dans ta chambre.

*
* *

Une pluie fine noyait le paysage. Malko avait l'impression d'être une salade vigoureusement secouée par une ménagère. Il n'y avait que des trous dans le cloaque baptisé « route » qui filait vers le nord. Déjà, les portables ne marchaient plus. Aucun panneau routier, aucun nom de ville. A une vingtaine de kilomètres de Tirana, ils avaient franchi un barrage de police, qui arrêtait tous les véhicules venant du Nord. Ils longèrent une énorme usine abandonnée, magma noirâtre de métal, des bâtiments à moitié détruits aux vitres cassées. Image saisissante de l'Albanie. Les constructions abandonnées pullulaient, toits éventrés, murs écroulés, portes béantes. Tout ce qui rappelait le régime haï de Enver Hodja avait été saccagé, pillé, brûlé ! Les plaques de marbre avaient été brisées à coups de marteau, les statues renversées. Seuls les petits blockhaus avaient résisté à la hargne de la population.

La circulation était de plus en plus clairsemée. Beaucoup de carrioles à cheval, de vieux bus, des camions tchèques brinquebalants et les innombrables Mercedes, de tous les âges.

Galant, Malko avait laissé la place à l'avant à Hildegarde, superbe dans une simili-tenue de combat. A côté de lui se trouvait un sac de cuir simple fermé par un cadenas à chiffre, qui contenait deux cent mille dollars en billets de cent.

En plus, Grant Petersen avait confié à Malko une Breitling Emergency, en cas de pépin. En effet, ce chrono comportait une balise de détresse intégrée, émettant un signal sur la fréquence internationale de 121,5 mégahertz, en déployant une

simple antenne-fil, captable dans un rayon de cent soixante kilomètres, et ce pendant quarante-huit heures. Ce qui lui permettrait, éventuellement, dans ce pays dépourvu de tout moyen de télécommunications, de signaler sa position, à quelques mètres près. Il espérait bien ne pas avoir à s'en servir, mais c'était une bonne assurance-vie...

Soudain, ils quittèrent la route de Shköder pour un chemin parallèle, beaucoup moins fréquenté. Ylli Baci ne s'était pas plaint une seule fois de son estomac depuis le départ. Il se retourna vers Malko.

— On va bientôt arriver au bac de Komani. On remontera la Drin pendant deux heures et demie sur le ferry, et après il n'y a plus que deux heures de route jusqu'à Bajram Curri. Mais elle n'est pas sûre.

Le paysage changeait. Ils débouchèrent au bord d'un lac artificiel, prolongement de la Drin, bordé de falaises abruptes. La route étroite, taillée dans le rocher, épousait étroitement les contours du lac.

— Il y a un pont à l'extrémité de ce lac, qui franchit la rivière qui l'alimente, expliqua Ylli Baci. Il permet de gagner l'autre rive, d'où part le bac.

Soudain, sur cette route déserte surgirent plusieurs minibus bourrés, venant en sens inverse. Ylli s'en étonna.

— Tiens, on dirait que le bac est arrivé en avance, dit-il. J'espère qu'il ne va pas repartir tout de suite. Il n'y en a qu'un par jour.

— Il y a aussi des gens qui passent en barque, remarqua Malko.

En effet, à un kilomètre devant eux, plusieurs longues embarcations traversaient le lac, en direction de la rive où ils se trouvaient. Ils eurent très vite l'explication. Une douzaine de taxis collectifs stationnaient au bord de la route, recueillant les occupants des barques. Ylli s'arrêta et héla un des chauffeurs. Il se retourna ensuite vers Malko, consterné.

— Le pont que nous devions emprunter a été emporté par une crue ! annonça-t-il. On ne peut pas gagner en voiture l'embarcadère du bac.

On apercevait ce dernier à environ deux kilomètres à vol d'oiseau, de l'autre côté du lac.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Malko.

— On peut rejoindre le bac en barque, suggéra le *stringer*, mais on n'a plus de voiture. Ou alors, faire demi-tour et reprendre la route Shköder-Kukës. Après le village de Pukë, il y a un embranchement, une route qui franchit un col et conduit à l'endroit où le bac nous aurait amenés : Fierzë, où il y a un pont.

— Allons quand même voir celui-ci, suggéra Malko.

Ylli repartit. Un kilomètre plus loin, ils trouvèrent le pont. Ou plutôt ce qu'il en restait. Le tablier avait été arraché sur plus de quatre mètres. Impossible de passer. Il n'y avait plus qu'à faire demi-tour. La route de Kukës courait à flanc de montagne, toujours aussi mauvaise. Un paysage grandiose et désolé... Dans un virage, ils aperçurent une voiture de police essayant d'arracher une voiture renversée à un ravin. Le policier leur fit signe de s'arrêter. Long dialogue avec Ylli Baci. Celui-ci se tourna vers Malko.

— Il dit que la route n'est pas sûre. Qu'on devrait faire demi-tour.

— Ce n'est pas un scoop ! remarqua Malko. On fera attention.

Ils repartirent. Les paysages étaient de plus en plus sauvages. Ils ne croisaient pas un seul véhicule, ce qui n'était pas rassurant... Malko prit la Kalach sur le plancher, fit monter une balle dans le canon et la posa en travers de ses genoux. Hildegarde se retourna.

— C'est une vraie ?

Elle commençait quand même à réaliser.

— En principe, oui, dit Malko.

Le silence retomba. Les virages succédaient aux virages, ça montait, ça descendait. Pas le moindre ouvrage d'art. Ils dominaient des vallées remplies de nuages. On était dans un autre monde. Au bout de deux heures, un écriteau au bord de la route indiqua Pukë.

Une petite bourgade plantée en pleine montagne. Une seule rue, des gens mal habillés qui traînaient, ou agglutinés par petits groupes, bayant aux corneilles. Ylli s'arrêta devant le commissariat, défendu par un garçon emmitouflé dans un gros chandail, Kalach à l'épaule. Négociations. Finalement,

on les fit pénétrer dans un grand bâtiment jaunâtre. L'intérieur était nu, mal éclairé. Le garde leur fit monter trois étages et frapper à une porte. Pistolet glissé directement dans la ceinture, moustache bien coupée, regard clair, le commissaire de Pukë trônait dans un bureau où le seul luxe était un carré de moquette posé à même le sol. Le drapeau albanais planté près de son bureau n'était plus rouge mais d'un jaune pisseux.

Très affable, visiblement étonné par la présence d'Hildegarde, il fit asseoir ses visiteurs sur un canapé défoncé. La conversation s'engagea avec Ylli, qui la résuma quelques instants plus tard.

— Impossible d'aller à Fierzë, annonça Ylli. Le col est impraticable, il y a eu des éboulements. Il faut faire le détour par Kukës. Six heures de route. Il ne peut pas garantir notre sécurité. Plusieurs *banda* écument la région. Il n'a pas d'essence pour les poursuivre... Il voudrait nous offrir du café, mais il n'y a pas d'électricité.

Ils durent se contenter d'un jus de pêche en boîte.

Et ils repartirent. Un calvaire de virages, des trous, des cloaques et encore des virages. Malko en avait le tournis... Après Pukë, on avait l'impression de traverser la lune. La route, en réalité une piste, courait au milieu d'étendues rocailleuses et désertes. Pas un véhicule. Quelques paysans les regardaient passer, intrigués. Ylli, visiblement, n'était pas tranquille. A chaque virage, Malko s'attendait à voir surgir les bandits annoncés. Enfin, ils descendirent sur Kukës, une agglomération assez importante, et franchirent le lac artificiel issu de la Drin.

De l'autre côté, la « route » de Bajram Curri n'était qu'une piste à peine tracée dans la rocaille... On montait, on descendait, sautant de trou en trou, croisant quelques taxis collectifs. Ylli s'assurait de son chemin auprès des paysans.

Après deux heures de supplice, Malko aperçut une petite bourgade, loin en face d'eux, dans la vallée.

— C'est Bajram Curri, annonça Ylli, et les montagnes derrière, c'est la frontière avec le Kosovo.

Cela semblait à portée de main, mais il leur fallut encore presque une heure pour arriver à Bajram Curri, la route

sinuant à flanc de montagne. Ils plongèrent enfin dans la vallée, remontèrent le coteau pour entrer dans Bajram Curri. La bourgade était étagée avec, à l'entrée, une mosquée toute neuve en béton gris. Les maisons en briques apparentes semblaient prêtes à s'écrouler. Sur chaque balcon branlant, il y avait pourtant une antenne satellite accrochée comme une grosse verrue.

Peu de magasins, toujours la même foule mal habillée, des carrioles à cheval et des 4X4 aux glaces protégées par des rideaux. Ils remontèrent une rue bordée d'épaves de voitures, longeant ce qui parut à Malko être une prison : de hauts murs surmontés de barbelés, un mirador avec des sacs de sable et d'énormes projecteurs.

— C'est le parking, annonça Ylli. Ici, il n'y a que des voitures volées à Tirana ou aux organisations humanitaires.

Ils passèrent devant la statue gigantesque d'un moustachu brandissant un fusil et tournèrent à gauche.

— C'est Bajram Curri, expliqua Ylli. Il a combattu les Serbes et le roi Zog. La ville a été fondée en son honneur. Voilà l'hôtel.

Une sorte de HLM lépreuse, à la couleur indéfinissable. L'enseigne annonçait *Hôtel Ermal*. En face, il y avait une école. Le hall, totalement nu, ne comportait qu'un comptoir de bois où un bonhomme chauve à l'air chafouin les accueillit avec un sourire édenté. Il les mena aux chambres et Hildegarde Neff eut un haut-le-corps.

— On va dormir ici ?

C'était assez immonde. Quelques meubles dépareillés, des lits défoncés aux couvre-lits maculés et des sanitaires qui n'auraient pas été homologués dans un camp de concentration. Les murs suintaient d'humidité et les WC étaient installés pratiquement *dans* la douche.

— Il n'y a pas le choix, dit Ylli, fataliste. Il y avait un autre hôtel d'Etat, mais il est fermé... Il n'y a rien d'autre à Bajram Curri.

Résignée, la journaliste allemande alluma, dans la salle de bains, un néon vert qui vous donnait l'air d'un cadavre et clignotait comme une pub lumineuse. Seule compensation : on ne risquait pas la panne d'éléctricité, les plombs avaient été remplacés par des trombones...

— Je vais mettre la Pajero au parking, annonça Ylli. Même devant l'hôtel, on peut la voler.

— Je vous accompagne, proposa Malko.

Ils redescendirent, contournant une sorte d'arène romaine, en contrebas de l'hôtel. L'air était nettement plus frais qu'à Tirana et la vue sur les montagnes magnifique.

En voyant entrer la Pajero, le gardien abandonna son Poulimiot et son mirador pour les guider. Ils se garèrent à côté de plusieurs 4X4 portant le sigle de l'OSCE.

— Ce parking appartient à une famille puissante que Fatmir Cerem n'ose pas affronter, expliqua le *stringer*.

Tandis qu'ils remontaient à pied à l'hôtel, ils furent frôlés par un somptueux coupé Mercedes 560 gris métallisé, sans plaque. Son conducteur stoppa au carrefour où s'élevait la statue, au milieu de la chaussée, et fit signe à un 4X4, sans plaque également, qui venait en sens inverse. Les deux véhicules s'arrêtèrent en plein milieu du carrefour, tête-bêche, et leurs conducteurs se mirent à bavarder tranquillement... Les autres voitures les contournaient respectueusement, sans le moindre coup de klaxon.

— Ce sont des hommes de Fatmir Cerem, expliqua Ylli. Ici, ils font ce qu'ils veulent.

Le 4X4, une Land Cruiser, portait encore à l'arrière la lettre « I ». Il avait été volé en Italie. Revenu à l'hôtel, Malko gagna le premier étage. Une grande pancarte sur le mur du palier du premier annonçait : OSCE, *rooms* 102 et 103.

Il avait intérêt à contacter le plus vite possible la seule personne susceptible de l'aider : le Britannique dont Grant Petersen lui avait parlé, « Wild Bill » Donovan, ex-Forces spéciales britanniques, responsable de la mission de l'OSCE à Bajram Curri.

La chambre 102 était ouverte. La pièce avait été transformée en bureau, avec des cartes sur les murs, une photocopieuse, un fax, une télé. Un jeune homme vraisemblablement albanais, une casquette vissée sur la tête, tapait sur un ordinateur.

— Je cherche Bill Donovan, dit Malko.

L'employé de l'OSCE lui sourit.

— A cette heure-ci, il est en bas, au bar.

*
* *

Toutes les tables du bar étaient vides, sauf une, occupée par un homme à la tignasse rousse, aux larges épaules, que Malko ne voyait que de dos. Malko s'approcha et découvrit son visage. Des traits burinés, un menton volontaire et d'étonnants yeux bleus.

— Vous êtes Bill Donovan ? demanda Malko.

Il loucha sur un détail omis par le chef de station de la CIA : Bill Donovan n'avait plus de main gauche, un double crochet d'acier poli la remplaçait. Celui-ci enserrait une bouteille de bière. Deux autres bouteilles étaient alignées sur la table.

— Oui, fit le Britannique.

— Bonjour, dit Malko. Je m'appelle Malko Linge, j'arrive de Tirana. Grant Petersen, de l'ambassade américaine, m'a conseillé de vous voir...

« Wild Bill » Donovan ne broncha pas, et son visage s'éclaira d'un sourire ironique.

— Le « velu » ! lança-t-il. Il est toujours aux abris ? Lui et ses équipiers ne se sont pas faits à ce pays, d'après ce qu'on m'a dit. Vous travaillez avec eux ?

— En quelque sorte.

Le sourire du Britannique s'élargit.

— Vous venez compter les mulets chargés d'armes qui traversent les montagnes pour aller ravitailler les vaillants guerilleros de l'UCK ? Fallait me téléphoner, je vous aurais éviter le déplacement... Moi, j'ai une douzaine d'observateurs qui surveillent la frontière jour et nuit. Je sais tout. Depuis le début du mois, ça s'est ralenti, à cause des mines. Enfin, il faut bien que tout le monde vive.

— Ce ne sont pas les mulets qui m'intéressent, corrigea Malko.

Le regard bleu le toisa, surpris.

— A propos, vous avez planqué votre voiture ? demanda « Wild Bill » Donovan.

— Elle est au parking.

Le Britannique eut un hochement de tête approbateur, lui décernant un satisfecit muet.

— Vous avez foutrement bien fait... Il y a quinze jours, une équipe de Médecins Sans Frontières est arrivée. Avec deux 4X4. Le lendemain, ils n'en avaient plus qu'un. C'était « Médecins Sans Voitures ». Encore trois jours, et ils étaient à pied. C'était « Médecins S'en Vont »...

Ravi de sa plaisanterie, il éclata d'un rire tonitruant. Ce devait être de l'humour britannique. Il retrouva son sérieux pour remarquer :

— Il m'ont piqué une voiture à moi aussi. Je suis allé voir un des gars de Fatmir Cerem et je lui ai dit que si je ne la retrouvais pas très vite, je me mettais sur le toit de l'hôtel et j'allumais au Poulimiot tous leurs foutus bolides quand ils font le carrousel, tous les soirs... Apparemment, ils m'ont cru. Le lendemain, ils me l'ont ramenée. Il y avait même la roue de secours. Ce ne sont pas de mauvais garçons. Il faut seulement savoir leur parler.

— Vous connaissez Fatmir Cerem ?

« Wild Bill » Donovan pointa vers Malko le crochet d'acier qui remplaçait sa main gauche, et répondit avec un large sourire :

— C'est comme si vous me demandiez si je connais la reine d'Angleterre. Fatmir est le type le plus important du coin, même si c'est un voyou... Un grand voyou.

— Est-ce que vous avez entendu parler d'un certain Mohammad Al Jafar ?

— *Nope !* Pourquoi ?

— C'est un Arabe. Il paraît qu'il vit chez Fatmir Cerem...

Le Britannique prit le temps de boire une gorgée de bière avant de laisser tomber :

— Dans ce cas, j'en ai entendu parler. Oui, effectivement, il y a un étranger chez lui, depuis quelques jours. Je ne savais pas que c'était un foutu Arabe. Il y en a qui passent quelquefois par ici. En juin, j'en ai vu huit, sur le bac. Des Egyptiens et des Afghans avec des regards hallucinés. Ils voulaient aller

combattre le Diable. Ils y ont été. Alors, si vous n'êtes pas venu pour les mulets, vous êtes venu pour quoi ?

— L'Arabe qui se cache chez Fatmir Cerem est un terroriste extrêmement dangereux. Le responsable du groupe Bin Laden en Albanie. Je suis venu le récupérer...

« Wild Bill » Donovan posa sa bière. Sincèrement stupéfait, il regarda Malko comme si c'était un extraterrestre. Puis pointa son crochet vers lui.

— *Young man !* J'ai vu sur CNN que des B 52 venaient d'arriver en Grande-Bretagne pour écraser ce salaud de Milosevic. Dites-leur donc de faire un détour par ici. C'est la *seule* solution. Et quant à vous, reprenez vite le chemin de Tirana avant de vous retrouver avec des couilles au cul. Qui ne seront pas les vôtres.

Sur ces paroles définitives, il rafla avec son crochet les deux bouteilles de bière encore pleines et se dirigea vers l'escalier qu'il gravit d'un pas lourd.

Grant Petersen avait peut-être mal jugé de ses capacités. Malko se sentit soudain bien seul, dans ce bled sauvage du bout du monde.

CHAPITRE XIII

Il s'était brusquement mis à pleuvoir sur Bajram Curri, ce qui accentuait encore la tristesse émanant des façades lépreuses. Malko, après avoir quitté « Wild Bill » Donovan, retrouva Ylli et Hildegarde Neff qui patientaient au bar, devant un café. La journaliste allemande avait troqué sa tenue de combat pour un pull et un pantalon de cuir qui mettait en valeur ses interminables jambes. Elle semblait s'être faite aux conditions spartiates de l'hôtel.

— Que fait-on ? demanda-t-elle.

— On pourrait aller prendre un verre dehors, suggéra Ylli. Je vais tâcher de contacter mon cousin. Ici, il n'y a que trois mille habitants, je devrais le trouver facilement.

Ils partirent à pied jusqu'à la rue principale qui commençait au pied de la statue, et regroupait les rares commerçants. Peu de voitures. Des groupes déambulaient au milieu de la chaussée, pratiquant la *passegiata*, comme disent les Italiens. Un café sans nom faisait le coin, avec, au premier étage, une sorte de tonnelle dominant le carrefour. La pluie l'avait vidée. Ils pénétrèrent dans la salle du rez-de-chaussée et s'installèrent à une table près de l'entrée, non loin d'un ivrogne écroulé sur la sienne. Le café comportait un bar étrange, dont le comptoir ressemblait aux faux rochers d'un décor de zoo, dans lesquels était enchassée une télé. Quatre moustachus jouaient aux cartes devant, sans lever les yeux.

La nuit tombée, la ville s'anima. Des 4X4 passaient à toute vitesse, revenaient, se croisaient, dans un concert de crissements de pneus, d'appels de phares et de coups de frein. Les

véhicules sortaient la nuit, comme des escargots après la pluie, tournant dans Bajram Curri dans un rodéo sans fin. Ylli Baci suivait ce manège, plutôt tendu.

— Vous êtes sûr de vouloir rester ? Tous ceux qui sont là sont des voyous dangereux.

Hildegarde Neff, qui semblait beaucoup d'amuser, lança :

— *Moi*, je veux rester ! Je veux absolument recontrer ce bandit, Fatmir Cerem. L'interviewer. J'en ai parlé à l'hôtel, il paraît qu'il est en ville. Ça m'excite beaucoup.

Avec son pantalon de cuir noir ultramoulant et son pull trop petit d'une taille, cela risquait d'être réciproque... Maquillée comme la Reine de Saba, Hildegarde Neff avait mis toutes les chances de son côté. Malko allait répondre lorsqu'une Toyota Land Cruiser noire passa lentement devant le bistrot. Des rideaux intérieurs dissimulaient l'arrière, interdisant de voir combien de personnes elle transportait.

Le 4X4 disparut, puis réapparut, venant de la direction opposée. A chaque passage, les joueurs de cartes s'arrêtaient de jouer. Ylli Baci était tétanisé.

— Je crois que c'est Fatmir Cerem, murmura-t-il.

L'atmosphère du café s'était brusquement alourdie. Le 4X4 revint et se gara en épi devant le café. Les phares s'éteignirent. Un homme sauta à terre, puis un second, un troisième et un quatrième. Jeunes, des pulls épais, des jeans et des Kalachnikov avec des chargeurs scotchés partout. Ils attendirent, l'air farouche, que la portière arrière droite s'ouvre. Un homme sauta à terre avec souplesse. Grand, mince, les cheveux très noirs et abondants, il portait une chemise rouge sang, un jean retenu par une ceinture en argent et des *boots* de cow-boy aux bouts pointus... Encadré par les hommes armés, il pénétra dans le bar. Le néon éclaira ses traits réguliers, son menton mal rasé et une grosse chaîne en or à son cou.

La crosse d'un gros pistolet automatique émergeait de sa ceinture, à côté de la boucle. Les quatre joueurs de cartes s'étaient levés d'un bond. Le nouveau venu les salua avec un sourire négligent et d'une démarche souple se dirigea droit vers la table où se trouvaient Malko, Hildegarde Neff et Ylli.

*
* *

Ylli Baci était devenu de la couleur des murs : vert pâle. Mal à l'aise, il se leva, lui aussi. Le nouveau venu s'arrêta devant eux. Ses yeux, d'un noir liquide, avaient une expression intense. Sans même regarder les deux hommes, il se planta devant Hildegarde Neff et dit en mauvais allemand :

— Il paraît que vous me cherchez. Je suis Fatmir Cerem...

La journaliste allemande mit plusieurs secondes à retrouver la parole. Elle arriva enfin à s'extorquer un sourire et balbutia :

— Oui, c'est vrai, je suis journaliste et...

Malko était tout aussi stupéfait. Ils étaient arrivés depuis deux heures à peine à Bajram Curri et ils n'avaient parlé à personne. Comment Fatmir Cerem était-il au courant ?

La jeune allemande éclaircit le mystère en expliquant :

— J'ai demandé au patron de l'hôtel si vous veniez quelquefois en ville. On m'a beaucoup parlé de vous à Tirana...

Fatmir Cerem arbora un sourire éblouissant. Des dents de fauve.

— En bien, j'espère !

Hildegarde Neff prit son courage à deux mains.

— On m'a dit que vous aviez tué plusieurs personnes à cause du *kanoun*, fit-elle bravement.

Ylli Baci s'était recroquevillé. Mais le jeune bandit éclata de rire, écartant des mains soignées.

— Moi, je n'ai jamais tué personne ! C'est vrai, on a voulu me tuer. Ils ont même tué mon frère. Mais je suis un fermier et un homme d'affaires pacifique.

— Je pourrais vous interviewer ?

Ylli Baci se leva soudain comme si on avait allumé une grenade sous ses fesses. La porte du café venait de s'ouvrir sur un jeune en blouson, l'inévitable Kalach à la main.

— C'est Perikli, mon cousin, s'exclama-t-il.

Il courut vers lui et se jeta dans les bras du nouveau venu, comme pour se protéger. Les deux hommes s'embrassèrent longuement, à l'albanaise, s'assirent à une table à l'écart et

échangèrent des cigarettes. Fatmir Cerem n'avait rien perdu de la scène.

— Cet homme est avec vous ? demanda-t-il.

— C'est notre guide, expliqua Hildegarde Neff.

— Les amis de mes amis sont mes amis, dit-il. Vous avez parcouru une très mauvaise route pour venir me voir. Je vous invite à venir partager mon repas demain, dans ma maison. Une voiture viendra vous chercher à l'hôtel. Passez une bonne soirée.

Il allait repartir quand, comme pris d'un remords, il demanda à Hildegarde, en désignant Malko.

— Il est journaliste aussi ?

— Oui, répondit Malko, au *Kurier* de Vienne.

Visiblement, l'Albanais s'en moquait, émoustillé par la pulpeuse allemande. Sans que Fatmir Cerem ait eu à dire un mot, tout le groupe reflua avec lui. Les cousins se séparèrent et le bar retrouva son calme.

Ylli Baci en était encore tout choqué.

— Mon cousin est très content de me voir, dit-il. Et vous, vous êtes contents ?

— Oui et non, dit Malko.

Hildegarde Neff le fixa, surprise.

— Pourquoi n'es-tu pas content ? Pour toi aussi, c'est formidable d'interviewer Fatmir Cerem, *chez lui*. Je vais le filmer.

— C'est vrai, reconnut Malko.

La journaliste lui adressa un long regard inquisiteur et se pencha à son oreille.

— Il est vrai que tu ne m'as pas dit *pourquoi* tu voulais venir ici...

— Je te l'expliquerai, promit Malko. Rentrons, il n'y a plus rien à faire ici.

Ils regagnèrent l'hôtel à pied. Quelques 4X4 sans plaques faisaient encore leur rodéo, mais la plupart avaient disparu. Une longue rafale de Kalach claqua dans le lointain. Les rues de Bajram Curri étaient vides.

— Votre cousin fait partie de la bande de Fatmir Cerem ? remarqua Malko.

Ylli ne cachait pas sa fierté.

— Oui, c'est bien pour lui.

Ils se séparèrent sur le palier du second. A peine dans la chambre, Hildegarde se planta devant Malko.

— Maintenant, dis-moi pourquoi tu es ici. Tu avais l'air bizarre, tout à l'heure.

— Ces gens sont dangereux, répondit Malko. Je n'aimerais pas que tu te fasses kidnapper. Tu as vu la façon dont il te regardait ?

Hildegarde éclata de rire.

— Tu es jaloux ! Tu sais, ce n'est pas parce que j'interviewe un homme que je couche avec lui. Et il ne va pas me violer... Il paraît que cela ne se fait pas en Albanie. Et puis, ces gens-là aiment bien les journalistes. Nous ne risquons rien.

— C'est possible, reconnut Malko.

Si Mohammad Al Jafar ou le « colonel » Pedrorika étaient chez Fatmir Cerem, ils risquaient, eux, de se poser des questions en le voyant. A cause de Mirella, qui connaissait son statut réel...

— Tu es bien journaliste, non ? demanda d'une voix douce Hildegarde.

Malko affronta son regard avec un sourire un peu contraint.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— On dit au *Rogner* que tu n'es pas un véritable journaliste.

— Et je serais quoi ?

— Tu travaillerais avec les Américains. Tout le monde, à Tirana, sait que ton *fixer*, Ylli, travaille avec la CIA.

En d'autres circonstances, Malko aurait nié farouchement. Mais Hildegarde était maligne, observatrice et se doutait de quelque chose. Il valait mieux lui dire la vérité pour éviter une gaffe involontaire qui pouvait avoir des conséquences dramatiques. Il suffisait qu'elle mentionne le nom d'Al Jafar devant Fatmir Cerem...

— C'est exact, reconnut-il, je ne suis pas journaliste.

— Qu'est-ce que tu es venu faire à Bajram Curri ?

— Je cherche un terroriste arabe. Il se cache très vraisemblablement chez Fatmir Cerem.

— Le fameux Al Jafar dont tu parlais au téléphone l'autre soir ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu lui veux ? insista-t-elle, le tuer ?

Malko sourit.

— Ce n'est pas aussi simple que cela...

Il lui expliqua toute l'histoire. Les yeux d'Hildegarde Neff brillaient comme des étoiles. Elle s'approcha et vint se coller contre lui.

— C'est incroyablement excitant, murmura-t-elle d'une voix changée. C'est la première fois que je baise avec un espion.

Les yeux dans les siens, elle se frottait contre lui, protégée par le cuir noir. Il glissa les mains sous son pull, la plaqua contre le mur et commença à jouer avec ses seins. Hildegarde n'était pas en reste. Ses mains s'activaient sur Malko, allant de sa poitrine à son sexe de plus en plus tendu. Cela l'amusait visiblement de le chauffer à blanc, alors que son pantalon de cuir collait à elle comme une seconde peau... Habilement, elle mit son membre à nu et se frotta encore plus.

— C'est bon de te sentir dressé contre moi, murmura-t-elle.

Malko avait envie d'autre chose. Il avait déjà défait la ceinture du pantalon de cuir et commencé à descendre le zip, lorsque l'Inmarsat de la journaliste, installé sur le balcon-terrasse, se mit à sonner. Hildegarde se dégagea en riant, mais Malko la suivit. Tandis qu'elle répondait à l'appel, il prit le pantalon de cuir noir à deux mains et le fit glisser sur les hanches, entraînant le triangle de nylon noir.

Alors qu'elle parlait dans l'Inmarsat, il glissa son sexe entre ses cuisses, remonta, trouva une humidité accueillante et, d'un seul coup de reins, l'embrocha.

Hildegarde poussa un bref soupir, sans interrompre sa conversation : elle parlait à son rédacteur en chef... Quand elle sentit Malko bouger en elle, sa voix se brouilla et d'un geste décidé, elle coupa la communication, comme s'il y avait un incident technique. S'appuyant des deux mains au rebord du balcon, elle creusa les reins pour qu'il la prenne

encore mieux. Son pantalon de cuir tire-bouchonné entravait ses jambes.

— Prends-moi bien les hanches, dit-elle à voix basse.

Malko enfonça ses doigts dans la chair élastique, coulissant dans le ventre inondé avec volupté. C'était la première fois qu'il faisait l'amour à Hildegarde. Elle haletait. Sa main gauche partit en arrière, plaquant davantage celle de Malko à sa hanche. Brutalement, elle hurla, tout le corps secoué de spasmes. Plein de mauvaises intentions, il se retira d'elle encore triomphant.

Aussitôt, Hildegarde se retourna. En un clin d'œil, elle se débarrassa de son pull et de son soutien-gorge. Elle s'accroupit alors en face de Malko, ses seins à la hauteur du sexe tendu. Tandis qu'elle l'enserrait entre les deux masses tièdes, elle leva la tête et dit d'une voix rauque :

— *Komm jetzt : ich möchte daß du zwischen meine Titten spritzest*[1]

Elle ne mit pas longtemps à obtenir ce qu'elle désirait, tant Malko était excité. Lorsqu'il jouit, elle le garda encore serré entre ses seins et murmura :

— *Es ist ein schöner Schwanz !*[2]

*
* *

« Wild Bill » Donovan était à son bureau, l'œil d'un bleu minéral et le crochet étincelant. Il adressa à Malko un sourire salace.

— Vous m'avez empêché de dormir ! Enfin, pas vous...

— Désolé...

Le Britannique haussa les épaules.

— Oh, ça fait rêver. Alors, vous repartez quand ?

— Nous sommes invités à déjeuner chez Fatmir Cerem, annonça Malko.

Le Britannique écouta son récit, puis hocha la tête.

— *Fucking crazy !* Là-haut, personne ne peut rien pour

1. Jouis, maintenant : je veux que tu éjacules entre mes seins.
2. Quelle belle queue !

vous. Et la *young lady* risque *aussi* de se faire violer, si ça tourne mal.

— Je croyais que le *kanoun*...

— Il y a des exceptions. Pour les étrangères.

— Personne de peut s'opposer à Cerem ?

— Personne. Il a tué tous ceux qui en avaient envie. Comme il vous tuera si vous l'emmerdez. Laissez votre copine aller là-haut. Seule.

*
* *

Le patron de l'hôtel, plié en quatre, essayait de lier conversation avec les hommes de Fatmir Cerem qui lui jetaient des regards méprisants. En attendant Malko, ils s'étaient fait apporter une bouteille de Defender « Very Classic Pale » de contrebande qu'ils se repassaient. Ylli échangea quelques mots avec eux et annonça :

— Ils nous emmènent.

Ils gagnèrent une énorme Range Rover en piteux état, avec des rideaux à l'arrière. Les trois visiteurs eurent droit à une banquette entière. Le conducteur traversa la ville à tombeau ouvert, s'engageant ensuite dans un sentier escarpé et caillouteux qui zigzaguait au flanc de la montagne. La vue était à couper le souffle. Dans le lointain, on apercevait l'amorce d'une faille menant au Kosovo. Malko avait l'estomac serré.

Après une demi-heure de route, ils aperçurent une barrière gardée par plusieurs hommes armés. De part et d'autre de la route, un mur était en construction. Au moment où ils allaient franchir la barrière, le conducteur se rangea pour laisser passer un énorme camion blanc sortant de la propriété. Lorsqu'il les croisa, Malko aperçut fugitivement son conducteur. Des cheveux blonds rejetés en arrière, un visage brutal et surtout, une veste verte aux manches relevées. Il se retourna et vit que le véhicule portait encore des plaques allemandes. Il était sûr à 95 % qu'il venait de voir Britan Mata, le chef des gardes du corps de Sali Berisha. L'homme qui avait tiré sur lui, à la sortie du restaurant *La Perla*, le soir de son arrivée. Que faisait-il là, à deux cents kilomètres de Tirana ? Il n'eut

pas le loisir de réfléchir plus avant. La Range Rover venait de s'arrêter devant une grande maison en pierres disjointes, surmontée d'une énorme antenne satellite. Autour, des champs de maïs, quelques hangars. Un autre camion semblable à celui qu'ils venaient de croiser était garé un peu plus loin, mais sans ses plaques. Trois autres 4X4 stationnaient dans la cour, avec une dizaine d'hommes en armes.

Fatmir Cerem s'encadra dans la porte et vint à leur rencontre. Il portait une épaisse chemise marron, un pantalon noir avec une ceinture en argent où était glissé un pistolet.

Ignorant Malko, il serra la main d'Hildegarde, l'enveloppant d'un long regard admiratif. Ylli Baci avait repéré son cousin et sauta sur lui.

— Venez, proposa Fatmir Cerem.

Dans l'entrée se trouvait, en face d'un râtelier d'armes, une grande vitrine où étaient exposés des dizaines de briquets Zippo, de toutes les époques, dont le dernier-né célébrant le Troisième Millénaire. Comme tous les Albanais, Fatmir Cerem était fasciné par l'Amérique.

L'intérieur était impeccable, avec de vieilles gravures aux murs, des armes anciennes, des meubles assez beaux. Ils débouchèrent dans une grande pièce aménagée en salon, et s'installèrent dans des fauteuils de cuir. Un domestique apporta des jus de fruit, de la bière, du *raki* et une bouteille de Defender « Success » entamée, ainsi qu'une bouteille de cognac Otard Fine Champagne VSOP pas encore débouchée.

On les traitait en hôtes de marque.

Des trophées de chasse étaient accrochés au mur, encadrant un portrait de Bajram Curri. Fatmir Cerem avait disparu.

Dans le silence absolu, Malko réfléchissait à leur rencontre avec le camion blanc. Soudain, il comprit pourquoi le véhicule avait encore ses plaques d'origine ! Et, en même temps, il se demanda s'il n'avait pas été délibérément attiré dans un piège.

CHAPITRE XIV

Fatmir Cerem s'encadra dans la porte, accompagné d'un vieillard massif et ventripotent, à la moustache conquérante et au regard ombrageux. Coiffé du *plis*, le bonnet de feutre blanc traditionnel albanais, c'était la réplique vivante de la statue de Bajram Curri.

— *Babai Im !*[1] annonça Fatmir Cerem.

Cent quatre-vingt-dix centimètres de dignité. Le vieil homme serra les mains en bredouillant quelques mots de bienvenue et prit place dans un lourd fauteuil de bois sombre. Son fils lui alluma une cigarette et fit l'interprète. Ils durent écouter un long panégyrique de l'Albanie et du Kosovo. Comme il ne parlait qu'albanais, la conversation était réduite à sa plus simple expression. C'est lui qui donna le signal de passer à table. Tout était déjà prêt. Des salades et du délicieux cochon de lait rôti, arrosé de bière et de cognac. Le père de Fatmir semblait fasciné par Hildegarde. Celle-ci filmait sans arrêt avec un petit camescope ultramoderne.

Quand elle demanda à Fatmir combien de meurtres il avait sur la conscience et que la question fut traduite à son père, celui-ci entra dans une violente colère et se lança dans une diatribe véhémente, traduite par son fils et par Ylli, d'où il ressortait qu'ils appartenaient à une famille honorable et que si Fatmir avait été amené à tuer, c'était en état de légitime défense...

Pour le calmer, son fils saisit la bouteille de cognac Otard

1. Mon père !

Fine Champagne et lui en versa une généreuse rasade... Ensuite, on servit les cafés et le père de Fatmir s'éclipsa d'une démarche lourde.

Malko guettait les bruits de la maison. Evidemment, il ne s'attendait pas à voir surgir Mohammad Al Jafar, mais à l'idée que le Soudanais se trouvait à quelques mètres de lui, il enrageait. De toute façon, il n'avait même pas emporté son Beretta 92. Un journaliste n'est pas armé.

Hildegarde Neff demanda à Fatmir Cerem l'autorisation de le filmer devant sa maison et il la laissa faire de bonne grâce, posant au milieu de ses gardes du corps. Il s'opposa simplement à ce qu'elle filme le camion blanc.

Il était plus de quatre heures lorsque Fatmir Cerem annonça qu'on allait les raccompagner. Il semblait moins affable, plus tendu. Lorsqu'il serra la main de Malko, il le fixa longuement. Malko trépignait intérieurement. Hildegarde Neff exultait : elle avait filmé le père et le fils tendrement enlacés.

Malko fut soulagé de retrouver l'hôtel. Les hommes de Fatmir Cerem les déposèrent et s'installèrent dans le jardin, en face du bar. A peine dans la chambre, Malko demanda à Hildegarde :

— Je dois utiliser ton Inmarsat, tout de suite.

Elle l'activa et lui laissa la place. Trois étages plus bas, les hommes de Fatmir Cerem l'observaient avec curiosité. Seulement, pour attraper le satellite, il était obligé de poser l'Inmarsat sur le balcon. Il composa le numéro de l'ambassade américaine, sans succès, et dut s'y reprendre à cinq fois avant d'obtenir enfin une voix incontestablement militaire. Un Marine.

— Je veux Grant Petersen, dit Malko. C'est une *emergency*.

Il dut palabrer plusieurs minutes pour être transféré vers une secrétaire qui lui fit épeler son nom quatre fois avant d'obtenir enfin le chef de station de la CIA.

— Malko. *Good Lord !* Où êtes-vous ?

— A Bajram Curri.

— Ça se passe bien ?

— Je me demande si un attentat ne va pas se produire

dans les heures qui suivent contre l'ambassade, annonça Malko.

Il y eut un silence, puis l'Américain demanda d'une voix blanche.

— *Jesus-Christ !* Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— C'est peut-être idiot ! Mais j'ai croisé un camion volé à une organisation humanitaire allemande qui descendait de Bajram Curri. Il était conduit par Britan Mata, que je croyais toujours à Tirana.

— Pourquoi cela vous fait-il soupçonner un attentat ?

— Il sortait de la propriété où, d'après Zamir Meidani, se cache Mohammad Al Jafar. La maison de Fatmir Cerem.

— *Holy shit !*[1] Qu'est-ce que vous foutiez là-bas ?

Malko le lui expliqua. Bien que la communication ne soit pas cryptée, il y avait peu de chances que Fatmir Cerem possède des moyens d'interception. Et, de toute façon, il n'avait guère le choix.

— Je suis peut-être devenu parano, au contact du pays, conclut Malko, mais j'ai rapproché deux faits. D'abord, les précédents attentats ont été commis à l'aide de véhicules bourrés d'explosifs, auparavant volés. Or, cela m'a paru bizarre que ce camion volé ait encore ses plaques d'origine. La première chose que font les voleurs, m'a expliqué Ylli, c'est de les enlever. Si mon hypothèse est exacte, un camion d'une organisation humanitaire avec des plaques étrangères doit franchir facilement les « check-points ». Enfin, Britan Mata est un dangereux voyou. Il peut très bien avoir été recruté comme mercenaire par Mohammad Al Jafar...

— Vous avez foutrement raison, approuva Grant Petersen. Quelle heure était-il lorsque vous l'avez vu ?

— Environ deux heures. Donc, même en faisant le détour par Kukës, il peut arriver à Tirana vers minuit.

— J'alerte tout le monde immédiatement, fit l'Américain. Les Albanais ont des barrages sur toutes les routes. Ils devraient — si votre hypothèse est exacte — pouvoir l'arrêter avant qu'il ne parvienne à Tirana. Par ailleurs, avez-vous du nouveau sur votre objectif principal ?

1. Sainte merde !

— Pour l'instant, cela semble très difficile, avoua Malko, sinon impossible.

— Vous avez vu « Wild Bill » Donovan ?

— Il ne veut pas s'en mêler.

— Dans ce cas, rentrez, c'est trop dangereux, conseilla l'Américain. J'ai eu Franck Capistrano. Il est en train de négocier avec l'OTAN une frappe aérienne.

Malko était suffoqué. On n'allait quand même pas envoyer des B 52 sur Bajram Curri...

— Je ne suis là que depuis hier soir, corrigea-t-il. Il y a encore de l'espoir. Faites attention au camion.

Il raccrocha et croisa le regard affolé d'Hildegarde Neff.

— C'est vrai ce que tu as dit ?

— Je le crains, fit Malko. L'ambassade de Tirana était sur la liste d'Oussama Bin Laden. Et Mohammad Al Jafar a à cœur de se venger.

*
* *

La salle à manger de l'hôtel *Ermal* était sinistre et vide. « Wild Bill » Donovan occupait sa table habituelle, seul, en grande conversation avec quelques bouteilles de bière. Hildegarde, Malko et Ylli s'installèrent à la table voisine. Le choix était simple : les sempiternels steaks de veau ou de minuscules truites, qu'ils choisirent, déclenchant l'hilarité de « Wild Bill » Donovan.

— Attention aux dents ! lança le Britannique, elles sont pêchées à la grenade. Il y a souvent des éclats...

Il n'y avait qu'un seul verre sur leur table. Pour trois, c'était peu... Comme Ylli en réclamait d'autres, la serveuse expliqua que le bar étant fermé, le restaurant n'avait rien d'autre...

*
* *

Mohammad Al Jafar avait quitté la propriété de Fatmir Cerem tout de suite après avoir souhaité bonne chance à Britan Mata et vérifié dix fois le système de mise à feu de la charge explosive. C'était simple et efficace. L'Albanais était malin et avait une chance de s'en sortir. Qu'il vive ou qu'il meure avait d'ailleurs peu d'importance aux yeux de Mohammad Al Jafar. Le tout était que l'attentat réussisse...

Depuis qu'il était arrivé à Tropojë, dans le camp de l'UCK, il priait, plongé dans le Coran, envoyant ses prières à Dieu pour que le camion blanc chargé de mort aille la répandre chez les Satans de Tirana. Il ne pensait même plus au passeport qui devait l'aider à quitter l'Albanie. Les communications étant difficiles, il ne s'inquiétait pas. L'homme dépêché pour cette tâche était un des plus sûrs de Fatmir Cerem. Ce dernier redoutant une riposte américaine à l'attentat projeté, Mohammad Al Jafar avait accepté de quitter la propriété pour quelques jours. A Tropojë, il se trouvait sous la protection du « colonel » Pedrorika. L'attentat contre l'ambassade américaine risquait en effet de déclencher des représailles.

Dès qu'il aurait son passeport, il filerait. Il partirait d'abord pour Skhöder et de là, à Shenglin d'où partaient des bateaux réguliers pour Bari. D'Italie, il rejoindrait sa femme au Pakistan.

Il sortit et regarda le ciel étoilé. Dans quelques heures, la vengeance ordonnée par Oussama Bin Laden serait accomplie.

*
* *

Malko était en train d'attaquer son café lorsque le propriétaire de l'hôtel s'approcha de leur table et dit quelque chose à Ylli.

— On vous demande au téléphone, annonça le *stringer*. A la réception.

Qui pouvait le demander ? Il ne savait même pas que l'hôtel possédait le téléphone. Le récepteur était posé sur le comptoir.

— Allô ?

D'abord, il n'entendit que des grésillements et une conver-

sation en albanais. Puis des mots décousus. Une voix de femme. Il dut prêter l'oreille un temps qui lui parut très long pour entendre enfin son nom.

— Malko ? Malko ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Partez, fit la voix. Quittez Bajram Curri, vite.

La communication fut brutalement interrompue. Sans qu'il sache si on avait coupé ou si c'était accidentel. Il était presque certain d'avoir reconnu la voix de Mirella Bishka... Il revint à la table, pensif et inquiet.

— C'était une erreur, dit-il pour ne pas affoler Hildegarde Neff.

Ylli Baci lui jeta un coup d'œil inquiet, mais ne posa aucune question. Quand ils montèrent se coucher, le silence était absolu, à part les rafales de Kalach qui claquaient au loin. Bajram Curri évoquait à une ville fantôme. Hildegarde Neff semblait tendue.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien, assura-t-il. Je pense que nous repartirons demain.

Cet étrange coup de fil le perturbait. Mirella pouvait très bien se trouver dans les parages et avoir appris quelque chose... Son amant en titre, ignorant ce qui s'était passé entre eux, pouvait très bien avoir parlé devant elle...

Le sommeil mit longtemps à venir. Il était dans une impasse. Fatmir Cerem ne le réinviterait plus. Sa maison était défendue par une vingtaine d'hommes surarmés... La défection de « Wild Bill » Donovan tuait dans l'œuf son projet fou. Finalement, le conseil de Mirella était sage. Même si ses motivations n'étaient pas pures.

*
* *

Mirella fumait, allongée dans le noir à côté de son amant, le « colonel » Pedrorika. Elle avait du mal à se faire au confort plus que succinct de la ferme où ils avaient trouvé refuge. Mais d'une part, elle devait quitter Tirana pour échapper au Shik, et d'autre part son amant avait été obligé

de venir rencontrer Mohammad Al Jafar avant son départ, pour prendre certaines dispositions.

Il dormait à côté d'elle, torse nu, assommé par le *raki*. Elle avait profité de son sommeil pour aller téléphoner de l'unique café de Tropojë. Le matin même, elle avait appris la présence de Malko à Bajram Curri, par une conversation entre les hommes de Fatmir Cerem et ceux de l'escorte du « colonel » Pedrorika. C'est Perikli Pano, le cousin d'Ylli Baci, qui avait involontairement vendu la mèche. Il avait parlé de sa rencontre avec son cousin de Tirana, Ylli. Or, parmi ceux qui l'écoutaient se trouvait Britan Mata ! Ce dernier avait immédiatement fait le rapprochement. L'homme qui se trouvait à Bajram Curri en compagnie de Ylli était un agent des Américains. Bien entendu, il avait mis Fatmir Cerem au courant avant de partir au volant du camion blanc. Son invitation étant déjà lancée, Fatmir Cerem n'avait pas voulu l'annuler. Et, de toute façon, *lui* n'avait pas de contentieux avec les Américains. Il ne faisait pas la guerre des autres.

C'est la raison pour laquelle Malko était reparti sain et sauf de sa demeure. De plus, on ne s'attaque pas à quelqu'un qui est votre invité. C'était une des règles de base du *kanoun*.

Si cet agent américain le laissait tranquille, il en ferait de même.

Mirella ignorait cela. Instinctivement, elle avait voulu prévenir Malko, sans savoir elle-même très bien pourquoi... Peut-être tout simplement parce qu'il avait comblé son fantasme le plus secret : subir un viol de la part d'un homme qui vous plaît.

Espérant qu'il allait suivre son conseil, elle éteignit sa cigarette et commença à se caresser dans le noir, repensant à ce moment exceptionnel.

*
* *

Britan Mata avait dormi à Kukës, repartant de très bonne heure. Le bac de Komani ne fonctionnait toujours pas et il n'avait pas pu prendre la route de Fierzë, presque imprati-

cable pour un camion. De toute façon il ne voulait pas rouler de nuit, on attirait trop l'attention, la circulation étant pratiquement nulle après neuf heures du soir. Grâce à ses ressorts neufs, le camion ne le secouait pas trop. Il pleuvait et la route était un véritable cloaque. Sans cesse son regard revenait sur le cadran gradué fixé par du scotch à gauche du volant. La minuterie qui devait lui sauver la vie. Parfois, il l'effleurait, mais pas trop, à cause des cahots... Il était dans un état second, à la fois pétri de fierté pour ce qu'il allait faire, et noué, sachant qu'il allait devoir échapper à l'explosion et aux M 16 des Marines.

Mais, s'il revenait sain et sauf à Bajram Curri, quelle gloire !

Il ralentit. Deux kilomètres plus loin, il y avait un « checkpoint » de la *Brisk*, avant l'entrée dans Tirana. Il dut freiner, plusieurs véhicules faisant déjà la queue. Camions, voitures particulières, taxis collectifs. Le pouls à 120, il progressa mètre par mètre. On laissait passer environ un véhicule sur deux. Encore un bond et il se retrouva devant un policier en casquette. Les cagoulés se tenaient un peu plus loin, sur le bord de la route.

— Où vas-tu ? demanda le policier.

— A Rinas, chercher de l'aide humanitaire.

— Tu as les papiers ?

Britan Mata tendit les papiers du camion, qui étaient évidemment en ordre. Le policier vérifia les plaques et rendit les documents.

— Qu'est-ce que tu as là-dedans ?

— Des médicaments pour l'hôpital de Tirana.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— On va vérifier quand même. Viens ouvrir.

Britan Mata prit sa décision en une seconde. Relevant doucement la pédale d'embrayage, il répliqua d'un ton furieux :

— J'ai pas le temps, je dois être à l'avion. Tu n'as pas le droit de m'arrêter, je suis en règle.

Il démarra si brutalement que le policier dut faire un bond en arrière pour ne pas se faire écraser les pieds. Il hésita puis

haussa les épaules. Si le camion avait été volé, il ne se serait pas dirigé vers Tirana.

*
* *

Malko ouvrit les yeux, réveillé par le jour. Hildegarde Neff dormait toujours. La pluie avait cessé et un ciel radieux inondait de lumière Bajram Curri. Il se demanda ce qu'il allait pouvoir faire. Une solution de force semblait exclue, étant donné le manque d'appui. Un homme comme Fatmir Cerem ne devait marcher qu'à une chose : l'argent. C'était la seule piste à ouvrir. Possible, grâce au cousin d'Ylli. Il s'habilla après un bref passage dans le local suintant, puant et sale qui servait de salle de bains. Laissant Hildegarde enroulée dans sa couverture, il descendit, à peu près présentable, dans le jardin où Ylli, matinal comme tous les Albanais, prenait son café et son *byrek*.

L'Inmersat n'avait pas sonné. Donc, aucune catastrophe ne s'était produite à Tirana. Il s'était probablement alarmé pour rien. Dans ce cas, il devait au moins tenter quelque chose.

— Pouvez-vous joindre Fatmir Cerem ? demanda Malko. Par votre cousin ?

— Pour quoi faire ?

— Une offre.

— Quelle offre ? demanda l'Albanais, méfiant.

Malko lui expliqua son point de vue. Fatmir Cerem n'était pas islamiste. Si, vraiment, il aidait un islamiste, ce ne pouvait être que pour des raisons matérielles. Donc, on pouvait peut-être négocier quelque chose. Ylli ne sembla pas enthousiasmé.

— Que voulez-vous lui offrir ?

— De l'argent. Les deux cent mille dollars que j'ai emportés.

— Je vais voir, fit prudemment l'Albanais. Mais vous serez obligé de dire qui vous êtes. Et *ça*, c'est extrêmement dangereux... Bon, je vais tenter de trouver mon cousin en ville.

« Wild Bill » Donovan débarqua dans le jardin, son crochet rutilant et le regard plus bleu que jamais. Il se joignit à eux. Dès qu'Ylli se fut éloigné, il lança à Malko :

— Alors, où en est votre croisade ?

— Au point mort, avoua Malko. Vous aviez raison, Fatmir Cerem est inexpugnable. Vous n'avez pas eu de nouvelles de son « invité » ?

— Si, fit le Britannique. On m'a dit qu'il a quitté sa maison et qu'il est arrivé hier à Tropojë. Vous vous êtes croisés...

Malko sursauta.

— A Tropojë ? Où ?

— L'UCK possède un petit camp dans le village. Il est là-dedans, sous la protection d'une vingtaine de combattants de l'UCK. Il y a aussi le « colonel » Pedrorika, celui qui achète les armes. Avec une très jolie femme, paraît-il. Le « colonel » loge à part, en face de la mosquée, dans une maison rafistolée qui sert aux visiteurs de marque.

— Ce serait peut-être plus facile de s'emparer de Mohammad Al Jafar à Tropojë que chez Cerem, remarqua Malko.

« Wild Bill » Donovan secoua son crochet.

— C'est vrai, les combattants de l'UCK ne sont pas des foudres de guerre. Imaginons que vous parveniez à vous emparer de cet Arabe. Vous ne sortirez pas de la vallée. Il n'y a que deux routes pour franchir la Drin. A Tropojë, les Kosovars ont des Inmarsat et Fatmir Cerem a des gens partout. On vous tendra une embuscade. Allez, reprenez la route pour Tirana. Moi, je vais à ma vacation radio.

— J'ai vu hier un camion volé aux Allemands prendre la route du Sud, remarqua Malko. Il avait encore ses plaques. Je me demande s'ils ne préparent pas un attentat.

— Il allait probablement chercher à Brëglumië de la farine volée à l'UEO, laissa tomber le Britannique. Ne vous faites pas d'idées. A part votre Soudanais fou, les autres sont des businessmen. Ils ne font pas de politique.

Hildegarde Neff les rejoignit et « Wild Bill » Donovan se leva aussitôt, inclinant sa tignasse rousse pour la saluer. Avant de rentrer dans l'hôtel, il jeta à Malko :

— Quand on a la chance d'avoir une *lady* aussi magnifique, on ne va pas au-devant des emmerdements...

*
* *

Grant Petersen raccrocha son téléphone. Blême, il jeta à Bob Bow :

— Alertez tout de suite l'ambassadeur ! Le Shik vient de me signaler qu'un camion répondant au signalement fourni par Malko vient de forcer un barrage sur la route de Shköder. Les policiers n'ont pas osé tirer, parce qu'il avait des papiers en règle.

— Quand ?

— Il y a une heure.

C'est-à-dire que le camion devait être à présent en ville... Fiévreusement, le chef de station de la CIA appela l'ambassadeur sur son portable. Occupé ! Il recommença dix fois, se trompant tant il était énervé. Puis il sauta sur ses pieds, raflant un MP5. Il apostropha Joe Rocker.

— Prévenez les Marines de garde partout. Qu'ils tirent à vue dès qu'ils verront ce véhicule. Nous, on va tâcher de l'intercepter.

Ils dégringolèrent les escaliers de la villa et sautèrent dans leur Ford Explorer blindée. Grant Petersen descendit Mihal Grameno à tombeau ouvert, se frayant un chemin à coups de klaxon. Quand il fut sur Zhan d'Arka, il accéléra encore, débouchant sur la place Skënderbeg à un train d'enfer. Ensuite, il remonta le boulevard Dëshmorët E Kombit en brûlant tous les feux, tournant à gauche dans la rue Asim Zeneli, qui coupait l'avenue Elbasanit où se trouvait l'ambassade américaine. Celle-ci était la seule à ne pas se trouver rue Skënderbeg, où étaient regroupées la plupart des représentations diplomatiques.

Ils en étaient encore à trente mètres lorsqu'ils virent passer, se dirigeant vers l'ambassade américaine, un camion blanc !

— *Holy shit !* rugit Grant Petersen. C'est lui.

Bob appelait déjà à la radio. Grant Petersen accéléra

encore, s'attendant à chaque seconde à entendre une explosion. Il arriva enfin au carrefour et vira devant la résidence de l'ambassadeur de France, puis tourna à droite. Rien devant l'ambassade américaine, sur l'autre trottoir. Plus loin, devant lui, en haut de l'avenue Elbasanit, il aperçut le camion blanc. Plus de doute : il se dirigeait vers le *compound* américain.

CHAPITRE XV

Britan Mata transpirait à grosses gouttes, et ce n'était pas la chaleur. Pourtant, aucun incident fâcheux ne s'était produit depuis le contrôle au « check-point ». Son pouls était à 200 quand il avait franchi l'ultime barrage à l'entrée de Tirana. Il n'avait même pas eu à ralentir, les policiers ne s'intéressaient pas à un camion étranger. Il est vrai que, payés misérablement, ils n'avaient pas envie de faire du zèle. Maintenant, en grimpant la côte de l'avenue Elbasanit, il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de son objectif. Il essuya ses mains trempées de sueur sur son jean et tenta de maîtriser les battements de son cœur.

A cent mètres devant lui, à l'entrée du chemin descendant vers le *compound* des Américains, se trouvait l'ultime « check-point » de la police albanaise avant son objectif. Un barrage de « Brisks » renforcé par une chicane. Ses occupants devaient appeler par radio le poste de Marines à l'entrée du *compound*, avant de laisser s'engager un véhicule dans le sentier.

Le calcul de Britan Mata était simple : il allait forcer le barrage. Le temps que les policiers réagissent, il serait trop tard. En bas de la descente en S, il y avait une ligne droite qui lui permettrait d'accélérer pour forcer le premier « check-point » des Marines, une simple barrière gardée par quelques soldats. Après, il restait environ cent mètres à parcourir avant le portail du *compound*.

Il abandonnerait le camion au milieu de ce *no man's land*, accélérateur bloqué, et attendrait l'explosion dans le fossé.

Le portail du *compound* ne résisterait pas à la masse du camion et l'explosion se produirait près des premiers cottages, causant un maximum de dégâts.

Ensuite, il comptait sur les destructions et la pagaille pour échapper aux tirs des Marines survivants. Evidemment, c'était risqué. Cependant, s'il arrivait à se faufiler le long de la pente hérissée de constructions « sauvages » qui montait vers l'avenue Elbasanit, il était sauvé. De l'autre côté de l'avenue s'étendait un grand parc où il pourrait se dissimuler. Une fois en ville, il trouverait une planque sûre...

Il était tellement obnubilé par ses plans qu'il réalisa soudain que l'entrée du sentier n'était plus qu'à cinquante mètres...

Il mit son clignotant et ralentit. Les policiers regardaient s'approcher ce camion d'ONG, comme il y en avait tant, sans la moindre inquiétude. Britan Mata se raidit : la chicane était assez large pour ne pas poser de problème. Il baissa sa glace pour parler à un policier et, ce faisant, son regard effleura le rétroviseur. Son pouls grimpa aussitôt en flèche. Il était suivi par un gros 4X4 blanc dont la plaque verte diplomatique portait le numéro 23. Celui de l'ambassade américaine. Cela n'aurait rien eu d'alarmant si, soudain, une main brandissant un pistolet-mitrailleur n'avait jailli de la portière droite... Une tête sortit par la portière gauche. Un barbu qui hurla quelque chose à l'adresse des policiers. Celui qui s'apprêtait à contrôler le camion se retourna. Sans hésiter, Britan Mata accéléra brutalement, zigzaguant à travers la chicane. Dans sa manœuvre, il heurta un policier, bouscula l'avant d'un pick-up placé en travers de la route, avant de plonger dans la descente.

Il se dit que ses chances de survie venaient de diminuer de 50 %.

*
* *

Grant Petersen regardait fixement l'arrière du camion blanc, le cerveau vide. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait : un camion bourré d'explosifs fonçant sur le

compound de l'ambassade ! Et lui derrière, à moins de vingt mètres !

Il tourna la tête et hurla à Bob Bow :

— Ne tire pas !

A cette distance, si le camion explosait, ils y passaient aussi... Ils franchirent la chicane dans la foulée, plongeant à leur tour vers le *compound*. A ses côtés, Bob Bow, affolé, ameutait les Marines.

— *Stop the white truck ! Shoot at sight !*[1]

Le chef de la station de la CIA leva le pied, laissant un peu de poussière entre le camion et lui. Mentalement, il calcula rapidement : encore deux minutes pour arriver en bas de la pente, puis cent mètres jusqu'au premier « check-point ». Là, les Marines n'avaient pas d'armement lourd. Ils n'arrêteraient pas le camion.

Au second barrage, de part et d'autre du portail, ils avaient des antichars. Pourvu qu'ils s'en servent ! Les virages défilaient dans la poussière. Les secondes aussi. Lorsqu'il arriva à l'entrée de la ligne droite, en bas de la pente, le camion fonçait déjà. Grant Petersen aperçut les Marines épaulant leurs M 16. Des rafalent claquèrent. Le camion pulvérisa la barrière et continua. Grant Petersen empoigna le micro et hurla :

— *Duck ! Everybody duck !*[2]

Il donna un violent coup de volant pour éviter un Marine agenouillé au milieu de la chaussée, en train d'ajuster le camion. Ce dernier fonçait sur l'entrée principale du *compound*.

*
* *

Britan Mata, couvert de sueur, ne voyait plus que les quelques mètres de route devant lui. Sa réflexion s'arrêtait à la seconde suivante. Comme dans un cauchemar, il voyait se rapprocher le portail, encadré par des sacs de sable, et le

1. Arrêtez le camion blanc ! Tirez à vue !
2. Planquez-vous ! Que tout le monde se planque !

mirador avec les Marines casqués. Encore cinquante mètres. C'était le moment de sauter. Il s'était répété la séquence des dizaines de fois depuis son départ de Bajram Curri : déclencher la minuterie, bloquer l'accélérateur, ouvrir la portière et sauter.

Il allongea la main gauche et sentit sous ses doigts la commande de la minuterie. Juste au moment où la roue avant droite du camion passait dans un énorme trou. Le camion s'inclina vers la droite et les doigts crispés de Britan Mata restèrent accrochés à la minuterie.

*
* *

Roger Redwood, sergent de l'USMC[1], n'avait jamais connu la guerre. En venant en Albanie, il s'imaginait découvrir un peu de folklore. En fait de folklore, il avait trouvé la peur. Les appels qui parvenaient à son poste de garde depuis une heure avaient achevé de l'affoler. Il n'avait pas cru à un attentat. Jusqu'au moment où le camion blanc surgit du virage.

— *Oh my God !*

Fasciné, il regardait le gros véhicule foncer vers lui. Lorsqu'il fit voler en éclats la barrière du premier barrage, il sut que ce n'était plus de l'entraînement. Les consignes qu'il venait de recevoir étaient claires : *« shoot at sight »*. Il saisit son lance-roquettes antichars, l'appuya sur la rambarde du mirador et activa le système de guidage. Geste d'ailleurs inutile : à cette distance, il pouvait tirer à vue... Le doigt sur la détente, il était en train de cadrer le camion dans son viseur lorsque le véhicule se transforma en une énorme boule de feu.

Le sergent Roger Redwood eut le temps d'être ébloui, puis l'onde de choc l'atteignit, suivie à quelques fractions de secondes par une mer de flammes qui engloutit tout sur son passage : le « check-point », le mirador et les premières villas. Robert Redwood ouvrit la bouche, respira du feu et s'en-

1. US Marines Corp.

flamma comme une torche. En quelques instants, il ne resta plus rien de vivant dans un rayon de deux cents mètres.

Le 4X4 de la CIA qui suivait le camion avait été précipité à plus de cent mètres et brûlait avec ses occupants. Les Marines étaient tous morts, les premiers cottages du *compound* pulvérisés, et l'air brûlant enflammait les autres. Une épaisse colonne de fumée blanche montait verticalement dans le ciel, dans un silence minéral, atroce. Certaines des constructions « sauvages » de la colline avaient été soufflées, elles aussi, avec leurs occupants. Des gerbes de flammes jaillissaient des villas américaines. Les grilles noires tordues ressemblaient à des sculptures modernes. Le mirador avait disparu.

Une dizaine de minutes plus tard, les premières sirènes d'ambulances hululèrent dans l'avenue Elbasanit.

*
* *

— Ça a réussi ?

Accroupi à côté de l'Inmarsat, Mohammad Al Jafar écoutait anxieusement la conversation entre Tirana et le « colonel » Pedrorika. Ce dernier écarta l'écouteur de son oreille.

— En partie, avoua-t-il. Il semble qu'ils aient été prévenus. Le camion n'a pas pu pénétrer dans l'ambassade, mais il y a de nombreux morts. Dont le conducteur.

C'était le cadet des soucis de Mohammad Al Jafar. Une seule idée l'obsédait : les Américains avaient été prévenus, donc il avait été trahi. Il fallait trouver par qui, et se venger.

*
* *

— Grant Petersen est mort, ainsi que Bob Bow. L'ambassadeur est blessée. Brûlures et commotion. Nous avons onze Marines tués. Plus sept blessés, très gravement brûlés, qui ont peu de chances de s'en sortir. La plupart des villas du *compound* sont détruites ou endommagées.

La voix de Joe Rocker tremblait de fureur et de frustration. Le numéro 3 de la station de la CIA à Tirana se retrouvait aux commandes, dans un champ de ruines. Et l'Amérique avait une fois de plus perdu la face. Alors qu'ils étaient prévenus, que les Albanais avaient juré de les protéger, un terroriste avait pu amener un camion chargé d'explosifs jusqu'au *compound* américain.

Malko consulta le double affichage de sa Breitling B-1. A Washington, il n'était encore que trois heures du matin. Les réactions ne viendraient pas avant plusieurs heures, mais il pouvait les anticiper...

— Je suis désolé, dit Malko. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher cet attentat.

— Vous avez localisé ce *motherfucker* de Mohammad Al Jafar ? demanda Joe Rocker.

— Oui. Mais il est intouchable.

Le *field officer* de la CIA grommela quelques injures avant d'enchaîner :

— Il faut que je vous quitte, ça sonne de tous les côtés. Nous ne sommes plus que deux. Vous revenez à Tirana ?

— Je pense, dit Malko. Je prends ma décision aujourd'hui.

Dès qu'il eut coupé la communication, il croisa le regard horrifié d'Hildegarde Neff. Celle-ci n'arrivait pas à croire que le beau camion blanc qu'ils avaient croisé était une bombe roulante.

— Alors, c'était vrai ? fit-elle d'une voix mal assurée.

— Hélas, oui. Ces gens sont des fanatiques pour qui la vie humaine ne compte pas. Le conducteur du camion, Britan Mata, a été lui aussi transformé en chaleur et en lumière. C'était un des leurs...

— Que vas-tu faire ?

— J'attends le retour d'Ylli. On ne sait jamais... Si je pouvais acheter Fatmir Cerem... D'autant que désormais, j'ai un argument supplémentaire, la menace d'une réaction américaine après cet attentat.

— Nous ferions mieux de quitter Bajram Curri, dit Hildegarde. J'ai peur.

*
* *

Fatmir Cerem avait subi, impassible, les reproches de Mohammad Al Jafar, revenu de Tropojë avec le « colonel » Pedrorika. Le Soudanais ne comprenait pas qu'ils aient été trahis, et voulait savoir par qui... Fatmir Cerem se sentait entraîné dans une affaire qui ne le concernait pas et n'aimait pas cela. Mais il ne voulait pas non plus de problèmes avec son associé, le « colonel » Pedrorika.

— Je sais d'où vient la trahison, dit-il.

Mohammad Al Jafar lui jeta un regard noir.

— Et vous n'avez rien fait ?

— J'ignorais qu'il y eût « trahison », précisa Fatmir Cerem. J'ai reçu hier chez moi deux étrangers. Un homme et une femme, avec un Albanais qui leur sert de guide, Ylli Baci. Celui-ci est le cousin d'un de mes hommes. Je n'avais aucune raison de me méfier : ils se présentaient comme journalistes. Entre-temps, j'ai appris par Britan Mata que l'homme était un agent de la CIA. C'est tout.

— Comment « c'est tout » ! s'étrangla le Soudanais. Vous n'avez rien fait ?

Fatmir Cerem lui adressa un regard glacial.

— Ces gens étaient mes invités, et quand je les ai vus, j'ignorais qui ils étaient. Aujourd'hui, cet agent des Américains vient de m'envoyer un messager. Il est là-bas.

Il désignait un groupe de ses hommes qui discutaient avec Ylli Baci. De nouveau, Mohammad Al Jafar fut submergé par la fureur.

— Un messager ! Pour quoi faire ?

— Il veut me rencontrer. Pour me faire une proposition commerciale.

Le « colonel » Pedrorika intervint, d'une voix suave. Il ne fallait pas que cette discussion dégénère.

— Il faut chasser cet homme de Bajram Curri, conseilla-t-il. C'est notre ennemi.

— Et tuer son messager ! renchérit Mohammad Al Jafar.

Fatmir Cerem n'aimait pas recevoir d'ordres.

— Ce n'est pas lui qu'il faut tuer, corrigea-t-il, mais cet

étranger. Il a trompé ma confiance en venant chez moi. Je le tuerai moi-même. C'est le message que je vais donner à son guide.

Mohammad Al Jafar approuva silencieusement, visiblement soulagé. C'était une journée faste. Un attentat presque réussi et l'élimination d'un agent américain.

— *Falemnderit !* dit-il avant de remonter dans le 4X4 qui le ramenait à Tropojë.

Fatmir Cerem ne répondit pas. Il sortait « par le haut » d'une situation délicate, en lavant dans le sang une offense mineure, ce qui ne pourrait que rehausser son prestige. Il se dirigea vers Ylli Baci, qui avait suivi de loin, plus mort que vif, la conversation des trois hommes.

*
* *

Installé dans le jardin de l'hôtel *Ermal*, son Beretta 92 discrètement glissé dans sa ceinture, Malko attendait le retour d'Ylli, de plus en plus inquiet. Cela faisait cinq heures que le *stringer* était parti. Dans la chambre, Hildegarde rédigeait son « papier ». Enfin, il vit passer la Pajero et Ylli Baci surgit quelques instants plus tard. L'Albanais ne semblait pas dans son assiette. Il s'assit et appela le garçon qui lui apporta une bouteille de Defender « Success » et de la glace. Le *stringer* se servit d'une main tremblante.

— J'ai bien cru qu'ils allaient me tuer, dit-il.

— Vous tuer ! Mais pourquoi ?

Ylli lui raconta tout. Ainsi, c'était Britan Mata qui avait révélé sa présence à Bajram Curri. Cela ne lui avait pas porté bonheur.

— Fatmir Cerem est venu me parler, continua le *stringer*. Il m'a dit que normalement, il aurait dû me tuer, mais qu'il m'épargnait à cause de mon cousin. Il m'a chargé d'un message pour vous. Demain, il viendra en ville pour vous tuer.

— Pourquoi ? demanda Malko.

— Vous lui avez fait perdre la face en vous introduisant chez lui comme journaliste. Et puis, je crois qu'il veut faire

plaisir au « colonel » Pedrorika, qui, lui-même, écoute Mohammad Al Jafar.

Malko, en dépit de son expérience, sentait un désagréable picotement monter le long de sa colonne vertébrale. De la part d'un homme comme Fatmir Cerem, ce n'était pas une menace en l'air.

— Eh bien, dit-il d'un ton volontairement léger, nous allons partir avant.

Ylli Baci lui jeta un regard affolé.

— Mais vous n'avez pas compris ! Ses hommes bloquent déjà les deux routes qui partent de Bajram Curri vers la Drin. Il ne veut pas que vous lui échappiez. La seule route libre est celle qui va à Tropojë et se termine là-bas. Après, ce sont des sentiers de montagne qui partent dans le Kosovo. Tous minés.

Malko enregistrait. Secoué. De chasseur, il était devenu gibier...

Bajram Curri était un piège. Il regarda la vallée au loin. S'il ne faisait pas preuve d'imagination, il était perdu.

*
* *

— Ylli, dit Malko, je m'en veux de vous avoir entraîné dans cette galère. Une question qui va vous paraître ridicule : il y a une force de police à Bajram Curri. Est-ce qu'ils obéissent au gouvernement ?

— Pour les choses normales, oui, répondit le *stringer*. Mais ils ne se mettront pas en travers des plans de Fatmir Cerem. Il a déjà tué, à l'intérieur du commissariat, l'ancien chef de la police qui n'avait pas assez défendu son frère.

— Je m'en doutais, reconnut Malko. Je vais donc vous rendre votre liberté. Vous repartirez demain matin pour Tirana avec Hildegarde.

— Et vous ?

— Je vais essayer de trouver une autre solution. Allez préparer la Pajero.

Malko remonta dans la chambre où se trouvait Hildegarde.

Il mit la jeune femme au courant de ce qui se passait et la rassura.

— Tu repartiras avec Ylli. Ils ne te feront rien. En Albanie, on respecte les femmes.

— Et toi ?

— Je vais tenter de m'en sortir.

Il composa sur l'Inmarsat le numéro de la station de la CIA à Tirana, et tomba sur Joe Rocker.

— Joe, dit-il, j'ai besoin de vous. Les choses ont évolué. Il me faut d'urgence un hélicoptère.

— Un hélico ! sursauta le *field officer*. Mais pourquoi faire ?

— Pour sauver ma peau.

Il lui relata les derniers développements, concluant :

— Plus question de coincer Mohammad Al Jafar. Je dois sauver ma peau. Voici mon plan : je pars d'ici et, au lieu d'emprunter les routes surveillées par les hommes de Fatmir Cerem, je vais dans les montagnes. Là, j'active la Breitling Emergency dont le signal radio me localise. Il n'y a plus qu'à envoyer un hélico qui me repérera facilement grâce à ce signal de détresse ; et m'exfiltrera. On abandonnera le 4X4 d'Ylli sur place.

— Le problème, fit l'Américain, atterré, c'est que je ne dispose pas d'un hélicoptère !

— Et le Shik ?

— Le Shik n'en a pas non plus. L'armée albanaise encore moins. J'en connais un, civil, qui se trouve à Durrës, mais j'ignore si son propriétaire acceptera de le mettre à notre disposition.

— Téléphonez à la Maison-Blanche, intima Malko. Expliquez la situation à Franck Capistrano. C'est *urgent*. Il y en a sûrement en Italie ou en Bosnie.

— Bien sûr, confirma Joe Rocker. Mais pour en débloquer un *rapidement*, c'est une autre paire de manches... Vu le climat en Albanie, l'US Army va exiger des « gun-ships » pour protéger celui qui viendrait vous chercher.

— Je ne peux pas faire une demande en triple exemplaires ! fit Malko, exaspéré. Si vous ne vous bougez pas, il y a de fortes chances de ne jamais se revoir.

— OK, OK ! fit Joe Rocker. Je m'en occupe tout de suite. Un appareil vient chercher l'ambassadeur pour l'évacuer, mais le pilote n'acceptera jamais de monter dans le Nord. C'est un civil du State Department.

— Amenez-moi le Diable, si vous voulez ! fit Malko, furieux, avant de raccrocher.

Plus que jamais, la CIA méritait son surnom de CYA [1]...

On frappa à la porte.

Ylli Baci se tenait dans l'embrasure, frais comme un poisson sorti de l'eau depuis longtemps.

— Il y a du nouveau, annonça-t-il. Fatmir Cerem vous attend au café en face de la statue de Bajram Curri, fit-il. Vous feriez mieux de ne pas y aller.

1. *Cover Your Ass !* Ouvrez le parapluie.

CHAPITRE XVI

— Pourquoi veut-il me voir ? s'étonna Malko. Je croyais qu'il voulait me tuer...

— Justement, expliqua Ylli, il vient d'envoyer deux de ses hommes ici. Selon les règles du *kanoun*, il doit d'abord vous dire en face qu'il a l'intention de vous tuer. Pour que vous ne puissiez pas l'accuser de vous avoir pris en traître. Mais méfiez-vous, il est violent et, en vous voyant, il peut vouloir vous tuer sur-le-champ...

Malko se leva et, sous le regard affolé d'Hildegarde Neff, fit monter une cartouche dans le canon de son Beretta 92, dont il ôta le cran de sûreté avant de le remettre dans sa ceinture. Il lui suffisait désormais de dégainer et d'appuyer sur la détente.

— Allons-y, dit-il. Hildegarde, si les choses se passaient mal, je pense que tu peux compter sur « Wild Bill » Donovan.

Ylli Baci était blanc comme un cierge. Ils gagnèrent le croisement où s'élevait la statue de Bajram Curri. La Land Cruiser noire de Fatmir Cerem était garée devant le café. Une douzaine de ses hommes, armés de Kalach, tournaient autour, patibulaires, éloignant les passants. La grande rue était vide comme dans une « ghost town »[1] de western.

— Attendez ! sursauta Malko, je ne peux pas tenir tête à tous ces tueurs.

— Vous ne risquez rien, affirma aussitôt Ylli. Jamais ils

1. Ville fantôme.

n'oseraient vous toucher ! Vous appartenez à leur chef. Ce serait une offense terrible. Pour l'instant, le danger ne peut venir que de lui.

Toujours les règles du *kanoun*...

Ylli Baci se gara devant le café.

— Restez dans la voiture, conseilla Malko, on ne sait jamais.

Il descendit, l'estomac quand même serré, et entra. Le café était vide, à part une table. Fatmir Cerem y était assis, en train de manger un *byrek*, un jus de pêche devant lui. Il ne broncha pas quand Malko s'approcha, la veste ouverte pour qu'il puisse voir la crosse du Beretta.

— Bonsoir, fit Malko.

L'Albanais s'essuya soigneusement les mains à une serviette et le fixa de son regard sombre.

— Bonsoir, dit-il, Ylli m'a dit que vous aviez demandé à me voir. Que voulez-vous me dire ?

Malko lui adressa un regard glacial. Comme il ne s'asseyait pas, le jeune bandit se leva. Lui aussi avait son arme dans sa ceinture. De l'autre côté du café, le tenancier avait disparu derrière son bar-zoo... Les deux hommes se toisèrent et Malko répliqua, en allemand, parlant très lentement pour être sûr d'être compris :

— Je représente le gouvernement américain, dit-il. Un attentat très grave vient d'être commis contre l'ambassade américaine de Tirana, causant une vingtaine de morts américains et de nombreux blessés. Cet attentat a été conçu chez vous. J'ai vu moi-même le camion piégé quitter votre propriété.

— Je n'ai rien contre les Américains, dit Fatmir Cerem. Personne n'a vu ce camion, en dehors de vous...

— Peu importe, coupa Malko. Cet attentat a été conçu et planifié par l'homme que vous hébergez, Mohammad Al Jafar. Il a déjà de nombreux attentats à son actif, pour le compte de son chef, Oussama Bin Laden. Il est activement recherché. Alors, je suis venu vous faire une proposition. Soit vous me livrez Mohammad Al Jafar et nous considérons que vous n'êtes pour rien dans cet attentat. Soit vous refusez et, dans ce cas, vous subirez la vengeance de Américains.

Fatmir Cerem eut un ricanement un peu forcé.

— La vengeance ! Quelle vengeance ? Ici, ils ne peuvent rien contre moi.

Malko lui jeta un nouveau regard froid.

— C'est ce que disaient les Soudanais avant que des missiles de croisière viennent détruire une usine à Khartoum. Vous et les vôtres serez écrabouillés par des hélicoptères de combat ou des « cruise missiles ». Il ne restera *rien* de votre belle maison. Ni de vous. Voilà pourquoi je voulais vous voir.

Il y eut un court silence. Visiblement, Fatmir Cerem ne s'était pas attendu à cette menace. Il la balaya d'un geste désinvolte et lança :

— Moi, je suis venu vous dire que je vais vous tuer.

— Cela ne changera pas votre sort, remarqua Malko. L'Amérique exercera sa vengeance quand même. Nous n'avons donc plus rien à nous dire.

Fatmir Cerem lui jeta un regard ironique.

— Vous vous croyez très fort parce que vous avez le soutien des Américains, mais ici, à Bajram Curri, c'est moi qui commande. Et personne ne m'empêchera de vous tuer. Je vous donne jusqu'à demain matin afin que vous puissiez faire partir la femme qui est avec vous, et Ylli Baci, dont le cousin est un de mes hommes. Mais demain, à cette heure-ci, vous serez mort.

Passant devant Malko, il traversa le café à grandes enjambées, franchit la porte et remonta dans sa Land Cruiser où ses hommes s'entassèrent aussitôt. Malko regagna la Pajero. Ylli Baci grillait nerveusement une Gauloise blonde.

— Alors ? demanda l'Albanais.

— Vous partez demain matin, avec Hildegarde.

*
* *

L'atmosphère était plutôt morose autour de la table. Hildegarde, Malko et Ylli avaient dîné dans un bistrot envahi de chats faméliques et fréquenté par des montagnards aux mines patibulaires. Les rampes de néon dispensaient une lueur bla-

farde et personne ne parlait. Hildegarde Neff faisait nerveusement des boulettes de mie de pain. Ylli faisait claquer le capot de son Zippo à l'effigie de son signe du Zodiaque, la vierge, et le « clic » répétitif en devenait menaçant dans le pesant silence.

— Je ne veux pas partir, dit-elle soudain.

Malko haussa les épaules.

— Ce n'est pas un jeu vidéo. Ils tirent avec de vraies balles, ce sont des sauvages. Tu n'as rien à craindre sur la route. Ylli veillera sur toi.

— Et toi ?

— La CIA va me trouver un hélicoptère, affirma Malko. J'espère même plusieurs, afin qu'on écrabouille Mohammad Al Jafar. Je serai avant toi à Tirana.

— Mais enfin, personne ne peut t'aider ? insista la journaliste.

Un ange passa et le silence se prolongea d'interminables secondes, jusqu'à ce qu'Ylli Baci avance d'une voix hésitante :

— On pourrait demander à la famille Dragobi, les propriétaires du parking. Ils sont en mauvais termes avec Fatmir Cerem, mais je ne sais pas s'ils oseront s'attaquer à lui.

Malko sauta sur l'occasion.

— Vous savez où les trouver ?

— Bien sûr, dit le *stringer*. Ils habitent dans le haut de la ville, près du commissariat de police.

— Vous pouvez les contacter ?

— Maintenant ?

— Evidemment. Si on peut faire quelque chose, c'est maintenant.

La Breitling B-1 n'indiquait que huit heures et demie. Ylli Baci s'essuya la bouche.

— Très bien, j'y vais. Si ça marche, je ramène Azem Dragobi à l'hôtel.

Malko termina le repas en tête à tête avec Hildegarde, puis ils regagnèrent l'hôtel par des rues sombres, encombrées de tas d'ordures où des rats énormes disputaient leur pitance à des chats faméliques et innombrables. La jeune journaliste se serra contre Malko et ils cheminèrent comme deux amoureux

sous le ciel étoilé. Par moments, Malko regrettait de ne pas avoir une vie normale. De devoir jouer sa vie à pile ou face.

— Tu ne regrettes pas d'être venue ? demanda-t-il à Hildegarde Neff.

— Non, souffla la jeune femme. Jamais je n'ai ressenti de sensations aussi fortes.

En pénétrant dans le hall mal éclairé de l'hôtel *Ermal*, Malko aperçut deux ombres. Il s'approcha et reconnut Ylli en compagnie d'un gros homme en chandail, l'air d'un paysan.

Le *stringer* fit les présentations.

— Voici Azem Dragobi, L'homme dont je vous ai parlé. Il est prêt à vous aider.

Azem Dragobi tendit une main calleuse. Un gros pistolet était glissé dans sa vieille ceinture de cuir. Il avait des petits yeux rusés, sous de gros sourcils noirs, et une moustache qui lui cachait les lèvres. Un torse comme un tonneau.

— Vous lui avez expliqué ce que je voulais ?

— Pas vraiment. Je ne savais pas.

— Je veux attaquer à l'aube la ferme de Fatmir Cerem et l'éliminer. Ensuite, aller à Tropojë et m'emparer de Mohammad Al Jafar.

— Et après ?

— Je m'occupe de la suite...

Si la CIA avait des réticences à envoyer un hélicoptère sauver Malko, elle en aurait sûrement moins pour Mohammad Al Jafar. Ylli traduisit l'offre. Le gros homme écoutait, le regard fixé sur le sol. Il répondit ensuite. Les deux hommes parlaient d'une voix imperceptible. Hildegarde était montée dans la chambre.

— Il veut deux cent mille dollars, annonça Ylli. C'est la prime promise par le gouvernement pour la capture de Fatmir.

— Je suis d'accord, répondit Malko. Il aura cent mille dollars avant l'attaque et cent mille dès que je serai en sécurité. Afin de ne prendre aucun risque, vous partirez devant avec la seconde moitié de l'argent et Hildegarde, et vous nous attendrez à Kukës.

Nouvelle discussion à voix basse. Azem Dragobi semblait

réticent, soudain. La palabre dura dix bonnes minutes, entrecoupée de longs silences.

— Il veut voir l'argent, traduisit Ylli.

— Pas de problème.

Malko remonta dans la chambre chercher le sac de cuir remis par Grant Petersen. Il redescendit et l'ouvrit devant Azem Dragobi, éclairant l'intérieur avec sa Maglite. L'Albanais prit une des liasses de billets de cent dollars et l'examina soigneusement, en sortant plusieurs billets. Un chat devant une tasse de lait. Il remit la liasse en place, visiblement à regret, et dit quelques mots.

— Il sera ici à six heures du matin, annonça Ylli. Il faut environ une demi-heure pour gagner la propriété de Fatmir Cerem. Nous y arriverons au lever du soleil.

*
* *

A cinq heures, Malko sauta du lit. Il avait à peine fermé l'œil. Hildegarde Neff, mise au courant, n'avait pas mieux dormi. Il se rasa, se doucha et descendit : il faisait encore nuit noire. Ylli Baci était déjà dans le hall.

— J'ai fait le tour de l'hôtel, dit-il, il n'y a rien de suspect.

Malko avait divisé l'argent en deux, en laissant la moitié dans le sac de cuir qu'il tendit à Ylli.

— Vous le gardez, dit-il. Attendez ici que je revienne.

En effet, pour revenir de chez Fatmir Cerem et aller à Tropojë, il fallait repasser par Bajram Curri.

— A ce moment, continua Malko, vous partirez avec Hildegarde, pendant que j'irai à Tropojë. Est-ce que Dragobi est fiable ?

Le *stringer* eut une mimique prudente.

— Il a très envie de gagner deux cent mille dollars et d'éliminer Fatmir Cerem pour prendre sa place...

Malko n'eut pas le temps de continuer. Entendant un bruit de moteur, il sortit. Quatre 4X4 venaient de stopper sur le terre-plein, en face de l'hôtel. Du premier descendit Azem Dragobi. A son pistolet, il avait ajouté une Kalach et des

chargeurs dans des étuis de toile. Il serra la main de Malko et s'entretint à voix basse avec Ylli.

— Il veut compter les dollars tout de suite, dit ce dernier. Il faut se dépêcher, il va bientôt faire jour.

La cérémonie eut lieu par terre, devant le 4X4, à la lueur de la Maglite. Les billets comptés disparurent dans un vieil attaché-case fatigué, puis Azem Dragobi expliqua le plan des opérations, traduit aussitôt par Ylli.

— Vous montez avec lui. Il a vingt hommes en tout, les meilleurs qu'il a pu trouver. Ils attaqueront d'abord à la RPG 7 pour éliminer le plus d'adversaires possible avant de donner ensuite l'assaut à la maison. Il croit que Fatmir Cerem dispose de plusieurs Poulimiot. C'est eux qu'il faut détruire...

Le museau d'un RPG 7 pointait d'un 4X4. Malko prit place dans celui d'Azem Dragobi, qui devait servir à transporter des boucs tant l'odeur était épouvantable. Trois hommes se serrèrent à l'arrière. Le petit convoi démarra, sortant très vite de Bajram Curri pour s'enfoncer dans les pistes de la montagne. Silence absolu. Pas de phares. Malko se demandait comment ils se guidaient. Une demi-heure plus tard, le jour commença à poindre. Azem Dragobi grommela quelque chose et l'homme qui conduisait s'arrêta. Tous descendirent. Malko contempla sa « bandera des cloportes ». Des hommes en canadienne, avec des bonnets de laine, des chandails, et beaucoup de Kalachnikov. Il compta quand même six RPG 7.

Par gestes, Azem Dragobi indiqua à Malko de le suivre. Ils s'enfoncèrent dans un sentier, entre deux champs de maïs. Le silence était absolu, à part quelques oiseaux de nuit. La marche dura vingt minutes. Puis, de nouveau, l'Albanais fit signe à Malko. Accroupis derrière une haie, les deux hommes regardèrent la maison de Fatmir Cerem, dissimulée derrière un rideau d'arbres. Ils avaient contourné l'entrée principale, sûrement gardée.

Par gestes, Azem Dragobi intima à Malko l'ordre de rester sur place et se déplaça pour diriger ses hommes. On entendait à peine les chuchotements, dans l'obscurité. Rien ne se passa pendant une dizaine de minutes. Tout le monde semblait avoir disparu. Malko se demanda s'il n'était pas victime

d'une magistrale arnaque. C'était facile de l'abandonner là et de filer avec les cent mille dollars... A pied, il ne risquait pas d'aller loin. Il n'avait pas totalement chassé cette hypothèse déplaisante de son esprit lorsqu'une explosion sourde le fit sursauter.

*
* *

Une lueur orange éclaira une fraction de seconde la masse sombre de la maison et les arbres qui l'entouraient. L'explosion assourdissante claqua comme un coup de tonnerre. Quelques secondes de silence, puis des rafales de Kalach partirent de différents endroits, sans qu'on puisse savoir qui tirait sur qui. Et de nouveau, les lueurs orange des RPG 7. Cette fois, une rafale d'une demi-douzaine de roquettes, dont aucune ne parut atteindre la maison...

Horrifié, Malko comprit soudain ce qui se passait : les hommes de Dragobi étaient disposés trop loin et tiraient au hasard sur la maison. Leurs roquettes explosaient contre les arbres du parc qui faisaient barrage. Au lieu de neutraliser les défenses de Fatmir Cerem, ils massacraient les arbres ! Il se releva et courut dans la direction où avait disparu Azem Dragobi. Personne. Pas loin, quelqu'un vidait un chargeur de Kalachnikov. Il s'en rapprocha, juste au moment où le crépitement rageur d'un Poulimiot lui répliquait. Cela venait de la maison où la lueur d'un projecteur venait d'apparaître. Et toujours pas de Dragobi.

Fou furieux, Malko se mit à courir, longeant la ligne des assaillants. Un feu nourri venait désormais de la maison, ainsi que de leurs arrières. Le poste de garde, à l'entrée de la propriété, allait prendre à revers les hommes d'Azem Dragobi. Plus d'explosions : ils avaient tiré toutes leurs roquettes.

Presque par hasard, Malko tomba sur un des hommes de Dragobi qui, dissimulé derrière un arbre, arrosait consciencieusement la façade de la propriété. Sans avancer d'un centimètre ! C'était comme les miliciens de Beyrouth qui lâchaient des rafales par-dessus les barrages sans voir ce

qu'ils visaient. L'homme fit tomber son chargeur vide et en remit un. Il n'eut pas le temps de le vider. Un coup de sifflet strident retentit et, sans hésiter, il quitta son abri et se mit à courir. Malko démarra sur ses talons. Cela sentait mauvais, très mauvais ! Ils couraient depuis cinq minutes entre les champs de maïs lorsqu'un projecteur s'alluma derrière eux. Un feu toujours aussi nourri venait de la maison de Fatmir Cerem. L'attaque avait lamentablement échoué. Essoufflé, Malko s'efforçait de ne pas lâcher son « guide ». S'il se retrouvait seul, il était perdu ! Brutalement, ils débouchèrent dans un chemin creux. Les premières lueurs de l'aube éclairèrent des véhicules.

Malko réalisa immédiatement qu'il n'y en avait que trois. Celui d'Azem Dragobi avait disparu. Le chef de bande s'était courageusement replié avec ses dollars... Les rafales étaient de plus en plus nourries et se rapprochaient. Le premier 4X4 avait déjà fait demi-tour. Malko courut, s'accrocha à la portière et se tassa à l'arrière, au milieu d'hommes affolés. L'un d'eux, blessé, gémissait.

Le 4X4 démarra sur les chapeaux de roues, quittant le sentier pour une pente rocailleuse. Pendant plusieurs minutes, Malko n'eut qu'une idée : ne pas se faire éjecter. Ils faisaient des bonds de cabri, le blessé hurlait, sans cesse projeté contre ses voisins. Enfin, le conducteur osa allumer ses phares et cela alla un peu mieux...

Ils étaient en pleine montagne et on apercevait dans la brume, à trois ou quatre kilomètres en contrebas, les maisons de Bajram Curri. Les visages barbus autour de Malko étaient indifférents, résignés. Le blessé ne gémissait plus, les yeux fermés, le visage couvert de sueur.

Des animaux.

Personne n'échangeait une parole. Ils cahotèrent ainsi une demi-heure encore, car la route effectuait mille détours, puis le 4X4 s'arrêta près des premières maisons de Bajram Curri. L'homme au volant se retourna et lança quelques mots à Malko. Celui-ci ouvrit la portière et sauta à terre. Le véhicule repartit aussitôt. Malko se trouvait juste au-dessus du commissariat, à quelques centaines de mètres de l'hôtel *Ermal*.

Fou furieux, il dévala le sentier. Son attaque avait lamentablement échoué. Il ne restait plus qu'à « démonter ». Si l'hélico de la CIA ne venait pas le chercher, son espérance de vie allait se mesurer en heures.

CHAPITRE XVII

— Allez chercher la Pajero au parking pendant que j'appelle Tirana ! lança Malko, essoufflé, à Ylli Baci qu'il avait retrouvé dans le hall avec Hildegarde.

Le jeune homme tendit à Malko le sac de cuir contenant les cent mille dollars restants et partit en courant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Hildegarde.

— Nous avons échoué, avoua Malko. Il faut filer d'ici le plus vite possible et nous cacher quelque part en attendant qu'un hélico vienne nous chercher. Remonte dans la chambre, j'ai besoin de l'Inmarsat.

Jamais cela ne lui avait paru aussi long d'orienter le couvercle-antenne de la mallette, puis d'activer l'appareil. Enfin, il accrocha le satellite et put composer le numéro. Encore quelques cliquetis et la voix de Joe Rocker, le *field officer* de la CIA, éclata dans le haut-parleur.

— *American embassy*...

— C'est moi, dit Malko.

— Tout est OK ? demanda aussitôt l'Américain.

— Pas vraiment, reconnut Malko. Il me faut un hélicoptère d'urgence. Ce matin.

Il résuma les événements de la nuit, expliquant ce à quoi il pouvait s'attendre...

— *My God !* fit Joe Rocker, atterré, je ne sais pas comment je vais trouver cette machine. J'ai déjà tout mis en route hier, mais c'est plus difficile que d'aller dans la lune.

— Appelez Franck Capistrano.

— Il est une heure du matin à Washington... Je vais

essayer quand même. J'ai parlé hier soir à notre COS de Banja Luka, en Bosnie. Il remue ciel et terre. Tout le monde veut vous aider, mais il faut des putains de monceaux de *red tape*[1].

— *Himmel Herr Gott !* explosa Malko. Quand un pilote américain a été abattu en Bosnie, il y a trois ans, tout ce qui pouvait voler était en l'air...

— Je sais, avoua piteusement Joe Rocker.

Malko raccrocha, écœuré. Que la plus grande puissance du monde ne puisse pas trouver un hélicoptère était aberrant. Seulement voilà, il n'était pas citoyen américain...

*
* *

Cinq 4X4 dévalèrent la rue en pente qui reliait le haut de Bajram Curri à sa mosquée toute neuve, construite par les Saoudiens. Ils stoppèrent juste en face du parking appartenant à Azem Dragobi. Un homme sortit du premier véhicule, un RPG 7 à l'épaule, et visa posément le mirador où un gardien somnolait devant son Poulimiot, appuyé à un énorme projecteur. Le malheureux n'eut même pas le temps de se réveiller : la roquette antichar le pulvérisa avec le mirador, les projecteurs et les sacs de sable. Celui qui l'avait tirée partit en courant vers le portail en fer du parking, remit une roquette dans son lanceur et la tira.

Une flamme orange, une explosion sourde et il n'y eut plus de portail. Les hommes de Fatmir Cerem se ruèrent à l'intérieur, abattant les deux gardiens restants.

A la Kalach, à la grenade, au RPG 7, ils s'attaquèrent à tous les véhicules garés là. En quelques minutes, le parking ne fut plus qu'une mer de fammes. Les réservoirs d'essence explosaient les uns après les autres, alimentant le brasier. Les hommes de Fatmir Cerem battirent en retraite et remontèrent dans leurs véhicules. La chasse commençait : il fallait punir tous ceux qui avaient osé s'opposer au jeune bandit.

Il n'y avait plus un chat dans les rues de Bajram Curri.

1. Paperasserie.

Deux 4X4 stoppèrent dans la rue principale, devant un petit marché. Les deux vendeuses et le patron, un cousin d'Azem Dragobi, n'eurent même pas le temps de sortir : une roquette pulvérisa le magasin, y mit le feu, tuant du même coup les employés. Les 4X4 repartirent, quittant la ville. Fatmir Cerem s'était réservé le vrai responsable de l'affront qu'il venait de subir : l'agent des Américains.

*
* *

Ylli Baci revint à l'hôtel en courant, affolé, et monta quatre à quatre l'escalier, déboulant dans la chambre où se trouvaient Malko et Hildegarde.

— Ils ont détruit toutes les voitures du parking ! annonça-t-il, blême. La Pajero aussi.

Malko sentit le sang se retirer de son visage. Ils n'avaient même plus le moyen de tenter de rompre l'encerclement... Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage. On frappait à la porte. Le patron de l'hôtel se tenait devant lui, un papier à la main. Il le lui tendit en se cassant en deux, bredouillant quelques mots en albanais.

— C'est la note, traduisit Ylli. Il veut que vous partiez immédiatement de son établissement. Sinon, Fatmir Cerem va le détruire et le tuer, lui. Personne ne doit vous venir en aide.

Malko prit la note, regarda l'addition et sortit une liasse de leks dont il compta un certain nombre avant de les tendre à l'Albanais.

— Voilà la note et trois jours de plus, dit-il. S'il revient, je lui tire dans les pieds.

Geste plein de dignité, mais qui ne résolvait pas grand-chose... Il restait l'improbable hélicoptère de la CIA... Tandis que l'hôtelier battait en retraite, suivi par Ylli qui allait surveiller le hall, Malko rappela Joe Rocker sur l'Inmarsat. Ce dernier, speedé, annonça tout de suite :

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles ! L'hélico de Durrës est en panne. J'essaie de négocier avec l'armée albanaise,

mais il n'en ont que deux. J'attends d'une minute à l'autre la réponse de Banja Luka.

— C'est fâcheux, dit Malko, parce que, ici, les choses se gâtent. Je n'ai même plus de voiture...

Le *field officer* de la CIA demeura silencieux si longtemps que Malko pensa qu'il avait raccroché.

— Vous êtes là, Joe ? demanda Malko.

— Oui, je suis foutrement là, fit l'Américain d'une voix changée. Et je crois bien qu'on va prendre la Hummer, avec Mark, et qu'on va venir vous chercher.

— Je croyais que vous n'aviez pas le droit de sortir de Tirana ?

— *C'étaient* les ordres, confirma Joe Rocker. Mais il s'est passé pas mal de trucs. Le *compound* a sauté, l'ambassadeur s'est tiré, Grant et Bob sont morts. Maintenant, le COS, c'est moi. Alors, j'ai envie de pouvoir me regarder dans une glace pour le temps qu'il me reste à vivre... Ça ne serait pas le cas si on vous laissait crever à Bajram Curri. Or, cette histoire d'hélico peut encore traîner.

— J'apprécie, dit Malko, mais il y a deux loups. D'abord, vous ne pourrez pas être là avant demain, le pont menant au bac de Komani est emporté. Il faut compter huit heures de route et pas question de rouler de nuit. Ensuite, les hommes de Fatmir Cerem tiennent les routes.

— On les traitera à la 12,7 ! fit Joe Rocker. Je ne vais pas vous laisser tomber. Je vous appelle sur votre Inmarsat, dès que nous sommes en route.

— Espérons qu'il y aura encore un Inmarsat, soupira Malko.

Au moment où il raccrochait, Ylli Baci réapparut, hors d'haleine d'avoir monté les trois étages en courant.

— Il y a un 4X4 rouge devant l'hôtel, plein d'hommes de Fatmir Cerem, annonça-t-il d'une voix à glacer le sang. Ils ont un RPG 7.

Malko demeura silencieux. Il avait un Beretta 92 avec quatre chargeurs, une Kalach avec trois chargeurs et cent mille dollars en liquide. C'était peu pour tenir tête à une armée de voyous super-armés. Il prit la Kalach et descendit, Ylli Baci sur ses talons. Trois hommes discutaient avec le

patron. Tout le monde se tut en voyant Malko, Kalach à la main. L'un des nouveaux venus s'avança vers Ylli et lui lança une longue phrase en albanais, en désignant Malko.

— Ils sont venus vous chercher, traduisit Ylli, pour vous conduire à leur chef qui se trouve en ville. Eux n'ont pas le droit de vous toucher... Si vous refusez, ils tuent le patron et font sauter l'hôtel...

La vie du patron n'était pas vraiment précieuse aux yeux de Malko, mais c'était une question de principe.

— Dites-lui que je vais me rendre à l'invitation de leur chef, répliqua Malko. Qu'ils quittent l'hôtel immédiatement.

La tension diminua d'un seul coup. Visiblement, ils croyaient Malko. Dans ce pays, une parole était une parole. Ils refluèrent vers leur 4X4 qui démarra en trombe. Ylli fixait Malko, abasourdi.

— Vous ne comptez pas y aller ! Ils vont vous tuer...

— Si je n'y vais pas, ils vont me tuer aussi, remarqua paisiblement Malko. Nous n'avons plus aucun moyen de fuir, même pas de voiture. Joe Rocker, au mieux, ne sera pas là avant demain. On ne peut pas soutenir un siège ici, compte tenu de leur armement. Hildegarde et vous devez rester en dehors de tout cela... Je vais la prévenir.

Il remonta. Au premier étage, il vit « Wild Bill » Donovan surgir de son bureau, le sourcil en brousaille.

— *Young man*, lança-t-il, vous avez des problèmes. *Some major problems*, ajouta-t-il.

— C'est vrai, reconnut Malko. Mais je les ai cherchés.

— Je suis au courant de tout, expliqua le Britannique. Si vous m'en aviez parlé, je vous aurais dit de vous méfier de cet enfoiré d'Azem Dragobi. C'est un *asshole*[1] et un lâche. Il n'a même pas participé à l'attaque, où huit de ses hommes se sont fait tuer. Ce n'était même pas sa *banda*. Il a recruté des fermiers du coin, des types qui convoient au Kosovo les mulets chargés d'armes, en leur promettant un peu d'argent. Ils n'avaient aucun entraînement.

— Je me suis fait avoir, reconnut Malko.

« Wild Bill » Donovan eut un rire aigrelet.

1. Trou du cul.

— Ça ne lui a pas porté bonheur ! Ils ont attrapé Azem Dragobi comme il se sauvait avec ses dollars, sur la route de Kukës. Ils lui ont lié les pieds et les mains et Fatmir Cerem lui-même a glissé une grenade dégoupillée dans son pantalon. En lui disant que mort, il n'aurait pas plus de couilles que vivant...

Dans un salon, tous ces gens devaient être charmants... Malko éprouvait quand même une secrète satisfaction de savoir que celui qui l'avait trahi n'en avait pas été récompensé. « Wild Bill » Donovan doucha un peu sa joie.

— Finalement, c'est Fatmir qui a récupéré *vos* dollars. Et quand il vous aura tué, il aura l'autre moitié. Il va en pleurer de rire tout l'hiver.

Toujours l'humour anglais.

Malko esquissa le geste de s'éloigner, mais, soudain sérieux, le Britannique le retint.

— *Wait a minute !* Vous êtes un garçon sympathique, un vrai *maverick*[1]. Je vais vous aider. Mon 4X4 est en bas. On part, en prenant la route qui contourne l'école, au-dessus de l'hôtel. On sera tout de suite dans la montagne, sans passer par Bajram Curri. Ensuite, en une heure et demie nous atteindrons la crête d'où nous faisons nos observations. La frontière avec le Kosovo. On laissera la voiture et je vous guiderai par un itinéraire que personne ne connaît. C'est le chemin que j'emprunte quand je veux rencontrer des officiers serbes. Il n'y a pas de mines.

Malko hésita. C'était tentant. Mais il ne pouvait pas emmener Ylli Baci qui, en tant qu'Albanais, se ferait massacrer par les Serbes.

— Merci, dit-il. Je vais aller rencontrer Fatmir Cerem. On verra si c'est vraiment un homme d'honneur.

« Wild Bill » Donovan émit un ricanement discret.

— *Bullshit !* Il va vous assassiner. Tant pis pour vous. Moi, je suis un homme pacifique, pour les solutions pacifiques.

Vexé, il tourna les talons et rentra dans son bureau. Malko remonta dans la chambre et mit Hildegarde au courant.

1. Indomptable.

— Reste ici avec Ylli, conseilla-t-il. J'ignore comment cela va se terminer, mais tu ne risques rien.

Elle éclata en sanglots. Malko n'aimait pas les adieux déchirants. Il l'embrassa rapidement et se dirigea vers l'escalier. Ylli sortit de la chambre et lui emboîta le pas.

— Je viens avec vous, dit-il, vous ne parlez pas albanais. Je peux tenter d'arranger les choses.

Malko le regarda, ému. Le *stringer* savait très bien qu'il n'y avait rien à arranger. Simplement, il ne voulait pas le laisser affronter la mort seul.

— Merci de venir, Ylli, dit-il. Si les choses se passent bien, je ne l'oublierai pas.

Ils traversèrent le hall dans un silence de mort, devant le patron médusé.

Pas un chat devant l'hôtel. Personne non plus devant les « arènes », en contrebas, à part un berger et ses chèvres. La ville semblait s'être vidée de ses habitants. Le ciel était d'un bleu immaculé. Malko marchait d'un pas calme, maîtrisant les battements de son cœur, en se disant que c'était moins triste que de mourir d'un cancer après des mois de souffrance. Et puis, si Fatmir Cerem était vraiment un bandit d'honneur, il avait une chance de s'en sortir.

Pistolet contre pistolet.

— Je vais leur parler, proposa Ylli d'une voix mal assurée. Moi, ils me connaissent. Je vais leur dire que les Américains...

— Les Américains sont loin, répliqua Malko. Peut-être viendront-ils réellement écrabouiller sous les bombes Fatmir Cerem et ses amis, mais les jeux seront faits depuis longtemps.

C'est en passant devant la gigantesque statue de Bajram Curri qu'il les vit. Deux 4X4, tête-bêche, au milieu du carrefour, hérissés d'armes. Cent mètres plus loin, trois autres étaient stationnés au milieu de la chaussée, bloquant toute circulation. D'ailleurs, personne ne songeait à venir. Tous les magasins étaient fermés. Malko se dirigea vers le milieu de la rue, passant devant les deux 4X4 tête-bêche. L'un d'eux était le rouge venu à l'hôtel. Ylli Baci était livide, les traits crispés, la démarche raide.

— Où est Fatmir Cerem ? demanda Malko.

Le jeune Albanais n'eut pas le temps de répondre. La portière d'un des 4X4 — une Land Cruiser noire — venait de s'ouvrir et Fatmir Cerem avait sauté à terre. Le cheveu lisse, le menton arrogant, sanglé dans une chemise rouge et un pantalon noir retenu par une large ceinture d'argent. La crosse de son Browning brésilien en dépassait, à côté de la boucle, brillant de toute sa nacre.

Le jeune bandit fit quelques pas en direction de Malko, en roulant des épaules. Derrière lui, ses hommes s'étaient déployés dans la rue, gesticulant avec leurs Kalach.

Fatmir Cerem s'arrêta, croisa les mains sur sa poitrine et cria quelque chose.

— Il dit que vous avez du courage ! traduisit Ylli Baci, que ça va être un plaisir de vous tuer.

Malgré tout, il bégayait un peu.

— Dites-lui que le plaisir sera réciproque, dit Malko.

Ylli traduisit, adressant en même temps un geste amical à son cousin qui faisait partie des hommes déployés. Fatmir Cerem éclata d'un rire un peu forcé et cria encore quelque chose.

— Il demande si vous avez apporté les cent mille dollars qui lui manquent.

— Ils sont à l'hôtel, dit Malko, il peut venir les chercher.

Tandis qu'Ylli traduisait, il recula un peu, sa main effleurant la crosse de son Beretta 92.

Le silence retomba. On aurait dit une scène de western. Les rares badauds retenaient leur souffle. Malko était tendu comme une corde à violon. Un homme comme Fatmir Cerem savait sûrement se servir d'une arme. Il était si concentré qu'il sursauta quand le canon d'une Kalach s'enfonça dans ses reins.

Les occupants du 4X4 rouge étaient descendus de leur véhicule et l'encerclait. D'un geste preste, l'un d'eux arracha le Beretta 92 de la ceinture de Malko et le jeta sur la chaussée. Ils reculèrent ensuite, prenant bien soin de ne pas se mettre derrière Malko.

Fatmir Cerem éclata d'un grand rire heureux et cria à nouveau quelque chose.

— Il dit qu'il a promis de vous tuer, pas de se battre en duel, traduisit Ylli, atterré.

Malko regarda son pistolet par terre, plusieurs mètres devant lui. C'était la fin du voyage. Autant partir en homme de qualité. Il n'arriverait jamais à s'emparer de son arme avant que Fatmir Cerem ne le crible de balles, mais au moins, il aurait essayé. Il ferma les yeux un instant, se revit en train de violer la croupe de rêve d'Alexandra, tendit tous ses muscles et se prépara à bondir, comme au départ d'un cent mètres.

La voix d'Ylli Baci le fit sursauter. Le jeune *stringer* apostrophait violemment Fatmir Cerem dans sa langue. Malko comprit au passage le mot *kanoun*. La réaction ne se fit pas attendre. Le visage crispé par la fureur, Fatmir Cerem arracha son gros Browning de sa ceinture et, le bras tendu, ouvrit le feu sur Ylli. Trois détonations claquèrent, rapprochées, et le *stringer* se plia en deux, la bouche ouverte, comme s'il arrivait, essoufflé, au terme d'une longue course. Lentement, il tomba en avant, roula sur le goudron inégal et resta immobile, les deux mains crispées sur son ventre.

Fatmir Cerem cria quelque chose que Malko ne comprit pas, mais qui fit rire ses hommes. En allemand, il ajouta à l'intention de Malko :

— Ce chien a trahi son clan ! Il méritait de mourir. A toi, maintenant.

Il tendit le bras, visant Malko qui se tenait comme une cible vivante à moins de quinze mètres de lui.

CHAPITRE XVIII

La longue rafale prit tout le monde par surprise, y compris Malko. D'abord, il crut qu'un des hommes de Fatmir Cerem avait fait du zèle. Puis il vit en face de lui trois de ses hommes s'effondrer comme des quilles et réalisa que les coups de feu venaient de derrière lui. Il se retourna et crut que son cœur allait sauter hors de sa poitrine.

« Wild Bill » Donovan avait surgi des arènes en contrebas de la rue, un fusil-mitrailleur Poulimiot au gros chargeur camembert accroché au crochet de sa main artificielle, la crosse bien coincée sous son aisselle droite. Il avançait comme à la parade, tirant de courtes rafales terriblement précises. En quelques secondes, les quatre hommes qui avaient désarmé Malko se retrouvèrent sur l'asphalte, criblés de balles. Les survivants refluèrent vers leurs véhicules. L'un d'eux leva sa Kalach. Aussitôt, le canon du Poulimiot pivota dans sa direction et une longue rafale lui fit exploser la tête.

Fatmir Cerem poussa un rugissement de fureur au moment où « Wild Bill » Donovan arrivait à la hauteur de Malko. Le jeune bandit tourna les talons et s'engouffra dans sa Land Cruiser noire qui démarra sur les chapeaux de roues. Le Britannique adressa un sourire ravi à Malko.

— Je ne me suis jamais autant amusé depuis les Malouines !

La rue était vide, à part les morts et les blessés, abandonnés par les survivants de la *banda*. Le Britannique avait laissé derrière lui une traînée de douilles qui brillaient au soleil.

— Pourquoi n'avez-vous pas abattu Fatmir Cerem ? lui demanda Malko.

— Ce n'est pas mon problème, répliqua « Wild Bill » Donovan. Moi, je suis un homme pacifique. Je suis simplement venu rétablir l'équilibre entre un gentleman et une bande de voyous.

Tout à coup, un gémissement leur fit tourner la tête. Ylli Baci se tordait dans une mare de sang.

— Bon sang ! Il est vivant ! s'exclama Malko.

Il rejoignit le *stringer* de la C.I.A. et lui souleva la tête. Ylli ouvrit des yeux vitreux, le visage convulsé de souffrance, mais ne put parler.

— Il y a un hôpital ? demanda Malko à « Wild Bill » Donovan.

— Oui, dans le bas de la ville. Mettons-le là-dedans.

Il désignait le 4X4 rouge dont les occupants gisaient au milieu de la chaussée. La clef était encore sur le contact. A deux, ils réussirent à installer Ylli à l'arrière du véhicule. Dès qu'on le bougeait, il poussait des gémissements déchirants. Malko prit le volant. « Wild Bill » Donovan s'installa à côté de lui, le Poulimiot sur les genoux. Cinq minutes plus tard, ils étaient à l'hôpital. Cela ne payait pas de mine. Un chat mort gisait dans une fontaine, en face de l'entrée des urgences. Le Britannique entra le premier et interpella en albanais un infirmier qui bayait aux corneilles. Etait-ce le Poulimiot ou son autorité naturelle, mais très vite des infirmiers et deux médecins s'affairèrent autour du blessé. Il disparut sur une civière, directement emmené en salle d'opération. « Wild Bill » Donovan et Malko s'installèrent dans une salle d'attente sur une banquette éventrée. Les murs suintaient d'humidité, les carrelages étaient disjoints, une odeur écœurante d'anesthésique flottait dans l'air.

Posément, « Wild Bill » cala son fusil-mitrailleur sur le sol, le canon tourné vers l'entrée, et sortit de sa poche une flasque de métal qu'il déboucha avant de la tendre à Malko.

— C'est vous qui avez été en première ligne... Allez-y, c'est du Defender « 5 ans d'âge ».

Bien qu'amateur de vodka, Malko apprécia le scotch pur malt. A sa suite, « Wild Bill » Donovan fit largement honneur à la flasque et rota. Il dit pensivement :

— Je vais être obligé de faire un rapport pour ces cons de Bruxelles... Je ne suis pas supposé intervenir dans les querelles privées. Officiellement, je ne suis même pas armé. Ce qui est une aberration dans ce pays...

Assis sur leur banquette, ils devisèrent de choses et d'autres en se repassant la flasque jusqu'à ce qu'elle soit vide. « Wild Bill » connaissait bien le Pakistan et la Khyber Pass. Comme Malko, il avait été dans pas mal d'endroits.

Angoissé, Malko fixa longuement les aiguilles surdimensionnées de sa Breitling B-1.

Ylli Baci était en salle d'opération depuis plus de deux heures. Ils durent encore patienter une demi-heure avant qu'un chirurgien vienne les voir, la blouse maculée de sang. Il s'adressa en albanais à « Wil Bill » Donovan, qui rassura aussitôt Malko.

— Il pense qu'il va s'en tirer. Il a reçu trois balles, mais une seule était dangereuse... Il a tout recousu. Je leur donne souvent des antibiotiques, alors ils m'aiment bien. Et ici, ils ont une grande habitude des blessures par armes à feu.

Il se leva.

— Venez. On va rassurer votre amie.

— Quand pourra-t-on le voir ? demanda Malko.

— Pas avant demain matin, si vous voulez qu'il soit conscient, répondit le chirurgien par le truchement du Britannique. C'est une grosse opération.

Il reprirent la Toyota rouge. En face de la statue de Bajram Curri, « Wild Bill » Donovan conseilla à Malko :

— Laissez-la ici. On continue à pied.

Les corps étaient toujours étendus là où ils étaient tombés, entourés de groupes de badauds qui avaient surgi de partout. On avait posé des linges sur les visages des morts et une vieille ambulance embarquait les corps sans se presser. La rue avait repris un peu de vie, les commerces rouvraient, mais on ne voyait presque pas de voitures. L'air était chargé de particules noirâtres et, un peu plus bas, le parking continuait à brûler dans une écœurante odeur de caoutchouc brûlé.

« Wild Bill » Donovan, la poignée du Poulimiot passée dans son crochet, semblait ravi, malgré ce carnage.

— Vous avez gagné un sursis, conclut-il. Pour l'instant, Fatmir va réfléchir. Il ne s'attendait pas à ma réaction. Ses types sont des zozos qui savent tout juste gesticuler avec une Kalach. Il s'est aperçu qu'ils ne faisaient pas le poids. Mais il a perdu la face et ça, c'est grave pour lui. Il va tenter de prendre sa revanche. Donc, de vous tuer. Que font vos amis de Tirana ?

— Ils viennent, mais ils ne seront pas là avant demain matin... S'ils y arrivent.

« Wild Bill » Donovan émit un gloussement ravi.

— Dans ce cas, je vous conseillerai de ne pas bouger de notre « quatre étoiles ». Je reste avec vous. On a un répit. Il va falloir que Fatmir recrute un peu pour combler ses pertes.

— Il est rentré chez lui ?

— Sûrement. Conférer avec ses frères et son père. C'est lui, le vrai patron de la famille.

Dès qu'ils pénétrèrent dans le hall de l'hôtel *Ermal*, le patron se précipita sur eux : Fatmir Cerem avait déjà réagi, envoyant un messager pour prévenir que l'hôtel allait être brûlé et son patron avec, si tous les étrangers ne partaient pas immédiatement. « Wild Bill » Donovan laissa négligemment le canon du Poulimiot braqué dans la direction de l'Albanais.

— Si ces enfoirés reviennent, avertit-il, je vais les recevoir. Et il me suffit d'un coup de téléphone pour faire venir les gens de l'OTAN. Je dirige une mission *officielle* de la Communauté européenne. Pas un truc humanitaire à la con.

Le patron, la tête baissée, ajouta une précision qui fit tiquer le Britannique.

— Il paraît que j'ai abattu un des frères de Fatmir, traduisit-il. Le type en polo vert qui était à côté de lui. Ce n'est pas une grande perte mais, du coup, cela déclenche le *kanoun*. Fatmir a prévenu qu'il prenait vingt-quatre heures pour enterrer son frère et qu'ensuite il frapperait.

— Dans vingt-quatre heures, je serai probablement parti, remarqua Malko, mais vous ?

Arrivé dans son bureau, « Wild Bill » Donovan posa son

Poulimiot sur le plancher et braqua son crochet nickelé sur Malko avec un sourire ravi.

— *Young man*, dans ma vie, j'ai pris pas mal de risques et la chance a toujours été de mon côté, sauf le jour où un foutu schrapnell m'a arraché la main. Ça n'a pas été le cas pour beaucoup de mes camarades qui sont tombés un peu partout dans le monde, pour l'Angleterre et pour la Reine. Alors, à mon âge, à la retraite, si je peux mourir les armes à la main, on sera foutrement fier de moi à Southampton...

Sur ces paroles définitives, il ouvrit une armoire et en tira deux chargeurs pleins pour le Poulimiot, qu'il tendit à Malko.

— C'est vous qui montez la garde.

Il replongea dans l'armoire, en sortit une bouteille de Defender « 5 ans d'âge » et entreprit de remplir sa flasque vide. C'était un homme organisé.

Hildegarde fumait une cigarette, assise sur les lits jumeaux. A voir le cendrier, ce n'était pas la première. En voyant entrer Malko, elle se rua vers lui, l'étreignant avec passion.

— Oh, *mein Gott* ! Tu es vivant ! J'ai eu si peur.

— Moi aussi, eut le temps de dire Malko avant qu'elle écrase sa bouche sur la sienne.

*
* *

Joe Rocker et Mark Adams, Les deux *field officers* survivants de la station de la CIA de Tirana, n'avaient trouvé personne pour les accompagner. Heureusement, l'ambassadeur évacuée, ils n'avaient d'ordre à recevoir de personne. Après avoir confié la sécurité de l'ambassade et de ce qui restait du *compound* au lieutenant des Marines, ils avaient pris la route, avec la Hummer bourré de munitions, de vivres et de moyens de communication. En quittant Tirana, ils avaient l'impression de partir pour la lune, en dépit des cartes d'état-major qu'ils avaient emportées. Au volant, Joe Rocker conduisait avec une sage lenteur, essayant d'éviter les charrettes à cheval, les bus, les tracteurs qui surgissaient de partout. Effaré, Mark Adams regardait le paysage désolé.

— Quel pays ! soupira-t-il. C'est encore plus détruit que la Bosnie.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling Chronomat. Presque midi. Ils roulaient à trente de moyenne, déchaînant la curiosité sur leur passage, avec leur Hummer camouflée à la silhouette étrange. Ils avaient emporté des vivres et des cartons de *Ghna*, l'eau minérale locale.

— *Shit*[1] ! jura Joe Rocker.

Il y avait un embranchement et, bien entendu, aucune indication. Mark Adams descendit et alla montrer sa carte à un paysan en train de rentrer du maïs.

— Komani ?

L'Albanais lui désigna la route de droite, accompagnant son information d'un long commentaire perdu pour l'Américain. Une heure plus tard, ils se retrouvaient devant le pont emporté par le torrent... Ils étaient si découragés qu'ils décidèrent de faire demi-tour et de revenir à Tirana. Il fallait quand même prévenir Malko. Après avoir installé leur Inmarsat sur le capot de la Hummer, ils l'appelèrent.

*
* *

Malko essayait de prendre un peu de repos lorsque l'Inmarsat sonna. Tout était calme et il recommençait à croire qu'il s'en sortirait. La voix de Joe Rocker acheva de lui remonter le moral. Pas pour longtemps.

— On est bloqués, annonça l'Américain, on va être obligés de rentrer.

— Pas question, répliqua Malko. Il faut que vous soyez là demain matin. Je vais vous expliquer ce qu'il faut faire.

S'aidant de sa carte, il leur énuméra tous les villages qu'ils devaient traverser.

— Il est déjà midi. Il faut que vous couchiez à Fierzë. De nuit, vous ne trouverez jamais votre chemin. Si vous repartez très tôt, vous arriverez ici vers dix heures. Et là, les problèmes commenceront. Parce qu'il faudra repartir.

1. Merde !

— OK, OK, dit Joe Rocker. *One bridge at a time. We keep in touch*[1].

Lorsque Malko interrompit la conversation, son moral avait remonté. Avec la Hummer, ils pourraient quitter la route et contourner les barrages mis en place par Fatmir Cerem. Seule ombre au tableau : abandonner Ylli Baci, intransportable, à l'hopital. Il faudrait venir le rechercher avec un hélico dès qu'il en trouverait un.

Il n'y avait plus qu'à compter les heures. Et souhaiter que Fatmir Cerem observe vraiment une trève de vingt-quatre heures.

*
* *

Mohammad Al Jafar regardait les nuages qui commençaient à recouvrir le sommet des montagnes. Assis sur un talus en bordure d'un champ de maïs, face à la rivière en contrebas, il mangeait un *byrek* graisseux que les soldats de l'UCK avaient acheté au café de Tropojë.

Un groupe jouait aux cartes non loin de lui, l'ignorant.

Il ne regrettait pas d'avoir quitté la maison de Fatmir Cerem. Le danger était réel. Si les Américains étaient parvenus à attaquer le jeune bandit *chez lui*, c'était inquiétant. Ils pouvaient aussi bombarder, lancer une opération avec des hélicos. Il n'avait plus rien à faire en Albanie et commençait à souffrir de claustrophobie. On lui avait attribué une chambre minuscule dans l'ancienne école, où il avait pu déployer son tapis de prière. Mais chaque fois qu'il avait proposé à un soldat de l'UCK de l'accompagner jusqu'à la mosquée construite par les Saoudiens, à l'entrée de Tropojë, il avait essuyé un refus. Ces combattants musulmans buvaient de la bière, mangeaient du porc et ne priaient pas...

Cela lui faisait mal au cœur de donner ses bons dollars à ces mécréants, mais il était obligé de suivre la ligne définie par Oussama Bin Laden : établir une tête de pont solide chez

1. Une chose à la fois. On reste en contact.

les Kosovars. Leur lutte allait durer des années et c'était un investissement à long terme.

Il leva la tête en entendant le bruit d'un véhicule. Quelques instants plus tard, le « colonel » Pedrorika surgit dans sa tenue de combat toute neuve. Il avait téléphoné à Bajram Curri et semblait particulièrement réjoui. Il s'assit sur l'herbe, à côté du fondamentaliste.

— Britan Mata n'est pas mort pour rien ! annonça-t-il triomphalement. J'ai eu des informations. La moitié du *compound* des Américains est détruit et ils ont demandé au gouvernement albanais la permission de creuser des bunkers souterrains pour s'y enterrer. L'ambassadeur s'est envolé pour Rome, ne laissant que le chargé d'affaires et l'attaché de défense. Tout Tirana a été impressionné par cet attentat qui va tendre les relations entre l'Albanie et les Etats-Unis... Ceux-ci reprochent aux Albanais de ne pas avoir su protéger leur ambassade.

Ces nouvelles plongèrent Mohammad Al Jafar dans une joie ineffable. Seul, traqué par la CIA, replié dans ces montagnes moyenâgeuses, il avait réussi par ses seuls moyens ce qui avait coûté aux Américains des dizaines de « cruise-missiles » à un million de dollars pièce. Lui, il ne lui avait fallu qu'un camion volé, quelques explosifs achetés une bouchée de pain et un kamikaze légèrement stupide. Dès le début, il savait que les chances de survie de Britan Mata étaient voisines de zéro.

Mais ainsi, ce mauvais musulman était devenu un martyr...

— Et pour moi ? demanda-t-il. Où est le passeport que tu m'as promis ? Je ne peux pas rester ici indéfiniment. Les Américains vont vouloir se venger... Et ma mission m'appelle ailleurs. Même si je dois revenir.

Le « colonel » Pedrorika eut un large sourire.

— Il y a eu un petit problème. L'homme qui s'est procuré ton passeport a été arrêté par le Shik et sauvagement torturé.

— Que Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux adoucisse ses souffrances, murmura Mohammad Al Jafar. Donc, je n'aurai pas ce passeport...

— Si, triompha le « colonel » Pedrorika. Parce que nous avons encore de nombreux amis au Shik. Le passeport a été

confisqué, mais ils ne l'ont pas donné aux Américains. Il est resté au Shik et j'ai pu soudoyer quelqu'un qui l'a volé. On ne s'en apercevra pas tout de suite. Un messager l'apportera ici demain dans la matinée.

— Mais le nom qui est dessus est connu, objecta aussitôt Mohammad Al Jafar.

— Oui, mais de qui ? Les Américains pensent que ce passeport dort dans un tiroir du Shik, ils n'ont donc pas diffusé le nom et le numéro. Tu peux t'en servir librement. Demain, je te conduirai à Shenglin avec une escorte fournie par Fatmir Cerem. Tu embarqueras pour l'Italie demain soir. Ta place est retenue sur le ferry pour Bari.

Mohammad Al Jafar dissimula sa joie sous une remarque acerbe.

— Qu'est-il advenu de cet agent américain qui traîne à Bajram Curri ?

— Il ne nous ennuiera plus longtemps, affirma le « colonel ». Nous nous en occuperons demain, avant ton départ.

CHAPITRE XIX

Malko, prudent, s'était installé dans un fauteuil défoncé du hall, surveillant la porte, le Poulimiot de « Wild Bill » Donovan posé à côté de lui. Ce qui éviterait les mauvaises surprises. Depuis son face à face avec Fatmir Cerem, il avait découvert que le *kanoun* comportait quelques dérogations. En fait de duel à la loyale, Fatmir Cerem s'apprêtait tout bonnement à l'assassiner.

La journée s'était passée sans incident notable. Hildegarde, accompagnée par un des hommes de l'OSCE, s'était rendue à l'hôpital prendre des nouvelles de Ylli Baci. Le *stringer* avait repris connaissance, et se portait aussi bien que possible.

Deux fois, Malko avait communiqué avec Joe Rocker, parvenu enfin à Fierzë, saoulé de virages, après s'être égaré vingt fois. Epouvanté par la qualité de l'unique hôtel de Fierzë, les deux Américains avaient décidé de dormir dans la Hummer. Au moins, ils ne risqueraient pas de se la faire voler. Portières verrouillées, avec leur armement, ils ne risquaient pas grand-chose.

Malko regardait la lumière baisser. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling B-1. Si tout se passait bien, dans vingt-quatre heures, il serait à Tirana. Hélas, sans Mohammad Al Jafar !

Il n'oublierait pas Bajram Curri de sitôt... D'autant que la partie n'était pas encore jouée. Evidemment, avec la Hummer, l'équilibre des forces était rétabli. Joe Rocker et Mark Adams étaient des *field officers* expérimentés et ils apportaient une mitrailleuse légère, des lance-grenades, des vestes

pare-balles en kevlar. Le seul point noir était Hildegarde Neff, s'ils passaient en force. Mais il ne pouvait pas la laisser derrière lui.

Il leva la tête en entendant un bruit de moteur et vit « Wild Bill » Donovan débarquer d'un des 4X4 de l'OSCE, un énorme paquet long d'un mètre cinquante à la main. Le Britannique s'arrêta en face de Malko.

— Tout va bien ?

— Jusqu'ici. Vous êtes allé faire du shopping ?

« Wild Bill » eut un sourire en coin.

— Non. Un arbitrage. Venez en haut, je vais vous montrer.

Ils se retrouvèrent dans la chambre-bureau de l'OSCE. « Wild Bill » Donovan défit avec soin son paquet et Malko vit apparaître une arme étrange. Une sorte de fusil avec un canon énorme terminé par un impressionnant frein de bouche, surmonté d'une tuyère et d'une lunette de visée. L'ensemble tenait sur un bipied.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Malko, stupéfait.

— Une arme toute nouvelle, dit le Britannique. Un RT 20 Authis-Slam, fabriqué en France par Stop-Son. Un fusil de 20 mm.

— 20 mm ! Mais c'est un *canon*, pas un fusil ! corrigea Malko. On ne doit plus avoir d'épaule quand on tire avec ça.

— Disons que c'est un canon individuel, expliqua « Wild Bill ». Il y a une astuce : la tuyère « emprunte » les gaz et les rejette *derrière* le tireur, ce qui réduit considérablement le recul. Grâce à ce procédé, le RT 20 a moins de recul que le Mac Millan 12,7. Et avec ça, vous détruisez un véhicule au blindage léger à mille huit cents mètres !

Malko se pencha et soupesa l'arme.

— C'est lourd...

— Dix-huit kilos, précisa le Britannique. Il est quand même très maniable. Evidemment, il ne tire pas coup par coup... Mais regardez ce qu'il tire...

Il prit une poignée de mini-obus dans une boîte métallique et les montra à Malko.

— Voilà ce qu'il y a de plus efficace : HEI, High Explosive Incendiary. Avec ça, vous transformez en chaleur et en lumière n'importe quel véhicule. C'est une formidable arme de sniper. Si on avait eu ça aux Malouines...

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Il appartient à un trafiquant croate. La police locale voulait le lui piquer. Tout le monde s'est mis d'accord pour me le confier, en attendant qu'il reparte avec... L'UCK est intéressée : ça ne vaut que quinze mille dollars. Bon, on va préparer le dîner ! J'ai aussi rapporté un cochon de lait pour fêter votre dernier repas ici.

Il jeta une toile sur le fusil de 20 mm et se tourna vers Malko.

— Laissez-moi faire la cuisine. Rendez-vous dans deux heures en bas. Que votre *beautiful lady* se fasse belle. J'ai besoin d'un peu de distraction et il n'y en a pas beaucoup dans ce trou perdu.

— Pas de nouvelles de Fatmir Cerem ?

— Il est en haut, chez lui, et veille la dépouille de son frère.

*
* *

Fatmir Cerem, assis sur une chaise en face du cercueil de son frère cadet, la tête dans ses mains, essayait de canaliser sa haine. C'était le second frère qu'il perdait, alors qu'il n'avait pas fini de venger le premier ! Pour celui-ci, ce serait plus difficile : le meurtrier n'étant pas albanais, les règles du *kanoun* ne s'appliquaient pas à lui. Pour laver l'affront dont il avait été victime en pleine ville, il fallait une vengeance exemplaire, féroce, que personne n'oublie. Il leva la tête. Son père, défait, soutenu par ses deux autres frères, pénétrait dans la pièce. Fatmir Cerem se leva et alla étreindre le vieil homme titubant de chagrin.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, mon fils, dit le patriarche d'une voix ferme. Je veux pouvoir marcher jusqu'à ma mort la tête haute.

— Attends demain ! dit sombrement Fatmir Cerem. Tu seras fier de ton fils.

*
* *

« Wild Bill » Donovan posa avec respect sur la table deux bouteilles de Taittinger Comtes de Champagne rosé millésimé 1993. Malko examina leurs étiquettes, pensant à des contrefaçons, mais le Britannique le rassura aussitôt.

— C'est un contrebandier qui m'a apporté ça. Il en avait volé plusieurs caisses sur le port d'Ancone.

Hildegarde Neff fit son apparition, resplendissante ! Un pull de soie gris très moulant et une jupe fendue sur des bas de même couleur, mettant en valeur ses jambes interminables ; et des escarpins. Malko la regarda, stupéfait. Elle ne s'était pas habillée devant lui.

— Où as-tu pris tout cela ?

— Je l'ai apporté, dit-elle en souriant. C'est excitant, un peu de luxe dans ce pays moyenâgeux, non ?

« Wild Bill » Donovan, fasciné, fit sauter sans s'en rendre compte le bouchon de la première bouteille dont le contenu commença à se répandre sur la table ! Il n'eut que le temps de remplir les trois verres dépareillés récupérés au bar. Son adjoint, un Irlandais taciturne, s'était dévoué pour veiller dans le hall. Mort de peur, le patron de l'hôtel avait décidé d'aller coucher ailleurs. Dès que le cochon de lait fut sur la table, le cuisinier demanda à partir.

Le Taittinger chatouilla délicieusement les papilles de Malko. C'était si inattendu, cette soirée de fête dans ce pays du bout du monde. Hildegarde ne le quittait pas des yeux. Quand il s'assit près d'elle et qu'il glissa la main sur sa cuisse, il sentit le serpent d'une jarretelle, ce qui lui expédia une sacrée giclée d'adrénaline dans les artères... Elle se pencha sur lui et murmura à son oreille :

— J'avais cru remarquer à Tirana que tu aimais bien les femmes sophistiquées... Je voulais te faire la surprise.

Une longue rafale de Kalach claqua pas très loin, et ils demeurèrent silencieux, sur leurs gardes, quelques instants. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. L'ambiance était irréelle dans cette salle à manger déserte, mal éclairée. Hildegarde apporta à l'Irlandais une assiette de cochon de lait et une

bouteille de Defender. Il n'aimait pas le champagne. « Wild Bill » Donovan leva son verre de Taittinger Comtes de Champagne rosé, galamment tourné vers Hildegarde Neff.

— A votre présence, *beautiful lady* !

Il vida son verre d'un coup et se resservit. Le Taittinger Comtes de Champagne rosé 1993 était délicieux, bien frappé, le cochon de lait cuit à point et Malko ne pouvait s'empêcher de laisser sa main courir sur la longue cuisse d'Hildegarde. La vie apportait quelquefois des récréations inattendues. La journée se terminait mieux qu'elle n'avait commencé.

Nouvelle rafale de Kalach...

« Wild Bill », euphorique, vida presque entièrement à lui tout seul une bouteille de Comtes de Champagne.

Quand ils se levèrent, il n'en restait pas une goutte... Malko enlaça Hildegarde et la poussa littéralement dans l'escalier. A peine dans la chambre, il la colla contre le mur, glissant sa main sous sa jupe, remontant le long du bas, jusqu'à la chair nue. Sensation grisante. Elle le laissa faire, ouvrit un peu les jambes pour qu'il puisse la caresser. Dans la glace brisée de la vieille armoire, il voyait la cuisse nue, le bas, le serpent noir de la jarretelle. L'excitation née du danger était multipliée par l'inventivité érotique de la journaliste allemande. Malko remonta son pull de soie, arracha son soutien-gorge pour mieux malaxer ses seins magnifiques. Ils tanguaient dans la petite chambre, isolés par leur désir. Soudain, Hildegarde défit Malko et se laissa tomber à genoux sur le plancher pour une fellation furieuse, les reins creusés, comme une chatte prête à se faire couvrir. Déchaîné, il appuya sur sa nuque et Hildegarde eut un gémissement ravi. Cette soumission acheva d'embraser Malko.

— Je vais te violer, dit-il.

Il s'arracha à sa bouche, poussa Hildegarde contre le lit, la laissant agenouillée sur le sol, passa derrière elle pour relever sa jupe sur ses hanches. Puis, sans même l'ôter, il écarta le string de nylon noir et alla droit au but. Lorsqu'il posa son sexe contre l'ouverture des reins de la jeune femme et pesa de tout son poids, elle se raidit tout juste un peu.

D'abord, il crut qu'il n'arriverait pas à la sodomiser, tant l'anneau résistait. Soudain, d'un seul coup, la résistance du

muscle céda et Malko s'enfonça tout entier dans les reins de la journaliste allemande. Celle-ci poussa un cri rauque, violée jusqu'au tréfonds. Déjà, Malko l'avait saisie par les hanches et la besognait brutalement. Son plaisir était si violent qu'il sentit très vite la semence monter de ses reins avant d'exploser avec un hurlement sauvage. Hildegarde se tordit sous lui, secouée elle aussi par un orgasme aussi puissant qu'inattendu.

Malko demeura enfoncé en elle, le pouls en folie. Hildegarde tourna la tête et murmura.

— Jamais je n'avais fait ça ! C'était sauvage ! Incroyable, cette douleur et après... Je ne sais ce qui s'est passé, j'ai été inondée en quelques secondes. Je dois avoir une âme de chienne.

Malko releva la tête et s'aperçut qu'il avait laissé la porte du couloir ouverte.

*
* *

Hildegarde s'était endormie comme une masse, cuvant son orgasme.

Malko, lui, en dépit de sa récréation sexuelle, avait eu un mal fou à trouver le sommeil, bien qu'il ait mis l'alarme-réveil de sa Breitling B-1 sur sept heures. Il était trois heures dix lorsqu'il avait enfin fermé l'œil. Pas longtemps. La sonnerie de l'Inmarsat le réveilla en sursaut à six heures. Il se précipita, pressentant la catastrophe. La voix tendue de Joe Rocker l'arracha définitivement au sommeil.

— On est en panne ! annonça l'Américain. Impossible de faire redémarrer cette putain de Hummer.

Ce n'était pas au fond de l'Albanie qu'ils allaient trouver des spécialistes de ce genre de voiture.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Malko.

Sans l'aide des deux agents de la CIA, tout son plan s'effondrait.

— On va appeler le garage des Marines à l'ambassade. Ils pourront peut-être nous conseiller. Mais pour le moment, ils dorment.

— Bien, dit Malko, dites-moi dès que vous serez dépannés.

Cette fois, il ne retrouva pas le sommeil.

*
* *

Les trois 4X4 arrivèrent juste après l'aube devant l'hôpital de Bajram Curri. Il en sortit une dizaine d'hommes qui se dirigèrent vers les urgences. Un médecin surgit aussitôt, pensant qu'ils amenaient des blessés, et leur demanda ce qu'il pouvait faire pour eux.

— *Ku është Ylli Baci ?*[1] demanda le chef.

— Ylli Baci, je ne sais pas, dit le médecin.

Froidement, l'homme qui lui avait posé la question recula et, à un mètre, lui vida la moitié du chargeur de sa Kalach dans le ventre. Massacré, le jeune médecin s'effondra. Attirée par les coups de feu, une infirmière surgit et s'immobilisa net, sous la menace des armes. L'homme répéta sa question.

— Ylli Baci, balbutia-t-elle. Il a été opéré hier.

— Mène-nous jusqu'à lui.

Comme elle ne bougeait pas, il lui enfonça le canon de son fusil d'assaut dans le ventre, désignant du regard le médecin baignant dans son sang.

— Tu veux finir comme lui ?

Muette de terreur, elle secoua la tête.

— Non, non, je vais vous guider.

Ils la suivirent jusqu'au premier étage, où elle s'arrêta devant une chambre.

— Il est encore très faible, dit-elle, il ne faut pas...

Violemment, ils l'écartèrent et ouvrirent la porte de la chambre. Ylli Baci dormait encore, une perfusion dans le bras, et un drain planté dans la blessure de son ventre.

Le chef s'avança et arracha d'abord la perfusion, puis le drain. Ylli Baci se réveilla en hurlant de douleur. Il reçut un coup de crosse en plein sur la bouche qui lui écrasa les

1. Où est Ylli Baci ?

lèvres, lui brisant plusieurs dents. Deux des hommes le prirent par les pieds et l'arrachèrent de son lit. Le tenant solidement par les chevilles, ils se mirent à le traîner par terre, hors de la chambre. Ils se heurtèrent alors à un petit groupe d'infirmiers et de médecins, alertés par l'infirmière, qui leur barraient la sortie. Un vieux médecin s'interposa.

— Vous n'avez pas le droit ! dit-il, cet homme est gravement blessé. Il est sous ma protection.

— C'est toi qui l'as soigné ?

— Oui !

— *Qen !*[1] On ne soigne pas les ennemis de Fatmir Cerem.

A bout portant, l'homme tira une rafale dans la poitrine du médecin, jusqu'à ce qu'il s'effondre, tué sur le coup, laissant une traînée de sang le long du mur. Le tueur se retourna alors et tira une longue rafale par-dessus la tête du personnel de l'hôpital, en hurlant :

— Foutez le camp ! Sinon, je vous tue tous.

Les malheureux se dispersèrent, poursuivis par les rafales qui faisaient jaillir des éclats de plâtre et de bois. Lorsque le couloir fut dégagé, les hommes de Fatmir Cerem traînèrent le blessé par les pieds, laissant derrière eux une longue trace sanglante. Ils lui firent descendre l'escalier de la même façon, sa tête cognant sur chaque marche. Lorsqu'ils arrivèrent en bas, Ylli Baci était inconscient. On le jeta à l'arrière d'un des 4X4 et les trois véhicules démarrèrent aussitôt, traversant la ville en klaxonnant jusqu'à la rue principale.

Fatmir Cerem attendait au milieu de la chaussée, appuyé à sa Land Cruiser noire. Il fumait en jouant avec le Zippo US Army de Nasim Kastriot. Un Poulimiot était installé sur le toit de la Land Cruiser et la tête et le torse de son servant émergeaient du toit ouvrant.

Ses hommes traînèrent Ylli Baci jusqu'au pied de leur chef. Celui-ci regarda les yeux vitreux, le visage ensanglanté, eut une moue dégoûtée et se retourna.

— Perikli. Achève-le.

Perikli Pano, le cousin d'Ylli Baci, s'avança, très pâle. On

1. Chien.

lui mit une Kalach dans la main. Comme un automate, il arma et, dirigeant le canon vers la poitrine de son cousin, il ouvrit le feu, vidant tout le chargeur. Il ne restait rien de la tête d'Ylli et sa poitrine n'était qu'un trou sanglant. Mais cela ne suffisait pas à Fatmir Cerem. Il jeta un ordre à un de ses hommes qui sortit une hache d'une des voitures. Il retourna Ylli Baci sur le ventre et abattit la hache sur sa nuque. En trois coups, il eut séparé la tête du corps.

— *Miré !*[1] Prends ça et va le porter à l'hôtel, ordonna Fatmir Cerem. Dis à ce chien d'Américain qu'il sera mort avant le coucher du soleil.

Il avait modifié ses plans pour l'enterrement de son frère, car les gens continuaient à défiler chez lui, en signe d'allégeance. Cela allait encore durer toute la journée. Le lendemain, il l'enterrerait au cimetière de Bajram Curri et il voulait que toute la ville soit là. En Albanie, il n'y avait pas de cérémonie religieuse. Tout se passait chez les gens ou au cimetière.

Sans rien dire, Perikli Pano prit la tête de son cousin par ses cheveux frisés et partit à pied vers l'hôtel *Ermal*. S'il avait refusé, on l'aurait tué sur place.

*
* *

La tête roula sur le dallage du hall et s'arrêta en face de la réception, juste au moment où Malko arrivait en bas de l'escalier. Il aperçut le cousin d'Ylli qui allait s'enfuir et braqua sur lui son Beretta 92. Horrifié. « Wild Bill » Donovan était sur ses talons. Il contourna la tête et apostropha le jeune homme en albanais. Terrifié, le cousin raconta ce qui s'était passé et le message qu'il était chargé de faire passer.

« Wild Bill » Donovan demanda d'une voix calme :

— Pourquoi ton chef ne vient-il pas *maintenant* ici ?

— Il doit aller à Shenglin accompagner quelqu'un, balbutia le cousin. Et il doit d'abord se rendre à Tropojë. Mais ne dites pas que je vous l'ai dit.

1. Bien.

— Le bac de Komani ne fonctionne toujours pas ?

— Non, il n'y a plus qu'une route, par Brëglumië et Fierzë. Fatmir ne veut pas passer pour Kukës, il y a trop de police, là-bas. Mais n'essayez pas de vous enfuir par-là, il a placé avant Brëglumië plusieurs de ses hommes depuis hier, avec un Poulimiot et deux RPG 7. Maintenant, laissez-moi partir, sinon il va me tuer aussi.

— Vas-y, fit le Britannique.

Malko contemplait l'horrible débris humain dans un silence de mort. Jamais il n'aurait cru cela possible. Ylli Baci avait payé d'une façon atroce sa fidélité. Il en avait des nausées. Et surtout ce sentiment d'impuissance abominable... « Wild Bill » s'approcha de la tête, fit un signe de croix et la ramassa, la posant sur le comptoir, face au patron plus mort que vif.

— Tu vas aller au cimetière, dit-il ; ramène un fossoyeur. Et allez chercher le corps de ce malheureux, puis enterrez-le. Sinon, c'est moi qui te tue.

L'Albanais prit la tête à deux mains, en détournant les yeux, et partit comme un automate, la portant devant lui comme une relique. « Wild Bill » expliqua alors à Malko les nouveaux plans de Fatmir Cerem. Malko n'eut pas le temps de lui répondre, Hildegarde Neff venait de surgir de l'escalier.

— Il y a un appel pour toi sur l'Inmarsat, dit-elle.

Malko remonta quatre à quatre. C'était Joe Rocker, triomphant.

— Ça y est ! On a réparé. C'était un bidule électronique qui s'était mis hors circuit tout seul. On repart.

— Ne bougez pas pour l'instant, fit Malko. Je vous rappelle dans un moment.

Il descendit au premier, dans le bureau de « Wild Bill » Donovan.

Malko examina la carte d'état-major fixée au mur. Fierzë était sur la rive sud de la Drin qui coulait grosso modo d'est en ouest, au fond d'un profond canyon, délimitant le territoire du bandit Fatmir Cerem. Un pont franchissait la rivière à cet endroit, reliant Fierzë à Brëglumië, sur la rive nord.

— C'est au-dessus de Brëglumië que vous attendent les

hommes de Cerem, commenta « Wild Bill ». Je connais le coin, c'est un vrai coupe-gorge. Ils doivent être sur la falaise qui domine la route. S'ils voient la Hummer, ils vont l'allumer.

La situation était claire : pour passer de Bajram Curri à l'autre rive, il n'y avait que cette route, les deux autres étant coupées, l'une par le pont emporté, l'autre par un gigantesque éboulement. Et même avec la Hummer, les Américains n'avaient aucune chance contre des lance-roquettes. Fatmir Cerem avait bien monté son piège.

Malko examina la carte, cherchant une solution. Une route continuait après Fierzë, longeant la rivière au sud jusqu'au village de Agripë.

— Il n'y a pas un autre pont ? demanda-t-il.

« Wild Bill » secoua la tête.

— Non, c'est un étroit canyon, avec des pentes abruptes. La route que vous voyez sur la carte est à peine plus qu'un mauvais sentier. Il y a seulement des passerelles en bois et en corde, qui permettent aux paysans de passer d'une rive à l'autre. Il y en a une deux ou trois kilomètres à l'est de Fierzë, parce qu'il y avait une mine de cuivre, qui n'est plus exploitée.

Malko regardait la carte, fasciné. Il venait d'avoir une idée.

— Si Fatmir Cerem va à Shenglin, dit-il, il va passer par cette route ?

— A moins de voler, il y est obligé, confirma le Britannique. Le bac de Komani ne fonctionne plus et, par Kukës, cela fait un détour de six heures ! Sans compter que, là-bas, le gouvernement tient la ville. Cela pourrait être dangereux pour Fatmir.

Malko se tourna vers lui.

— Dans ce cas, si vous m'aidez un peu, j'ai une petite chance de régler mes comptes avec Fatmir Cerem et ses amis.

CHAPITRE XX

Dès qu'on s'éloignait un peu de Bajram Curri, ce qui, sur les cartes, figurait comme la route allant à Brëglumië n'était qu'un sentier à peine tracé dans la rocaille, une succession de virages en épingle à cheveux épousant étroitement le contour de la montagne. Pas un ouvrage d'art. Des rochers tombés sur la route, des éboulis, des trous. La piste serpentait entre des à-pic vertigineux et des falaises abruptes, dissimulés par une épaisse brume.

« Wild Bill » Donovan conduisait sa Land Rover sans à-coups, rebondissant de trou en fondrière. Les deux hommes étaient silencieux. Le paysage grandiose n'arrivait pas à faire oublier à Malko qu'il s'apprêtait une fois de plus à jouer sa vie à quitte ou double. Avec le maximum de chances contre lui...

Ils avaient quitté Bajram Curri une heure plus tôt et n'avaient croisé qu'un seul véhicule, un taxi collectif plein à craquer, semblable à celui qui avait emmené Hildegarde Neff, juste avant leur départ. Depuis que Malko avait échafaudé son plan, les choses étaient allées très vite. D'abord, il avait « exfiltré » la journaliste allemande. L'adjoint irlandais de « Wild Bill » Donovan l'avait conduite au départ des taxis collectifs, lui prenant une place jusqu'à Fierzë. Elle avait gardé l'Inmarsat et les cent mille dollars dissimulés au fond d'un sac de cuir. Comme personne ne pouvait en soupçonner la présence, elle ne risquait rien. Même si les hommes de Fatmir Cerem postés avant Brëglumië inspectaient le taxi, ils laisseraient Hildegarde Neff tranquille, les femmes étant

exclues du *kanoun*. Arrivée à Fierzë, elle devait s'installer à l'hôtel où les *field officiers* de la CIA n'avaient pas voulu coucher, activer son Inmarsat et attendre.

Hildegarde Neff partie, Malko, grâce aux relations de « Wild Bill » Donovan, s'était assuré que Fatmir Cerem n'avait pas déjà pris la route pour Shenglin. Cela avait été facile, car le bandit ne passait pas inaperçu. Le Britannique s'était arrêté à un poste à essence, juste avant la sortie de Bajram Curri, point de passage obligé pour la route de Brëglumië. Bizarrement, en Albanie, les pompes se trouvaient à l'intérieur de locaux grillagés, comme pour les protéger des intempéries. Le vieux paysan qui tenait celle-là avait été formel : Fatmir Cerem n'était pas passé.

Donc, il n'y avait plus qu'à foncer.

*
* *

Arpentant dans tous les sens la petite place de Tropojë, sous le regard curieux de quelques soldats de l'UCK, Fatmir Cerem houspillait ses hommes qui s'attardaient au café, en train de se goinfrer de *byreks* et de bière. Il était d'humeur massacrante. Son crochet par Tropojë lui avait permis de rencontrer quelques minutes Vilma Zguro, sa maîtresse, dans un champ près de la rivière où les villageois allaient chercher de l'eau. Pour lui annoncer qu'il ne l'emmènerait pas. En effet, il ne dormirait même pas à Shenglin, comptant revenir pour l'enterrement de son frère, le lendemain matin.

La jeune femme n'avait pas protesté, à son habitude, mais en la voyant moulée dans son gros pull et sa longue jupe, Fatmir Cerem avait eu envie d'elle et ce supplice de Tantale l'avait exaspéré.

Enfin, il vit surgir du sentier menant à la base de l'UCK la petite silhouette de Mohammad Al Jafar, un gros sac à la main. Le Soudanais adressa un sourire reconnaissant à son sauveur.

— Le « colonel » arrive, dit-il. Nous ne sommes pas en retard.

— Presque, grommela Fatmir Cerem, le bateau de Bari part à quatre heures.

*
* *

— Nous approchons, annonça « Wild Bill » Donovan.

Depuis quelques kilomètres, la piste à flanc de montagne dominait le canyon où coulait la Drin, entre deux parois rocheuses. La vue était à couper le souffle, le paysage absolument désert. Le Britannique ralentit et arrêta la Land Rover sur un petit promontoire naturel, juste avant un virage, dominé à deux cents mètres environ par un des sept cent mille blockhaus abandonnés, vestiges de la paranoïa d'Enver Hodja. Les deux hommes descendirent de voiture.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

— À cinq kilomètres de Brëglumië, par la piste. Si vous partez vers l'ouest, à trois kilomètres d'ici, vous allez trouver un chemin utilisé par les bergers, qui descend jusqu'à la Drin.

Malko aurait bien aimé que sa Breitling B-1 comporte une boussole...

Il regarda autour de lui : pas âme qui vive. Le terrain rocailleux recouvert d'une maigre végétation ne pouvait nourrir que des chèvres. Un vent frais soufflait de l'est. « Wild Bill » Donovan se pencha à l'intérieur de la Land Rover et en sortit la fusil de 20 mm RT 20 avec une musette de munitions qu'il tendit à Malko.

— Je ne vous demande pas de me le rapporter...

Malko prit le lourd fusil 20 mm et le posa par terre, sur son bipied. Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main.

— Merci, dit Malko. Pour tout.

— *Take care*, fit simplement le Britannique.

Il remonta dans le 4X4 de l'OSCE, fit demi-tour, se pencha par la glace ouverte et lança :

— Je ne rentre pas tout de suite à Bajram Curri. A un kilomètre d'ici, il y a un sentier qui mène au village de Seli-

maj. Je vais attendre là-bas et acheter un peu de poisson. Pour ne pas faire de mauvaises rencontres.

Il démarra, soulevant un nuage de poussière en disparaissant derrière le virage suivant. Malko ne perdit pas de temps. Installant le RT 20 sur son épaule, il commença à grimper vers le blockhaus, faisant rouler des cailloux sous ses pieds. Dix minutes plus tard, il posait le monstrueux fusil de 20 mm à côté du blockhaus. Le soleil commençait à taper et il était en nage. En un quart d'heure de travail acharné, il eut dégagé l'entrée du blockhaus envahie par les ronces. Il installa dans la meurtrière le fusil 20 mm, ne laissant dépasser que le bout du canon. L'intérieur du blockhaus était une puanteur, les bergers s'en servant comme W.C. Mais il possédait un avantage énorme : personne ne prêtait attention à ces blockhaus qui faisaient partie du paysage.

Malko en ressortit et alla se placer à bonne distance. C'était parfait. Il fallait vraiment se concentrer pour apercevoir le canon de l'arme dont l'acier noirci ne reflétait pas le soleil.

Il retourna à l'intérieur du blockhaus, cala le bipied à l'aide de quelques pierres et s'assura que la sortie arrière de la tuyère évacuant les gaz brûlants était bien dégagée. Ensuite, il bourra ses oreilles de coton. Surtout dans cet espace exigu, la détonation risquait de lui crever les tympans. Assis sur un bloc de béton, il épaula, colla son œil à la lunette, orientant le canon de l'arme jusqu'à ce qu'il cadre la sortie d'un virage suivi d'une longue ligne droite où la route serait sous son feu. A partir de cet instant, il ne pouvait plus bouger, guettant l'apparition de sa cible. Il n'aurait pas beaucoup de temps pour agir.

Essayant de ne pas sentir l'abominable odeur qui montait du sol, il se concentra sur la route, priant pour que son plan désespéré fonctionne.

Si tout se passait bien, il laisserait le fusil sur place, ne conservant que son Beretta 92.

Il essuya ses mains humides de transpiration sur son jean et tassa encore plus le coton dans ses conduits auditifs. Son plan était simple. Fatmir Cerem allait emprunter cette route d'une minute à l'autre. Son voyage à Shenglin, révélé par le

cousin du malheureux Ylli Baci, ne pouvait avoir qu'un but : conduire Mohammad Al Jafar vers la liberté. Le terroriste soudanais serait donc dans sa voiture... A partir de là, beaucoup d'inconnues subsistaient.

La première et la plus importante était de savoir dans quel véhicule le jeune bandit voyageait. S'il se trouvait dans sa Land Cruiser noire habituelle, Malko l'identifierait immédiatement. Sinon, cela multipliait les risques. Le fusil de 20 mm n'était pas une arme à tir rapide. En étant entraîné, on pouvait tirer trois cartouches en une minute. Mais Malko n'était pas entraîné et ses adversaires ne manqueraient pas de réagir.

Ensuite, il ignorait l'impact *exact* de la munition HEI du fusil de 20 mm. D'après « Wild Bill » Donovan, elle était capable de détruire un véhicule et ses occupants d'un seul coup au but. Malko était obligé de la tester en action. Si tout se passait bien, c'est-à-dire s'il détruisait le véhicule de Fatmir Cerem, il resterait ceux de son escorte. Il y avait peu de chances qu'il ait le temps de les éliminer avant que leurs occupants ne mettent pied à terre. Ceux-ci se lanceraient immédiatement à l'assaut du blockhaus. Or, le fusil de 20 mm n'était pas utilisable contre les personnes. A peine sa cible atteinte, Malko devait donc filer. Comme disent les Anglo-Saxons : *Hit and run*[1].

Tout allait se jouer en quelques secondes. Aussitôt la voiture atteinte, il se glisserait hors du blockhaus pour filer vers l'est, détalant à flanc de montagne en direction du sentier indiqué par « Wild Bill » Donovan. Le problème est qu'il serait complètement à découvert... Son pistolet ne lui serait d'aucune utilité en raison de la distance et il n'avait plus à espérer que les hommes de Fatmir Cerem soient de mauvais tireurs.

Mortelle course contre la montre...

Dernière inconnue : avant de partir, il avait joint Joe Rocker, toujours à Fierzë, pour lui indiquer les changements survenus et la position de la passerelle jetée sur la rivière, seul moyen de rejoindre la rive sud, à part le pont de Fierzë. Mais le *field officer* de la CIA ignorait le terrain. Pourvu qu'il n'y

1. Frapper et fuir.

ait pas de méprise. Car, à pied, Malko avait peu de chances de s'en sortir, si ses adversaires le poursuivaient jusqu'à la rivière.

Il baissa les yeux sur le cadran de sa B-1. Onze heures trente-cinq. Normalement, Fatmir Cerem ne devrait pas tarder, s'il n'avait pas modifié ses plans. Mais tant de choses avaient pu se passer... Si le cousin d'Ylli Baci s'était ravisé et avait parlé à son chef, ce dernier risquait de ne pas emprunter cette route. Malko s'était donné jusqu'à midi. Ensuite, il abandonnerait le fusil de 20 mm dans le blockhaus et gagnerait la rivière. Sauvant au moins sa peau, même s'il n'accomplissait pas sa mission... D'ailleurs, son premier objectif n'était même plus Mohammad Al Jafar, mais Fatmir Cerem. Pour le massacre gratuit et féroce d'Ylli Baci. L'éthique de Malko supportait mal ce genre de violence gratuite. Les gens comme Fatmir Cerem étaient des animaux nuisibles. Il fallait les éliminer.

Il cligna des yeux. A force de fixer la route, ses yeux pleuraient. Trois minutes seulement s'étaient écoulées. On aurait dit un siècle.

*
* *

Les trois véhicules surgirent du virage au ralenti, comme dans un film. En dépit de sa concentration, Malko sursauta. Son cerveau se mit à travailler à toute vitesse, analysant ce qu'il voyait. Grâce à la lunette, il distinguait les 4X4 comme s'ils avaient été à vingt mètres. En tête, le rouge, celui qu'il avait déjà vu. Au milieu, une grosse Toyota Land Cruiser noire, avec des rideaux. Son toit ouvrant laissait dépasser le torse d'un homme qui avait installé le bipied d'un Poulimiot face à l'avant. Ce type de véhicule avait trois banquettes et pouvait contenir huit ou neuf personnes. Derrière enfin, il y avait une Land Rover blanche Discovery. Le pouls à 150, Malko colla le bloc-épaulière contre son épaule et son œil au viseur, suivant la progression du véhicule central. Ce dernier avait déjà parcouru le tiers de la distance durant laquelle il était dans la ligne de mire de Malko.

Il suivit quelques secondes la Land Cruiser dans sa lunette, puis, après avoir estimé sa vitesse de déplacement, visa un peu en avant et appuya sur la détente. Il avait beau s'être préparé, la formidable détonation le prit par surprise. Il n'entendait plus rien, l'âcre odeur de la cordite avait envahi le blockhaus, mais le recul avait été supportable.

Il écarta son œil de la lunette et réprima un juron : les trois voitures continuaient leur progression ! Par contre, bien en-deçà de la route, un petit nuage de poussière indiquait l'endroit où le projectile de 20 mm avait explosé. L'arme était mal symbiotée et tirait beaucoup trop court. La détonation et la flamme de trente centimètres s'échappant à l'arrière du tube évacuateur de gaz avaient dû alerter les hommes de Fatmir Cerem. Effectivement, le 4X4 rouge accéléra et le servant du Poulimiot prit son arme à bras le corps pour la braquer dans la direction du blockhaus.

Il restait à Malko quelques secondes.

Fiévreusement, il manœuvra la culasse, éjectant la douille. Il engagea une seconde cartouche dans l'arme. Collant son œil à la lunette, il visa à nouveau la Land Cruiser, cette fois volontairement beaucoup trop haut, et appuya sur la détente.

Un quart de seconde plus tard, la Land Cruiser noire se transforma en une boule de feu. Explosant comme un fruit mûr, elle parcourut quelques mètres avant de basculer dans le ravin. Malko était encore dans le blockhaus quand il entendit une seconde explosion sourde et vit une colonne de fumée noire s'élever du ravin.

Le 4X4 rouge et la Land Rover pilèrent. Au moment où il s'extrayait du blockhaus, totalement assourdi, Malko eut le temps de voir des hommes sauter à terre, brandissant leurs Kalachnikov. Heureusement pour lui, leur premier réflexe fut de se mettre à l'abri, ne sachant pas à qui ils avaient affaire. Il put ainsi parcourir près de deux cents mètres avant que les premiers coups de feu n'éclatent. Une balle ricocha près de lui et il plongea à plat ventre sur la rocaille.

Un feu nourri partait de la route. Il se retourna. Les hommes de Fatmir Cerem commençaient à escalader la montagne, à sa poursuite. Il repartit, dévalant comme un fou la pente rocailleuse. En contrebas, il apercevait la rivière, mais

pas encore la passerelle. Il courait à perdre haleine, la bouche ouverte, lorsqu'il buta sur un rocher et partit en avant dans un roulé-boulé impressionnant.

Juste au moment où le plus proche de ses poursuivants l'ajustait plus calmement...

Sa chute lui sauva probablement la vie. Les balles passèrent au-dessus de lui, tandis qu'il roulait comme une pierre sur la pente, sur plus de cinquante mètres. Lorsqu'il se relava, étourdi, contusionné, il ne vit plus personne ! Il était dissimulé par la crête. En dépit d'un point dans la poitrine — sa vieille blessure reçue à Hong-Kong des années plus tôt —, il reprit sa course comme un dératé, en zigzags pour épouser le terrain. Pourvu que « Wild Bill » ne se soit pas trompé sur l'emplacement de la passerelle ! Presque partout, les rochers tombaient à pic dans la rivière, sans même un espace pour marcher.

Or, ses poursuivants n'allaient pas renoncer. S'il n'arrivait pas à traverser, il était perdu. Ils le tireraient comme un lapin. Il arriva enfin sur un promontoire surplombant la Drin, et stoppa quelques secondes. Pas trace de passerelle ! A sa gauche, la rivière faisait un coude et il ne pouvait voir très loin. Il reprit sa course en biais dans cette direction et, en se retournant, aperçut des silhouettes à cent mètres derrière lui.

Ils n'abandonnaient pas.

D'un effort désespéré, il contourna enfin le promontoire, découvrant la rivière, après son coude. Et il *la* vit !

Une passerelle volante, tendue entre les deux rives : des cordes et des planches. Le vent la faisait balancer. Elle débouchait sur un sentier longeant la rivière. Sur l'autre rive, le même sentier continuait. Mais aucune trace de la Hummer !

*
* *

Le cœur cognant contre ses côtes, Malko examina le paysage. Pas un chat, pas une voiture. Que s'était-il passé ? De toute façon, il ne pouvait pas rester là. Il reprit sa course éperdue pour arriver au niveau de la berge, zigzaguant entre

les avancées rocheuses. Et, de nouveau, des détonations claquèrent. Ses poursuivants venaient à leur tour de contourner le promontoire et tiraient sur lui.

A cette distance, son Beretta 92 était aussi utile qu'une fronde... S'attendant à chaque seconde à être atteint, il recommença à dévaler, perdant une chaussure et sacrifiant plusieurs précieuses secondes pour la récupérer. Impossible de courir pieds nus sur ces rochers aigus. Ses pieds étaient douloureux, il nageait dans sa transpiration et ses poumons semblaient prêts à éclater. Enfin, il atteignit le sentier longeant la berge. La passerelle se balançait à vingt mètres de lui. Mais le sentier, en face, était désespérément vide !

Il se rua de toutes les forces qui lui restaient vers la passerelle et soudain aperçut le véhicule qui venait vers lui, longeant la rivière. D'abord, il crut que c'était la Hummer qui avait franchi le pont, puis il identifia un 4X4 qui se rapprochait à toute vitesse. Ce ne pouvait être que les hommes de Fatmir Cerem postés près du pont, soit prévenus par leurs copains, soit alertés par les coups de feu !

Et toujours pas de Hummer...

Désespéré, il s'engagea sur la passerelle qui tanguait à dix mètres au-dessus du torrent. Dès qu'il fut dessus, elle commença à osciller d'une façon horrible au-dessus des flots. Les planches pourries craquaient sous ses pieds et il avait l'impression de faire un numéro de cirque. Il se retourna : cette fois, il n'y avait plus aucun doute. Par la glace avant droite du 4X4, il aperçut le canon d'une arme et vit des lueurs orange en jaillir.

Il continua à progresser, le plus vite possible, le pouls à 200, les poumons brûlants. Fou de rage. En face, il n'avait aucun endroit pour se cacher. Le sentier courait entre la rivière et une muraille de rochers. Il ferait une cible parfaite. Il glissa, faillit perdre l'équilibre et tomber dans le torrent. Une rafale claqua plus près.

D'abord, il pensa à ses adversaires. Mais le bruit était différent, plus clair. Il leva la tête et eut l'impression que son cœur allait éclater. La Hummer roulait vers lui, cahotant sur le sentier d'en face, presque invisible en raison de son camouflage jaune et marron. Les coups de feu qu'il venait

d'entendre provenaient d'un de ses occupants qui vidait par une des glaces le chargeur d'un M 16 sur la voiture roulant sur l'autre rive.

*
* *

La Hummer arriva en face de la passerelle pratiquement en même temps que Malko qui, épuisé, trébucha et s'étala sur le sol. Il y eut une explosion sourde, puis une autre beaucoup plus violente, une fraction de seconde plus tard. L'homme au M16 venait de tirer une grenade de 40 mm M79, touchant de plein fouet le 4X4, sur l'autre rive.

Celui-ci pila, dérapa et glissa dans la rivière où il s'engloutit en quelques secondes. Joe Rocker et Mark Adams jaillirent de la Hummer, aidant Malko à se relever.

— Mais bon sang ! Où étiez-vous ? demanda-t-il dès qu'il eut retrouvé son souffle.

— Il y avait une autre passerelle, expliqua Joe Rocker, à un mile en amont. C'est là qu'on vous attendait... On y serait encore si on avait pas vu passer les autres et entendu les coups de feu...

Il avait une sensation étrange, comme si ses interlocuteurs se trouvaient très loin. Et soudain il réalisa qu'il avait toujours les oreilles bourrées de coton... Il l'ôta, mais cela n'améliora pas beaucoup son audition.

— Il faut aller récupérer Hildegarde Neff, dit-il. Elle doit nous attendre à l'hôtel de Fierzë. Si tout s'est bien passé.

Malko avait l'impression de respirer du feu. La Hummer fit demi-tour et dix minutes plus tard, ils atteignaient Fierzë. Hildegarde Nelf prenait un café à la terrasse de l'unique café de Fierzë. Elle se précipita sur Malko et l'étreignit. Cinq minutes plus tard, ils roulaient sur la piste qui rejoignait beaucoup plus loin la route Kukës-Shköder. Malko se laissa aller. Son pouls n'arrivait pas à se calmer.

— J'ai soif ! fit-il.

Mark Adams lui tendit une bouteille d'eau minérale qu'il but avidement. Un peu soulagé, il se demanda quel était le sort de Fatmir Cerem et de Mohammad Al Jafar.

Puis, abruti de fatigue, il se mit à somnoler et s'endormit sans même s'en rendre compte. Lorsqu'il rouvrit les yeux, ils venaient de s'arrêter sur la place d'une petite bourgade pleine d'animation.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— A Lehzë, répondit Joe Rocker. On prend de l'essence et on repart. Nous serons à Tirana dans une heure.

Il avait dormi plus de cinq heures ! Malko voulut bouger, sortir de la voiture et réprima un cri : tout son corps était douloureux ; les muscles, la chair, les os même. Sa chute l'avait confusionné le partout.

— A propos, demanda-t-il, et les dollars ?

Hildegarde sourit.

— Ils sont là. Avec un cadeau de « Wild Bill ».

Elle ouvrit le sac de cuir et il aperçut un magnum de Taittinger Comtes de Champagne blanc de blancs 1991 !

— Il a dit qu'on le boive à sa santé, continua la journaliste allemande.

Malko se laissa aller à la banquette, blotti contre Hildegarde Neff. Heureux d'être encore vivant.

*
* *

Malko était étendu, nu sur son lit, dans la plus belle suite du *Rogner*, donnant sur le jardin, lorsque l'Inmarsat de Hildegarde sonna. La journaliste était en train de masser les innombrables bleus et hématomes de Malko, essayant d'apaiser la douleur de ses muscles. Depuis son retour à Tirana, la veille au soir, il avait dormi d'une traite. Un sommeil sans rêve. Dès son réveil, ils avaient fait sauter le bouchon du magnum de Taittinger offert par « Wild Bill » Donovan.

Les détonations du RT 20 résonnaient encore dans ses oreilles et il voyait la Land Cruiser noire basculer dans le ravin au milieu des flammes. Hildegarde lui tendit l'écouteur de l'Inmarsat.

— C'est pour toi !

— *Well done ! Well done !*[1] claironna dans l'appareil la voix de stentor de « Wild Bill » Donovan.

— Où êtes-vous ? demanda Malko.

Le son était si clair qu'on l'aurait cru dans la pièce voisine.

— Dans ma bonne ville de Bajram Curri, répliqua le Britannique. Je crois que bientôt vous y aurez votre statue à côté du fondateur de cette riante cité...

— Pourquoi ?

— Fatmir Cerem est mort, un autre de ses frères aussi. Mohammad Al Jafar tout autant, ainsi que le « colonel » Pedrorika et sa copine.

— Quelle copine ? demanda Malko, alerté.

— Je ne sais pas son nom. Une très jolie fille qu'il avait amenée de Tirana. Elle a grillé avec les autres dans la voiture. Il paraît qu'on n'a pas retrouvé grand-chose. Leur Land Cruiser a dégringolé sur cent cinquante mètres de dénivellation. Il n'en restait rien. Strictement rien ! En tout cas, je vais recommander ce RT 20 à mes amis. Sacrée arme de chasse, conclut-il avec un rire féroce.

Malko coupa la communication, tiraillé entre des sentiments contradictoires. Ylli Baci, le malheureux *stringer* de la CIA, pouvait reposer en paix : il était vengé. Mohammad Al Jafar ne commettrait plus jamais d'attentat. Mais il avait aussi, involontairement, tué Mirella Bishka. Mirella qui, certes, avait trahi le Shik, mais avait aussi tenté de le prévenir, à Bajram Curri. Il ferma les yeux, se demandant, s'il avait su que Mirella se trouvait dans la Land Cruiser, s'il aurait tiré quand même. A sa grande tristesse, il conclut par l'affirmative.

Le monde parallèle féroce où il évoluait finissait par l'endurcir. Inexorablement.

1. Bien joué ! Bien joué !

Achevé d'imprimer en décembre 1998
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

Fatmir Cerem cria en albanais quelque chose que Malko ne comprit pas mais qui fit rire ses hommes aux éclats. En allemand, il ajouta, à l'intention de Malko, désignant le corps étendu d'Ylli Baci :

– Ce chien a trahi son clan ! Il méritait de mourir. A toi, maintenant.

Il tendit le bras, tenant d'une main ferme le gros Browning avec lequel il venait d'abattre le *stringer* de la CIA. Visant Malko, désarmé, qui se tenait comme une cible vivante à moins de dix mètres de lui.

Avez-vous lu les derniers SAS

L'ESPION DU VATICAN

LA PESTE NOIRE DE BAGDAD

MORTELLE JAMAÏQUE

ISBN 2-84267-066-3